POÈTES

ET

ROMANCIERS MODERNES

DE LA FRANCE.

XXVI.

DELILLE.

Rien n'est doux comme, après le triomphe, de revenir sur les entraînemens de la lutte, et d'être juste, impartial, pour ceux qu'on a blessés dans l'attaque et mal menés. Ces sortes d'amnisties ont surtout leur charme en affaires littéraires, et l'esprit, dont le propre est de comprendre, jouit du plaisir singulier de se rendre compte, après coup, de ce qu'il avait d'abord nié, et de ce qu'il a, autant qu'il l'a pu, détruit. Il devra paraître à quelques-uns, je le sens, assez présomptueux d'être indulgent de cette sorte envers Delille, et de se donner à son égard pour des victorieux radoucis. Où donc est la victoire, peut-on dire, et qu'avez-vous produit, vous, Ecole poétique nouvelle, qui soit si supérieur et si à l'abri d'un revers? Sans répondre à ce qu'aurait de trop direct la question et d'embarrassant pour l'orgueil ou pour la modestie, il est permis d'affirmer, selon l'entière évidence, que la victoire de l'école nouvelle se prouve du moins dans

la ruine complète de l'ancienne, et que dès-lors on a loisir de juger sans colère et de mesurer en détail celle-ci, dût quelque partisan de l'heureux Pompée de cette poésie nous venir dire :

O soupirs! ô respects! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre!

Je viens d'ailleurs ici moins m'appitoyer sur la destinée de l'abbé Delille, et la contempler du haut de notre point de vue actuel, que tâcher de m'y reporter et de la reproduire. Les critiques essentielles, sans qu'on y vise, se trouveront toutes chemin faisant, et plus piquantes dans la bouche même des personnages ses contemporains. On verra qu'il a été de tout temps jugé, et que les bons mots sur son compte ont été dits, il y a beau jour. Mais vivant, mais brillant d'esprit et de graces, on l'aimait, on jouissait de lui, jusque dans ses défauts, *dulcibus vitiis*. Sa personne, son agrément de conversation, son débit, ne sauraient se séparer du succès de ses vers. L'à-propos de circonstance, la facilité d'expression et de coloris qu'il possédait, ses sources et ses jets d'inspirations habituelles, allaient aux sentimens et aux modes de son époque. Sa gloire se composait de toute une partie affectueuse et charmante, qui a dû périr avec lui et avec ceux de son âge. Témoin encore de cette faveur dont il fut l'objet, et lecteur charmé de Delille dans mon enfance, j'ai peu d'efforts à faire pour rentrer dans l'esprit qui le faisait goûter, et pour me souvenir, en parlant de lui, qu'il a régné, et en quel sens on le peut dire.

Delille a régné, ou du moins il a été le prince des poètes de son temps. Il y a eu à divers momens en France de tels *princes des poètes*, et il serait curieux d'en noter la dynastie assez irrégulière, assez capricieuse. Sans remonter si haut que le moyen-âge, que l'époque de Chrétien de Troyes, du *roi* Adenès et autres, qui étaient les rois des trouvères, nous apercevons, sur la pente de ces vieux siècles et de notre côté, Jean de Meun, Villon, surtout Marot, qui méritèrent ce nom. Ronsard l'eut plus qu'aucun :

Tous deux également nous portons des couronnes,

lui disait Charles IX. Malherbe, après lui, régna; mais ce fut déjà d'une autre espèce d'autorité, où le jugement et la grammaire entraient autant que l'agrément poétique et que la vogue mondaine. Ce nom de *prince des poètes* implique en effet quelque chose de galant et de mondain, quelque chose comme une rosette de rubans piquée au chapeau de laurier. Voiture, vrai prince des beaux-esprits, et ga-

lamment chaperonné de la sorte, n'eut qu'un moment. Boileau régna, mais à la façon sérieuse de Malherbe, et on ne peut dire que ce fut un *prince des poètes;* c'en fut plutôt l'oracle et le conseil. Les grands poètes du règne de Louis XIV et leur gloire solide se prêtaient mal à la gentillesse de rôle que suppose ce titre raffiné. La Fontaine seul y aurait donné, je crois bien, par nonchaloir, par complaisance pour les Iris et les Clymènes, si on l'avait laissé faire. Fontenelle eut, comme Voiture, chez les caillettes de bonne maison, un vif et assez long règne de bergerie en tapinois dans les ruelles. Voltaire, qui, dans la dernière moitié de sa vie, régna véritablement, fut monarque comme philosophe, comme historien, non moins que comme poète. Delille, à quelques égards son successeur, n'hérita que de la partie légère et brillante de son sceptre; il y rattacha des rubans retrouvés, rajeunis, du goût de Fontenelle et de Voiture. Ce fut Voiture cultivant des genres sérieux, un Gresset qui avait tout-à-fait réussi. Il devint de son temps un vrai *prince des poètes*, comme on l'était avant Louis XIV, avec tout ce que l'idée de mode et d'engouement ramène sous ce nom. Le monde le choya, les femmes l'adorèrent; ce fut, pour tout ce qui le connut, un jouet charmant et une idole.

Jacques Delille, né à Aigue-Perse en Auvergne, d'une naissance clandestine, le 12 juin 1738, fut baptisé à Clermont et reconnu sur les fonts par M. Montanier, avocat, qui mourut peu après, en lui laissant une petite rente. La mère de Delille, à laquelle ce fruit d'un amour caché dut être enlevé en naissant, était une personne de condition, de la descendance du chancelier L'Hôpital. Il ne paraît pas pourtant que l'enfance du poète ait été assiégée de trop pénibles images, et, quand il eut à chanter plus tard ses premiers souvenirs, il n'en trouvait que de rians :

O champs de la Limagne, ô fortuné séjour!
. . . .
Voici l'arbre témoin de mes amusemens;
C'est ici que Zéphir, de sa jalouse haleine,
Effaçait mes palais dessinés sur l'arène;
C'est là que le caillou, lancé dans le ruisseau,
Glissait, sautait, glissait et sautait de nouveau :
Un rien m'intéressait. Mais avec quelle ivresse
J'embrassais, je baignais de larmes de tendresse
Le vieillard qui jadis guida mes pas tremblans,
La femme dont le lait nourrit mes premiers ans,
Et le sage pasteur qui forma mon enfance!

18.

De cette école du presbytère, le jeune Delille fut envoyé à Paris, et vint faire ses études au collége de Lizieux, où on le reçut comme boursier. Est-ce à la surveillance secrète de sa mère, à la protection de quelque tuteur, ami de son père, qu'il dut cette direction heureuse? c'est ce qui n'a pas été dit. Il se distingua par les plus brillans succès universitaires, et, dans sa seconde année de rhétorique principalement, il obtint tous les premiers prix. Trois ans après, il remporta encore un prix d'éloquence latine proposé aux élèves de l'Université qui visaient au professorat. Tous les rangs étant occupés pourtant, il dut se rabattre à une simple place de maître de quartier au collége de Beauvais, où se trouvaient également alors, comme simples maîtres, son compatriote Thomas, l'abbé Lagrange, depuis traducteur de Lucrèce, et Selis, depuis traducteur de Perse. Dans un vilain livre de Desforges, qu'on n'ose désigner, on trouve de jolis détails sur la vie de Delille à cette époque; les sobriquets que lui donnaient les écoliers étaient *écureuil* ou *sapajou, ad libitum.* « Il est certain, dit l'auteur du *Poète,* que cet aimable jeune homme avait toute la vivacité, toute la gentillesse de l'un et de l'autre, et, disons la vérité, un peu de la malice du dernier; mais il en avait aussi l'innocence et la grace. Il était fort bien fait, et aimait assez à voir un beau bas de soie noir dessiner sa jambe fine et bien tournée. Du reste, presque aussi enfant que nous, il se faisait un plaisir, et même un mérite, de n'être que *primus inter pares,* et tout n'en allait que mieux, grace à cette presque égalité. » Le soir, au coin du feu, il proposait à ses élèves et mettait au concours entre eux la traduction de vers et de passages des *Géorgiques*, dont il s'occupait déjà.

Nous connaissons la physionomie de Delille, et elle ne fera que se dessiner en ce sens de plus en plus. Le malheur de cette enfance sans mère, cette éducation orpheline et à la charge d'autrui, cette pauvreté du jeune homme, n'ont pas altéré un trait de son amabilité gracieuse. Tout en nous dépend du tour des caractères, quand ils sont donnés par la nature un peu décidément. Voltaire reçoit, jeune, des coups de bâton d'un grand seigneur, et il ne reste pas moins ami de la noblesse, du beau monde, et l'opposé en cela de Jean-Jacques. Dans un exemple moindre, mais qui me frappe aussi, Mme Desbordes-Valmore, jeune fille, va en Amérique, d'où, après des pertes et d'affreux malheurs, elle revient élégiaque éplorée, tandis que Desaugiers revient de là même, après des malheurs pareils, le plus gai des chansonniers du Caveau. Ainsi Delille, enfant naturel, élevé par charité, n'en sera pas moins, dès son premier pas dans le monde, et

au rebours de l'âcre et caustique Champfort, le petit abbé le plus espiègle et le bel-esprit le plus charmant.

C'est pendant et peut-être même avant son séjour au collége de Beauvais, et lors de ses premiers essais de la traduction des *Géorgiques*, qu'il fit à Louis Racine cette visite touchante dont il est parlé dans la préface de *l'Homme des Champs*. Au premier mot d'une traduction en vers des *Géorgiques*, Louis Racine se récria : « Les *Géor-« giques!* dit-il d'un ton sévère, c'est la plus téméraire des entre-« prises. Mon ami M. Le Franc, dont j'honore le talent, l'a tentée, « et je lui ai prédit qu'il échouerait. » — « Cependant, continue De-« lille en son récit, le fils du grand Racine voulut bien me donner un « rendez-vous dans une petite maison où il se mettait en retraite « deux fois par semaine, pour offrir à Dieu les larmes qu'il versait « sur la mort d'un fils unique... Je me rendis dans cette retraite (*du « côté du faubourg Saint-Denis*); je le trouvai dans un cabinet au « fond du jardin, seul avec son chien, qu'il paraissait aimer extrê-« mement. Il me répète plusieurs fois combien mon entreprise lui « paraissait audacieuse. Je lis avec une grande timidité une trentaine « de vers. Il m'arrête, et me dit : « Non-seulement je ne vous dé-« tourne plus de votre projet, mais je vous exhorte à le poursuivre.»

Ginguené, parlant de *l'Homme des Champs* dans la *Décade*, relève ce qu'a d'intéressant cette visite qui lie ensemble la chaîne des noms et des souvenirs poétiques, et il ajoute avec un beau sentiment de piété littéraire : « On sait que le poète Le Brun eut avec Louis Racine les liaisons les plus intimes, et qu'il fut, pour ainsi dire, élevé par lui dans l'art des vers avec son fils, jeune homme de la plus belle espérance, le même dont le père pleurait la mort quand Delille eut de lui la permission de l'aller voir dans sa retraite. Ainsi, les deux plus grands poètes que nous ayons encore, sont, avec un seul intermédiaire, de l'école de Racine et de Boileau. Ils sont chefs d'école à leur tour. Les différences qui existent dans leur talent et dans le système de leur style s'apercevront un jour dans leurs élèves, mais tous tiendront plus ou moins à la grande et primitive école. Et voilà comment se perpétue ce bel art, qui a besoin de traditions orales, et dont tous les secrets ne s'apprennent pas dans les livres. » Delille, en effet, se rattache, sans interruption ni secousse, à cette école qu'il fit dégénérer en la faisant refleurir. L'auteur du poème de *la Religion*, à quelques égards le père de la poésie descriptive au XVIIIe siècle, dut accueillir les vers élégans dont lui-même avait enseigné l'heureux tour, dans son morceau sur le nid de l'hirondelle, sur la

circulation de la sève, et ailleurs. Voltaire dut accueillir aussi un disciple de cette poésie facile, spirituelle et brillante, qu'il ne concevait guère, pour son compte, plus profonde et plus sévère. Delille, arrivant sous leurs auspices, favorisé et comme autorisé des maîtres, fut novateur sans y viser, et en s'efforçant plutôt de ne pas l'être. Comme Ovide, il eut le culte de ses devanciers, dont il allait corrompre si agréablement l'héritage. Au sortir de cette retraite janséniste, où il avait pris oracle du fils du grand Racine inclinant vers la tombe, il pouvait se redire avec le transport d'un *amant des Muses* :

Temporis illius colui fovique poetas,
Quotque aderunt vates, rebar adesse deos.

Les strophes de Delille à Le Franc, insérées dans l'*Année littéraire* (1758), suivirent probablement cette visite à Louis Racine, de qui il avait appris que Le Franc traduisait Virgile comme lui. Il y fait de Le Franc un grand *chêne*, auquel, simple lierre, il s'attache. Les premiers vers qu'on a de Delille à cette époque, son ode *à la Bienfaisance*, qui concourut pour le prix de l'Académie française, son épître *sur les Voyages*, couronnée par l'Académie de Marseille, ses autres épîtres de collége, ne sont remarquables que par la facilité, l'abondance, une certaine pureté; mais nulle idée neuve, nulle couleur originale. Le goût des arts, des lettres, les sentimens d'un esprit vif et honnête, s'y montrent selon les traditions reçues. Les artistes en vogue y sont nommés et admirés sans aucune gradation, Boucher au niveau de Rembrandt, et Vanloo *aux touches enflammées* à côté de Voltaire. La *plume* de Rollin et la *lyre* de Coffin, le double honneur du collége de Beauvais, y ont leur part. Bien débité, cela devait être infiniment agréable à une thèse ou à une distribution de prix. Dans l'épître à M. Laurent, *à l'occasion d'un bras artificiel qu'il a fait pour un soldat invalide* (1761), on trouve pourtant déjà tout le poète didactique; les merveilles de l'industrie et de la mécanique moderne y sont décrites en une série de périphrases accompagnées de notes indispensables :

Là le sable, dissous par les feux dévorans,
Pour les palais des rois brille en murs transparens!

Ce qui veut dire qu'on fait des *glaces*. Glaces donc, tapisseries, écriture, imprimerie, moulin à vent, moulin à eau, pompes, écluses, ponts portatifs, automates de Vaucanson, machine de Marly, tout est passé en revue à l'occasion de ce bras artificiel. On ne sait plus

lequel de M. Laurent ou du poète est le mécanicien. Cette épître à M. Laurent semble avoir été pour Delille le programme qu'il se posa, ou, si c'est trop dire, l'écheveau qu'il tourna et dévida toute sa vie.

Le bannissement des jésuites laissait vacans beaucoup de colléges de France, et le jeune maître de quartier du collége de Beauvais fut appelé comme professeur à celui d'Amiens (1), dans cette patrie de Voiture, où Gresset vivait alors dévot et retiré. Delille dut y visiter ce spirituel poète, de qui il tenait beaucoup plus qu'il ne le soupçonnait. Occupé des *Géorgiques* de Virgile, il se croyait une muse grave. Il ne savait pas combien il était proche parent de *Vert-Vert*, et de quel danger mortel les dragées seraient pour son talent. Gresset, qu'on avait essayé dans un temps d'opposer à Voltaire, et dont Jean-Baptiste Rousseau exaltait les débuts, n'avait eu ni assez de force de talent ni assez de pensée pour soutenir la lutte, et il avait été vite jeté de côté. Delille, arrivant comme un autre Gresset, sur les derniers temps de Voltaire, reprit, à quelques égards, le rôle manqué par le premier, et avec du brillant, du mondain à force, rien du collége, mais peu de philosophie et de pensée, il réussit à succéder en poésie au trône, encore imposant, qui devint aussitôt par lui un tabouret chez la reine.

En attendant, il succédait, au collége d'Amiens, à ces jésuites dont il allait introduire en français les procédés de vers latins et tant de descriptions didactiques ingénieuses. Rapin, Vanière, par les sujets comme par la manière, semblent avoir été ses maîtres; il y a du père Sautel dans Delille.

Un discours sur *l'Education*, prononcé par Delille, en 1766, à une distribution de prix du collége d'Amiens, marquerait, au besoin, combien peu d'idées la prose fournissait à l'élégant diseur dans un sujet déjà fécondé par l'*Emile*. Les autres rares morceaux de prose qu'on a de l'abbé Delille, depuis son éloge de La Condamine, lors de sa réception à l'Académie, jusqu'à son article La Bruyère dans la *Biographie universelle*, ne démentent pas cette observation; agréables de tour et de récits anecdotiques, ils sont très clair-semés d'idées. Son morceau le plus capital, la préface des *Géorgiques*, est même, en grande partie, traduite de Dryden, que Delille combat en un endroit, sans dire jusqu'à quel point il en profite (2).

(1) On est déjà si loin de l'ancienne Université, qu'il n'est pas inutile de rappeler que les colléges de Lisieux et de Beauvais étaient à Paris, tandis que le collége d'Amiens était bien dans cette ville même.

(2) Cette remarque est de M. Joseph-Victor Leclerc.

Du collége d'Amiens, le jeune professeur fut rappelé comme agrégé à Paris, et nommé pour faire la classe de troisième au collége de La Marche; il y était encore lors de sa réception à l'Académie, en 1774. Mais la disproportion entre cette gloire si littéraire, si mondaine, et ces thèmes, qu'il dictait encore, devenait trop criante, et l'amitié de M. Le Beau, professeur d'éloquence latine au Collége de France, l'appela à professer, comme suppléant d'abord, la poésie qui était comprise dans cette chaire.

La traduction des *Géorgiques* parut à la fin de l'année 1769; elle était annoncée à l'avance par de nombreuses lectures dans les salons, que fréquentait déjà beaucoup Delille. Le succès alla aux nues. C'était la mode de la nature; on adorait la campagne du sein des boudoirs. Les *Géorgiques* furent sur les toilettes comme un volume de l'Encyclopédie ou comme le livre de *l'Esprit;* on crut lire Virgile. Le grand Frédéric déclara cette traduction une œuvre *originale.* Voltaire s'éprit de *Virgilius-Delille* (il était fort en sobriquets), et écrivit à l'Académie française pour l'y pousser (4 mars 1772): « Rempli de la lecture des *Géorgiques* de M. Delille, je sens tout le prix de la difficulté si heureusement surmontée, et je pense qu'on ne pouvait faire plus d'honneur à Virgile et à la nation. Le poème des *Saisons* et la traduction des *Géorgiques* me paraissent les deux meilleurs poèmes qui aient honoré la France après *l'Art poétique........* » La Harpe, dans *le Mercure,* célébra tout d'abord la traduction; Fréron, dans *l'Année littéraire*, ne l'attaqua point; s'il la trouva infidèle souvent, comme reproduction du modèle, il convint qu'il était difficile de mieux tourner un vers, et ne craignit pas d'y reconnaître *le faire de Boileau.* Clément de Dijon seul, Clément *l'inclément*, comme dit Voltaire, avec son volume d'*Observations critiques* (1771), que suivit bientôt un second volume de *nouvelles Observations* (1772), vint troubler le succès du traducteur des *Géorgiques* et du poète des *Saisons.* Saint-Lambert eut le crédit et le tort d'obtenir un ordre pour faire conduire Clément au For-l'Évêque, et pour faire saisir l'édition (encore sous presse) de sa critique. Le prétexte était que Clément disait sur *Doris* certains mots, lesquels on aurait pu appliquer à M[me] d'Houdetot. On fit des cartons à ces endroits, le livre parut, et tout le monde lut Clément.

Il disait de bonnes choses, et tout ce qui se peut dire de judicieux de la part d'un homme sérieux, instruit de l'antiquité, amateur du goût solide, mais que le rayon poétique direct n'éclaire pas. Où se trouvait alors, est-il vrai de dire, ce rayon, ce sentiment du style

poétique, si l'on excepte Le Brun, qui en avait l'instinct, l'intention, et André Chénier naissant, qui allait le retrouver? Le Brun, d'ailleurs, n'était pas étranger à la critique de Clément, son ami, à qui il avait confié sa traduction, encore inédite, de l'épisode d'Aristée, pour être opposée à celle qu'en avait donnée Delille. Celui-ci, bon et modeste, profita, dans les éditions suivantes, des critiques de Clément, en ce qu'elles lui paraissaient renfermer de juste, et il rendit sa traduction plus fidèle en bien des points. Ce qu'il n'y a pas ajouté, et ce qui était incommunicable, à moins de l'avoir tout d'abord senti, c'est un certain art et style poétique qui fait que, dans la lutte de poète à poète, indépendamment de la fidélité littérale, des beautés du même ordre éclatent en regard, et comme un prompt équivalent d'autres beautés forcément négligées. Delille est élégant, facile, spirituel aux endroits difficiles, correct en général, et d'une grace flatteuse à l'oreille ; mais la belle peinture de Virgile, les grands traits fréquens, cette majesté de la nature romaine :

> ... Magna parens frugum, Saturnia tellus,
> Magna virûm ;

les vieux Sabins, les Umbriens laboureurs menant les bœufs du Clitumne; cette antiquité sacrée du sujet (*res antiquæ laudis et artis*); cette nouveauté et cette invention perpétuelle de l'expression, ce mouvement libre, varié, d'une pensée toujours vive et toujours présente, ont disparu, et ne sont pas même soupçonnés chez le traducteur. On glisse avec lui sur un sable assez fin, peigné d'hier, le long d'une double palissade de verdure, dans de douces ornières toutes tracées. M. de Châteaubriand a mieux rendu notre idée que nous ne pourrions faire, quand il dit : « Son chef-d'œuvre est la traduction des *Géorgiques*. C'est comme si on lisait Racine traduit dans la langue de Louis XV. On a des tableaux de Raphaël merveilleusement copiés par Mignard. » J'ajouterai qu'un grand paysage du Poussin, copié par Watteau, serait encore supérieur (comme style) aux grands paysages de Virgile reproduits par le futur chantre des jardins de Bagatelle, de Bel-Œil et de Trianon. Quelque chose comme Poussin, par Watelet. Une villa des collines d'Évandre, transportée à *Moulin-Joli*.

La question tant agitée de la traduction en vers des poètes n'en est pas une pour nous. Nul doute que, si un vrai et grand poète se mettait en tête de nous traduire Virgile, Homère ou Dante, ou tel autre maître, il n'y réussît à force de temps et de soins, sinon pour

la lettre stricte, du moins pour le sentiment et la couleur. Mais à quoi bon? Jamais poète de cette trempe ne s'enchaînera ainsi au char d'un autre. Il pourra s'y essayer par momens; il pourra, dans sa jeunesse, un jour de loisir, détacher et agiter ce bouclier suspendu, bander cet arc impossible, manier ce glaive de Roland. Mais, une fois sa force essayée et reconnue, il l'emploiera pour son compte, et en se rappelant, en nous rappelant par éclairs ses autres grands égaux, il sera lui-même.

Dans André Chénier, dans plusieurs des poètes du XVI[e] siècle, qui ont imité ou traduit des fragmens de poètes anciens, le sentiment exquis du modèle, ce sentiment que je ne puis définir autrement que celui de l'art même, se révèle à qui est fait pour l'apprécier. Il n'y a pas trace de ce genre de sentiment chez Delille, qui a, d'ailleurs, dans sa traduction, le mérite de l'élégance, telle qu'on l'entend vulgairement, le mérite aussi de la continuité et de la longueur de la tâche, et enfin celui d'avoir fait connaître agréablement aux femmes et à une quantité de gens du monde un beau poème qui n'était pas lu.

En un mot, il a rendu, pour les *Géorgiques*, le même service à peu près que l'abbé Barthélemy allait rendre pour la Grèce. Il a été, par sa traduction, une espèce d'Anacharsis parisien de la campagne et de la poésie romaine.

Le grand succès des *Géorgiques* décida la vocation de Delille, si elle n'était décidée déjà : il tourna au didactique et au descriptif. En entendant dernièrement M. Ampère exposer, à propos des poèmes didactiques du moyen-âge, l'histoire piquante de ce genre, je pensais à Delille et me disais combien ce qui avait paru si neuf de son temps était vieux sous le soleil. Le genre d'Hésiode, de Lucrèce et de Virgile dans les *Géorgiques*, a chez eux sa simplicité, sa grandeur philosophique, sa beauté pittoresque. Le didactique et le descriptif ne sont que l'abus et l'excès de ce genre dans sa décadence, et quand l'esprit poétique s'en est retiré. Déjà, à Alexandrie, on avait fait un poème des *Pierres précieuses* qu'on osa imputer à Orphée. Dans la littérature latine, les poèmes de la pêche, de la chasse, les descriptions sans fin de villes, de fleuves et de poissons, qu'on retrouve si souvent chez Ausone, n'ont plus rien de cette beauté de peinture, de ces hautes vues et pensées, dont Lucrèce et Virgile avaient fait la principale inspiration de leurs poèmes. Au moyen-âge, le genre dans son aridité s'étendit et foisonna. Que de poèmes sur les bêtes, oiseaux, pierres, que de *lapidaires, bestiaires, volucraires,* de poèmes sur l'équitation, sur le jeu d'échecs particulièrement, que Delille

remaniait avec gentillesse après des siècles, sans se douter de ses devanciers d'avant Villon! Au XVIe siècle Dubartas, au XVIIe le père Lemoyne et les jésuites, continuèrent, soit dans le didactique, soit dans le descriptif; mais ce qui s'était perpétué assez obscurément, comme dans les coulisses du siècle de Louis XIV, revint sur la scène au XVIIIe. Delille ne fit autre chose, toute sa vie, que travailler, polir, tourner, vernisser, monnayer, mieux qu'aucun de ses contemporains, les matières de ce genre, y tailler, pour ainsi dire, des meubles Louis XV et Louis XVI, des ornemens de cheminée et de toilette, bons pour tous les boudoirs, pour Bagatelle, je l'ai dit, pour Gennevilliers et Trianon. Il fabriqua, en quelque sorte, les joujous d'une époque encyclopédique, et, par lui, Lavoisier, Montgolfier, Buffon, Daubenton, Lalande, Dolomieu, que sais-je? eux et leurs sciences, furent modelés en figurines de cire, et mis pour les salons en airs de serinette. Ainsi il alla, sans se douter de tout ce qui l'avait devancé dans cette carrière de poésie technique. Le dernier triomphe, et comme le bouquet du genre, est aussi la dernière grande production de Delille, *les trois Règnes*, qu'on peut définir la mise en vers de toutes choses, animaux, végétaux, minéraux, physique, chimie, etc.

Tout ce qu'on saurait imaginer de ressources, de graces, de facilité, de hors-d'œuvre et de main-d'œuvre (non pas d'art véritable) dans ce genre, il le déploya; et le prestige, malgré des protestations nombreuses, dura jusqu'à sa mort. La première moitié florissante de l'existence de Delille, il ne faut pas l'oublier, est de 1770 à 89; il eut là près d'une vingtaine d'années de succès, de faveur, de délices; c'est au goût de ce moment du XVIIIe siècle qu'il se rapporte directement. Si, de 1800 à 1813, il domina de sa renommée et décora de ses œuvres abondantes la poésie dite *de l'Empire,* il ne fut rien moins lui-même qu'un poète de l'Empire. La plupart des ouvrages publiés par lui à partir de 1800, avaient été composés ou du moins commencés long-temps auparavant; il les avait lus par fragmens à l'Académie, au Collége de France, dans les salons; c'était l'esprit de ce monde brillant qui les avait inspirés et caressés à leur naissance; c'est le même esprit de ce monde recommençant, et enfin rallié après les orages, qui les accueillit, lors de leur publication, avec un enthousiasme auquel les sentimens politiques rendaient, il est vrai, plus de vie et une nouvelle jeunesse. Le pathétique, chez Delille, alla en augmentant à travers le technique, et il y eut sympathie de plus en plus vive de toute une

partie de la société pour ce qui semblait n'avoir dû être d'abord qu'un passe-temps de ses loisirs.

Nommé en 1772 à l'Académie, en même temps que Suard, Delille se vit rejeté ainsi que lui par le roi, sous prétexte qu'il était trop jeune (il avait trente-quatre ans), mais en réalité comme suspect d'encyclopédisme (1). L'abbé Delille encyclopédiste! On lui fit bientôt réparation, et il fut reçu en 1774 à la place de La Condamine. Le comte d'Artois, devenu l'un des protecteurs les plus affectueux du poète, le fit d'abord nommer chanoine de Moissac, dans le Quercy, puis il lui donna l'abbaye de Saint-Séverin, dépendante de la généralité d'Artois, et qui n'astreignait qu'aux ordres moindres. Aussi heureux qu'on pouvait l'être en ces heureuses années, l'aimable poète n'eut plus que des douceurs, qu'interrompaient à peine, de loin en loin, quelques critiques épigrammatiques, des plis de rose. Les mémoires du temps, la Correspondance de Grimm, les *Souvenirs*, récemment publiés, de Mme Lebrun, nous le montrent dans toute la vivacité et la naïveté de sa gentillesse. Mme Le Coulteux du Moley, chez qui il passait une partie de sa vie à la Malmaison, a tracé de lui le plus piquant des portraits (2) : « ..... Rien ne peut se comparer ni aux graces de son esprit, ni à son feu, ni à sa gaieté, ni à ses saillies, ni à ses disparates. Ses ouvrages même n'ont ni le caractère ni la physionomie de sa conversation. Quand on le lit, on le croit livré aux choses les plus sérieuses (3); en le voyant, on jurerait qu'il n'a jamais pu y penser; c'est tour à tour le maître et l'écolier. Il ne s'informe guère de ce qui occupe la société; les petits évènemens le touchent peu; il ne prend garde à rien, à personne, pas même à lui. Souvent, n'ayant rien vu, rien entendu, il est à propos : souvent aussi il dit de bonnes naïvetés; mais il est toujours agréable.....

« Sa figure,... une petite fille disait qu'elle était toute en zig-zag. Les femmes ne remarquent jamais ce qu'elle est, et toujours ce qu'elle exprime; elle est vraiment laide, mais bien plus curieuse, je dirais même intéressante. Il a une grande bouche; mais elle dit de beaux vers. Ses yeux sont un peu gris, un peu enfoncés; il en fait tout ce qu'il veut, et la mobilité de ses traits donne si rapidement à sa phy-

(1) On peut voir à ce sujet les agréables Mémoires de Garat sur Suard, tom. I, pag. 325, 355, 362, etc.

(2) Grimm, Correspondance, mai 1782.

(3) Illusion du goût d'alors. Pour nous, les œuvres, la vie et la personne du poète sont devenues ressemblantes.

sionomie un air de sentiment, de noblesse et de folie, qu'elle ne lui laisse pas le temps de paraître laide. Il s'en occupe, mais seulement comme de tout ce qui est bizarre et peut le faire rire; aussi le soin qu'il en prend est-il toujours en contraste avec les occasions; on l'a vu se présenter en frac chez une duchesse, et courir les bois, à cheval, en manteau court.

« Son ame a quinze ans, aussi est-elle facile à connaître; elle est caressante, elle a vingt mouvemens à la fois, et cependant elle n'est point inquiète. Elle ne se perd jamais dans l'avenir et a encore moins besoin du passé. Sensible à l'excès, sensible à tous les instans, il peut être attaqué de toutes les manières; mais il ne peut jamais être vaincu.... Votre conversation l'attache, il est vrai; mais il passe aussi fort bien deux heures à caresser son cheval, que pourtant il oublie aussi quelquefois, ou bien à s'égarer dans les bois où, quand il n'a pas peur, il rêve à la lune, à un brin d'herbe, ou, pour mieux dire, à ses rêveries. » Elle conclut en disant: « C'est le poète de Platon, un être sacré, léger et volage. »

C'était du moins, à coup sûr, le plus aimable des causeurs et des hôtes familiers; on se l'enviait, on se l'arrachait. On l'enlevait quelquefois pour une semaine, et il se laissait faire. On a dit de l'abbé Gagliani que c'était un meuble indispensable à la campagne par un temps de pluie; à plus forte raison, et en tout temps, l'abbé Delille. Mme Lebrun, qui nous le fait connaître à merveille, raconte qu'à la Malmaison, chez Mme du Moley, il était convenu, pour plus de liberté, qu'en se promenant dans les jardins, on tiendrait à la main une branche de verdure, si l'on désirait ne pas se chercher ou s'aborder: « Je ne marchais jamais sans ma branche, dit-elle; mais je la jetais bien vite, si j'apercevais l'abbé Delille. »

Mme Lebrun elle-même, avec sa facilité, son goût vif à peindre et sa séduction de coloris, me semble avoir été, dans ce même monde, une *chose légère*, assez semblable à l'abbé Delille. Elle peignait tout avec une singulière grace, les personnes, les cascades, d'après nature ou de souvenir, promptement, fraîchement, comme Delille versifiait: « Nous allâmes d'abord voir, dit-elle, les cascatelles de Tivoli dont je fus si enchantée, que ces messieurs ne pouvaient m'en arracher. Je les crayonnai aussitôt avec du pastel, désirant colorer l'arc-en-ciel qui ornait ces belles chutes d'eau. » Ce mot me fait l'image de son talent, et de celui surtout du poète son ami. Tous les endroits qui n'étaient qu'au pastel, et qui brillaient comme des fleurs, se sont fanés.

Dans cette société de M. de Vaudreuil, de M. de Choiseul-Gouffier, du prince de Ligne, du duc de Bragance, des Boufflers, des Narbonne, des Ségur, du milieu de ces conversations charmantes où nul plus que lui n'étincelait, Delille croyait aimer la campagne et ne rêvait qu'à la peindre. M. Villemain, en une de ses leçons, a remarqué qu'on se trouvait alors si bien dans le salon, qu'on mettait au plus la tête à la fenêtre pour voir la nature;... et encore, c'était du côté du jardin. Il y avait pourtant, dans le poète, un certain fonds naïf sous la coquetterie du dehors, et il était sérieusement crédule dans son prétendu amour des champs, comme La Fontaine, par exemple, s'il avait cru aimer la cour. Volney tenait de D'Holbach une anecdote qui ne peint pas moins Delille que Diderot, deux figures si diverses (1) : « On venait de vanter le bonheur de la campagne devant Diderot; sa tête se monte, il veut aller passer du temps à la campagne; où ira-t-il? Le gouverneur du château de Meudon arrive en visite; il connaît Diderot; il apprend son désir; il lui assigne une chambre au château. Diderot va la voir, en est enchanté; il ne sera heureux que là; il revient en ville, l'été se passe sans qu'il retourne là-bas. Second été, pas plus de voyage. En septembre, il rencontre le poète Delille qui l'aborde en disant : « Je vous cherchais, mon ami; je suis occupé de mon poème; je voudrais être solitaire pour y travailler. Mme d'Houdetot m'a dit que vous aviez à Meudon une jolie chambre où vous n'allez point. » — « Mon cher abbé, écoutez-moi : nous avons tous une chimère que nous plaçons loin de nous; si nous y mettons la main, elle se loge ailleurs. Je ne vais point à Meudon, mais je me dis chaque jour : J'irai demain. Si je ne l'avais plus, je serais malheureux. » — Delille aurait été un peu embarrassé, je pense, si Diderot l'avait pris au mot, et il se serait vite ennuyé de cette chambre solitaire. La campagne fut toujours, si l'on peut dire, le *dada* de l'abbé Delille; il en parlait, même aveugle, comme d'un charme présent; Bernardin de Saint-Pierre, dans une lettre à sa femme, raconte que l'abbé Delille est venu s'asseoir près de lui à l'Institut : « Je l'ai trouvé si aimable et si amoureux de la campagne, dit-il, et il m'a fait des complimens qui m'ont causé tant de plaisir, que je lui ai offert de venir à Éragny... » — Après bien des lectures à l'Académie et dans les soupers, le poème des *Jardins*, premier fruit raffiné de ce goût champêtre, parut en 1782, et n'eut pas de peine à fixer toute l'attention, alors si prompte.

(1) Lettres inédites de Volney, dans Bodin, *Recherches sur l'Anjou*.

Nous aurions peu de chose à en dire de nous-même, qui n'eût déjà été mieux dit par des contemporains. La Harpe, après en avoir entendu des extraits, le jugeait par avance *un ouvrage dont les idées sont un peu usées, mais plein de détails charmans* (1). L'auteur de l'*Année littéraire*, qui d'ailleurs allégea toujours sa férule pour Delille, prononçait (2) que le poème de l'abbé Delille était un véritable jardin anglais : « On pourrait, dit-il, être tenté de croire que le poème est construit de morceaux détachés et de pièces de rapport réunies sous le même titre. Les idées y semblent jetées au hasard, déchiquetées par petits couplets qu'étrangle à la fin une sentence (3). » Ce reproche est fondamental à l'égard de Delille et tient à la nature même de son procédé. Lorsqu'il débuta dans le monde, on ne songeait qu'à des morceaux, et tout dépendait du succès d'une lecture. Il alla droit à cet écueil et s'y complut. Rivarol disait de lui : « Il fait un sort à chaque vers, et il néglige la fortune du poème! » Quand Delille avait achevé quelque portion descriptive, quelque morceau, il avait coutume de dire : « Eh bien! où mettrons-nous çà maintenant? » On le voit, c'était moins un poème qu'il composait, qu'un appartement, en quelque sorte, qu'il ornait et meublait selon la fantaisie ou l'occurrence.

Le *Mercure*, qui donna sur les *Jardins* un pur article d'ami (4), nous montre quelle était alors dans le monde la vraie situation du poète, en ces mots : « Voici le moment que la critique attendait pour se venger de ce *dupeur d'oreilles*, dont le débit enchanteur la réduisait au silence. M. l'abbé Delille respecte toutes les réputations, applaudit à tous les talens, ménage l'amour-propre de tout le monde; n'importe! on affligera le sien, si l'on peut; c'est la règle; pense-t-il être impunément le poète le plus aimable et le plus aimé? » Ce caractère inoffensif et bienveillant de l'abbé Delille le rendit, jusque bien avant dans la révolution, étranger à toutes les querelles. Il n'était pas encyclopédiste, et il voyait Diderot, et il récitait des vers, près

(1) Correspondance.

(2) 1782; lettre VIII.

(3) Je citerai encore ce passage judicieux : « On convient assez généralement que la manière de M. l'abbé Delille n'est ni grande, ni large; que souvent même elle est froide et pénible. La grace paraît être son caractère distinctif; mais c'est la grace plus ingénieuse que naturelle de Boucher. Souvent il substitue l'esprit au sentiment, plus souvent il émousse et affaiblit le sentiment par l'esprit qu'il y mêle. Il affecte assez fréquemment dans son style ces tours précieux qui ressemblent aux mines des coquettes. Un autre défaut considérable de la manière de M. l'abbé Delille, c'est une vaine apparence de richesse et d'abondance qui ne consiste que dans des mots accumulés ou des énumérations fatigantes..... » (*Année littéraire*, 1782, lettre VIII.)

(4) Juin 1782. L'article n'est pas de La Harpe.

de Roucher qu'on lui comparait encore, aux déjeuners de l'abbé Morellet. Il n'était ni gluckiste ni picciniste, au grand déplaisir de Marmontel qui, dans son poème de l'*Harmonie*, disait :

L'abbé Delille avec son air enfant
Sera toujours du parti triomphant :

épigramme que Delille réfuta suffisamment dans la seconde moitié de sa vie, en étant du parti des malheureux (1).

La critique la plus célèbre qui parut contre les *Jardins* est celle de Rivarol, c'est-à-dire le dialogue du *chou* et du *navet*, qui se plaignent d'avoir été oubliés par l'abbé-poète dans ses peintures de luxe :

Le navet n'a-t-il pas, dans le pays latin,
Long-temps composé seul ton modeste festin,
Avant que dans Paris ta muse froide et mince
Égayât les soupers du commis et du prince?
. . . .
Je permets qu'au boudoir, sur les genoux des belles,
Quand ses vers pomponnés enchantent les ruelles,
Un élégant abbé rougisse un peu de nous,
Et n'y parle jamais de navets et de choux.
Son style citadin peint en beau les campagnes;
Sur un papier chinois il a vu les montagnes,
La mer à l'Opéra, les forêts à Long-Champs,
Et tous ces grands objets ont ennobli ses chants.
Ira-t-il, descendu de ces hauteurs sublimes,
De vingt noms roturiers déshonorer ses rimes,
Et pour nous renonçant au musc du parfumeur,
Des choux qui l'ont nourri lui préférer l'odeur?
Papillon en rabat, coiffé d'une auréole,
Dont le manteau plissé voltige au gré d'Eole,
C'est assez qu'il effleure, en ses légers propos,
Les bosquets et la rose, et Vénus et Paphos.
La mode, au vol changeant, aux mobiles aigrettes,
Semble avoir pour lui seul fixé ses girouettes;
Sur son char fugitif où brillent nos Laïs,
L'ennemi des navets en vainqueur s'est assis,
Et ceux qui pour Jeannot abandonnent Préville
Lui décernent déjà le laurier de Virgile.

Il courut dans le temps une épigramme qui piqua, dit-on, le poète

(1) J'emprunte cette pensée à M. Michaud, à qui j'en dois, sur ce sujet, beaucoup d'autres, puisées surtout dans sa spirituelle conversation.

plus que la pièce même de Rivarol ; on la peut lire dans les *Mémoires secrets* (23 décembre 1782). Piron l'eût écrite s'il eût vécu ; c'est une protestation un peu crue du *Dieu des Jardins* contre les oripeaux du poète *glacé*. Ducis, vers le même temps, écrivait à Thomas au retour d'une course dans les montagnes du Dauphiné, et plein encore de l'impression magnifique qu'il en avait rapportée : « Le poème des *Jardins*, dont vous me parlez avec tant de goût, avec le goût de l'ame qui est le bon, ne m'a point donné de ces émotions-là. » Un peu avant la publication et au sortir d'une séance de l'Académie où Delille avait lu des morceaux, le même Ducis écrivait : « Parlons un peu du poème des *Jardins;* on ne peut pas se tromper sur le charme de la lecture. Quelle perfection de vers ! quelles tournures ! quelle brillante exécution ! C'est véritablement *le petit chien qui secoue des pierreries.* » Ainsi, en y regardant bien, on verrait qu'à chaque époque, toutes les opinions sur les talens vivans sont représentées, exprimées. On les oublie ensuite, et on croit les retrouver pour son compte, en supposant chez les contemporains une unanimité d'admiration qui n'a jamais existé.

Notre opinion particulière sur les *Jardins*, si on nous la demande, est que, toutes réserves faites sur l'art et le style en poésie, nous aimons encore cet agréable poème, un des plus frais ornemens de la fin du XVIII[e] siècle. La *sensibilité*, qui y perce par endroits, est bien celle qu'on voulait alors, un peu de mélancolie comme assaisonnement de beaucoup de plaisir. On relit avec une sorte de surprise, toujours flatteuse, l'épisode du jeune Potaveri, l'apostrophe à Vaucluse, et sous la forme plus complète, dans laquelle le poème fut publié en 1800, la belle invocation aux bois dépouillés de Versailles. Mais, il faut en convenir, jamais on n'y trouve d'accens comme ceux d'André Chénier, par exemple, chantant également Versailles et ses *triples cintres d'ormeaux* :

Les chars, les royales merveilles,
Des gardes les nocturnes veilles,
Tout a fui : des grandeurs tu n'es plus le séjour.

L'épisode du vieillard du Galèse est hors de prix à côté du poème des *Jardins;* et, dans notre langue, l'*Élysée* de la *Nouvelle Héloïse*, avec sa peinture, la première si neuve, reste le bosquet sacré d'où Delille n'a fait que tailler des boutures.

La Fontaine lui-même, déjà dans *le Songe de Vaux*, avait introduit et fait parler *Hortésie* ou *l'art des Jardins*, qui dispute le prix à *Pa-*

latiane, *Apellanire* et *Calliopée* (les arts de l'architecture, de la peinture et de la poésie). Quoique ce morceau soit de sa première et un peu fade manière, on y trouve des traits tels que Delille n'en a pas assez connu, comme, par exemple, quand, Hortésie étant introduite devant les juges et ne parlant point encore, ceux-ci eurent beaucoup de peine à ne se pas laisser corrompre *aux charmes même de son silence*. Dans *les Amours de Psyché*, La Fontaine a aussi décrit les merveilles naissantes de Versailles : les vers, le plus souvent techniques, sont parfois éclairés d'un reflet d'ame inattendu, que je ne retrouve pas à travers le bel-esprit de Delille:

L'onde, malgré son poids, dans le plomb renfermée,
Sort avec un fracas qui marque son dépit,
Et plaît aux écoutans, plus il les étourdit.
Mille jets, dont la pluie alentour se partage,
Mouillent également l'imprudent et le sage.

Malgré les critiques qu'on fit des *Jardins*, Delille ne continua pas moins d'être le plus brillant et le plus enfant gâté des poètes. Il ne publia rien de nouveau jusqu'après la révolution; mais il travailla dès-lors, et par fragmens toujours, à la plupart des ouvrages qui parurent ensuite coup sur coup, à dater de 1800. M. de Choiseul-Gouffier l'emmena ou plutôt l'enleva sur le vaisseau qu'il montait comme ambassadeur à Constantinople (1). Delille visita Athènes, composa des morceaux de son poème de *l'Imagination* aux rivages de Bysance. Une lettre écrite par lui en France sur son voyage était à l'instant un évènement de société; un bon mot qu'il avait dit sur des pirates fit fortune. Sa vue s'affaiblissait déjà; ce soleil lumineux et cette blancheur des murailles du Levant lui causaient plus de souffrance que de joie. A son retour en France, il reprit sa vie mi-partie studieuse et distraite, et la révolution seule la vint troubler.

Delille vit la révolution avec les sentimens qu'on peut aisément supposer; il écrivait à Mme Lebrun, déjà réfugiée à Rome : « La politique a tout perdu, on ne cause plus à Paris. » Il n'émigra point pourtant; mais inoffensif, généralement aimé, se couvrant du nom de Montanier-Delille, et de plus en plus rapproché de sa gouvernante, qui passa bientôt pour sa nièce (2), et devint plus tard sa femme, il baissait la tête en silence durant les années les plus ora-

(1) Voir les articles biographiques de Delille par Amar et par M. Tissot.

(2) L'abbé de Tressan, mal reçu d'elle un jour, ne put s'empêcher de dire à Delille : « Quand on choisit ses nièces, on les devrait mieux choisir. »

geuses. Il quitta sa tonsure et mit des sabots. Cette époque de sa vie est assez obscure, et l'esprit de parti qui s'en est mêlé plus tard n'a pas aidé à l'éclaircir. Les royalistes ont exalté son courage, d'avoir ainsi bravé, par sa présence, les tyrans et les bourreaux; l'honnête M. Amar l'a comparé à Vernet se faisant attacher au mât du navire dans l'orage, pour être jusqu'au bout témoin de ce qu'il aurait à peindre. On a cité son Dithyrambe, qui lui avait été demandé pour la fête de l'Être-Suprême, et dont plusieurs vers étaient la satire des oppresseurs. M. Tissot a judicieusement, selon moi, discuté ce point, et rabattu des exagérations qu'on en a faites après coup. Ce qu'il y a de certain, c'est que Chaumette protégea Delille; ce qui le protégeait surtout, c'était son humeur, sa gloire chère à tous dès le collége, son air enfant, son gentil caractère; souris qui joue dans l'antre du lion; épagneul que la griffe terrible épargne. Jamais un poète capable de porter ombrage, et suspect de sonner la trompette d'alarme, n'aurait ainsi échappé : André Chénier mérita de mourir. *Les serins chantent dans les cages*, a dit l'autre Chénier de Delille; du moins ce serin charmant, qu'on trouva dans le palais fumant du sang des maîtres, et qu'on aurait voulu faire chanter, le serin, disons-le à son honneur, fut triste et ne chanta pas.

Delille ne quitta Paris qu'après le 9 thermidor, c'est-à-dire au moment où c'était plutôt le cas de rester; et une fois parti, il ne parut occupé que de rentrer le plus tard possible et à son corps défendant, comme s'il eût boudé contre son cœur. Cette bizarrerie est restée inexpliquée. On a dit plaisamment qu'une faute de français, un *cuir* d'un membre du comité de salut public qu'il rencontra, le fit s'écrier : « Décidément on ne peut plus habiter ce pays-ci. » On a raconté non moins plaisamment (1), que l'abbé de Cournand, alors son ami, et qui depuis crut lui jouer un mauvais tour en retraduisant *les Géorgiques*, étant de garde aux Tuileries, reconnut le poète qui se promenait malgré sa mise en arrestation au logis, qu'il fit mine de le vouloir reconduire chez lui au nom de la loi, et que depuis lors Delille avait peur de la garde nationale et de l'abbé de Cournand. Delille était encore à la rentrée publique du Collége de France, le 1er frimaire an III, et y récitait des vers. Le 15 ventôse, sa présence était accueillie aux Écoles normales avec des applaudissemens réitérés. On a pensé que la préférence accordée au poète Le Blanc pour les récompenses nationales (17 floréal an III) l'aurait

(1) M. Michaud, en tête du recueil des *Poésies* de Delille, 1801.

mortifié et décidé au départ. Peut-être sa gouvernante, qui avait pris sur lui un empire absolu, espérait-elle, en le retenant à Paris, se faire dès-lors épouser. Peut-être, voyant la révolution, sinon close, du moins sur le retour, songeait-il, en émigrant (bien qu'un peu tard), à se mettre en règle avec l'avenir. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on essayait de sonder ses vrais motifs et qu'on lui parlait de revenir à Paris, il demandait toujours si l'abbé de Cournand y était encore. Dès qu'il y avait quelque chose de sérieux, il s'en tirait volontiers ainsi, par une plaisanterie et une gentillesse (1).

Delille gagna à ce parti pris d'un exil tout volontaire des sentimens plus vifs que d'habitude, et le droit d'exhaler une inspiration plus profonde qu'il n'avait marquée jusqu'alors. L'inspiration directement religieuse ne fut jamais la sienne; l'inspiration puisée dans la nature avait été une de ses prétentions et de ses illusions plutôt qu'une source véritable. Il n'avait pas connu l'amour, point de passion de cœur ou d'ardeur de sens; du moins rien de pareil ne s'entrevoit dans le détail de toutes ses coquetteries et de ses caresses de beau monde. Enfin, grace aux tourmentes publiques et à l'impression qui en resta sur son cœur, une inspiration réelle lui vint; il se fit le poète du passé, des infortunes royales, le poète du malheur et de la pitié. Cette veine de larmes, en fécondant la seconde partie de ses œuvres, donna à sa renommée poétique un caractère sérieux et touchant, que salua avec transport la société renaissante, et qui couronna dignement sa vieillesse.

De Saint-Diez dans les Vosges, patrie de Mme Delille, où il alla d'abord et où il acheva la traduction de l'Énéide, Delille partit pour la Suisse. A Bâle, il fut témoin du bombardement de Huningue et y apprit à décrire le jeu de la bombe :

De son lit embrasé, tantôt l'affreuse bombe, etc.

Habitant le village de Glairesse, il dut à l'aspect de l'île de Saint-Pierre d'ajouter dans son poème de *l'Imagination* le morceau sur Jean-Jacques. Ainsi, à chaque pause de son exil, il allait décrivant et ajoutant quelque pièce à ses anciens cadres. Il passa de la Suisse à la petite cour du duc de Brunswick, où il travailla à son poème de *la Pitié*. A Hambourg, il rencontra Rivarol et se réconcilia avec lui. Ils se dirent des choses plaisantes; ce fut un assaut de grace;

(1) Quand il eut épousé sa gouvernante, il allait lui-même au-devant de ses souvenirs d'abbé, en plaisantant sur ce qu'il aurait été fait clerc, et peut-être sous-diacre, *mais par l'évêque de Noyon*, et l'évêque de Noyon ne faisait rien de sérieux.

du coup, un bourgeois, là présent, eut presque de l'esprit. Il s'y dépensa plus de bons mots en un quart d'heure, que durant des siècles de la ligue anséatique.

C'est un trait bien honorable et distinctif du talent et du caractère de Delille, d'avoir su, sans y prendre garde, lasser la malice et désarmer l'agression. Le Brun, parlant de Fréron dans la *Métempsychose*, avait dit :

Mais il prôna l'ingénieux Delille,
Qui, sous le fard se donnant pour Virgile,
Si bien lima son vers mince et poli,
Que le grand homme est devenu joli.
Ainsi masquant de graces fantastiques
Le noble auteur des douces *Géorgiques*,
Par trop d'esprit il n'eut qu'un faux succès...
Oh ! que Le Franc a bien fui cet excès !

Dans une épigramme de date postérieure, Le Brun semble s'adoucir, et il convient que, nonobstant Marmontel, Saint-Lambert et Lemierre,

L'adroit et gentil émailleur
Qui brillanta *les Géorgiques*,
Des poètes académiques
Delille est encor le meilleur.

Enfin, dans d'autres épigrammes suivantes, il se montre tout-à-fait apaisé, et le nom de Delille ne revient plus qu'en éloges. Ainsi Marie-Joseph Chénier, qui, dans une petite épître au poète émigré rentrant :

Marchand de vers, jadis poète,
Abbé, valet, vieille coquette,
Vous arrivez, Paris accourt, etc.;

avait été satirique des plus âpres, n'hésita pas à lui rendre bientôt, dans son *Tableau de la Littérature*, des hommages consciencieux et réfléchis.

Pendant que Delille courait l'Allemagne, et de là passait en Angleterre, on se demandait en France de ses nouvelles avec un intérêt qu'attestent toutes les feuilles du temps. Le premier réveil de l'attention littéraire s'occupait à son sujet. Lalande (décembre 96) donnait dans *la Décade* une espèce de petit bulletin de ses voyages et de ses poëmes entamés ou terminés. On traduisait, du *Mercure allemand* de Wieland, un article de Bottiger sur le poète dont la réputation gros-

sissait chaque jour à distance. L'Institut national lui faisait écrire pour le prier de rentrer en son sein, et ce ne fut qu'après trois ans d'un silence par trop boudeur, qu'on le remplaça dans la *section* de poésie. Enfin, de Londres, où il venait de traduire en dix-huit mois *le Paradis perdu*, il laissa échapper une seconde édition, très augmentée, du poème des *Jardins*, et *l'Homme des Champs* (1800), dont l'impression était retardée depuis trois ans.

On publia, vers ce temps, un recueil de ses poésies diverses et fragmens, auquel M. Michaud ajouta une notice biographique, car on était avide des moindres détails. Les *extraits* de Fontanes au *Mercure*, et de Ginguené à la *Décade*, sur *l'Homme des Champs*, étaient insérés dans le volume ; on tâchait d'y réfuter les critiques, d'ailleurs fort modérées et respectueuses, de Ginguené (1). Bref, Delille entrait vivant dans la gloire incontestée, et prenait rang parmi ceux qui règnent.

Cette monarchie, bien suffisamment légitime, où il allait s'asseoir, ne se déclarait pas moins par certaines attaques démesurées et désespérées, et qui étaient en petit comme les conspirations républicaines de même date contre Bonaparte. En regard du trophée poétique que lui dressaient ses amis, il parut une brochure intitulée : *Observations classiques et littéraires sur les Géorgiques françaises, par un Professeur de belles-lettres* (an IX). Il y était dit : « Comment se flatter de ramener l'opinion sur un ouvrage qui, même avant la publicité, était *dévoué à l'apothéose.* » On y supputait que, dans un ouvrage de 2,642 vers, il se trouvait :

643 répétitions,
558 antithèses,
498 vers symétriques,
294 vers surchargés,
164 vers léonins ;

Total : 2,157.

En tête du volume se voyait une caricature d'après le dessin d'un élève de David. Le poète, en costume d'abbé, tournait le dos à la Nature et dirigeait ses pas et sa lorgnette vers le temple du mauvais Goût. Des farfadets lui présentaient des hochets et des guirlandes. Sa

(1) Je trouve dans l'extrait de Ginguené que l'homme d'esprit réfuté aux premières lignes de la préface de *l'Homme des Champs*, M. de M., est *Sénac de Meilhan ;* ce qui me paraît plus vraisemblable que *M. de Mestre*, qu'on lit dans beaucoup d'éditions subséquentes de Delille.

chatte Raton était à ses pieds; il se couvrait la tête d'un parasol, et on lisait au-dessous ces deux vers de *l'Homme des Champs :*

Majestueux Été, pardonne à mon silence!
J'admire ton éclat, mais crains ta violence.

M. Émile Deschamps, dans sa spirituelle préface des *Etudes françaises et étrangères*, et nous tous, railleurs posthumes de Delille, nous sommes venus tard, et n'avons, même là-dessus, rien inventé.

Il ne rentra en France que deux ans après, en 1802, pendant l'impression du poème de *la Pitié*. L'apparition de ce livre fut un évènement politique. Absent et plus hardi de loin, Delille avait été, dans quelques vers, jusqu'à invoquer la vengeance des rois de l'Europe contre la France : cela sortait de la pitié. Il avait toutefois insisté pour que les vers restassent. De près, il sentit le péril. Six vers, qu'il ne désavoua pas, furent, sans façon, substitués par un ami plus sage, et qui prit sur lui d'ôter au poète l'embarras de se rétracter. A cela près, l'inspiration de *la Pitié* ne parut pas moins suffisamment royaliste et bourbonienne. On peut voir dans les notes de M. Fiévée à Bonaparte (avril 1803) le frémissement de colère qu'excitait autour du Consul un succès impossible à réprimer. Il y eut une brochure intitulée : *Pas de pitié pour la Pitié*, de Carrion-Nisas ou de quelque autre pareil. On n'y approuvait du poème que les six vers qui avaient été substitués à ceux de Delille. A partir de ce moment, les ouvrages amassés en portefeuille par Delille se succédèrent rapidement et dans un flot de vogue ininterrompu : *l'Énéide*, 1804; *le Paradis perdu*, 1805; *l'Imagination*, 1806; *les trois Règnes*, 1809; *la Conversation*, 1812. C'était le fruit des vingt années précédentes; de plus, Delille aveugle ne sortait guère, et, en tutelle de sa femme, versifiait sans désemparer.

Tous ces ouvrages, excepté le dernier, le poème de *la Conversation*, eurent un succès de vente et de lecture, dont il est piquant de se souvenir. Les livres de Delille se tiraient d'ordinaire à vingt mille exemplaires, pour la première édition. *L'Énéide*, par exception, se publia à cinquante mille exemplaires. Elle fut achetée à l'auteur quarante mille francs d'abord, bien grande somme pour le temps. En tout, ce n'était pourtant que deux volumes, qu'on gonfla et qu'on doubla de notes. Dans les châteaux, dans les familles, en province, partout, abondaient les poèmes de Delille; on y trouvait, sous une forme facile et jolie, toutes choses qu'on aimait à apprendre ou à se rappeler, des souvenirs classiques, des allusions de collége à la por-

tée de chacun, des épisodes d'un romanesque touchant, des noms historiques, des infortunes ou des gloires aisément populaires, des descriptions de jeux de société ou d'expériences de physique, des notes anecdotiques ou savantes, qui formaient comme une petite encyclopédie autour du poème, et vous donnaient un vernis d'instruction universelle. Enfant, j'ai connu le manoir où, en 1813, pour charmer les vacances d'automne, on avait dans le grand salon un jeu de *solitaire*, un orgue avec des airs nouveaux; on apportait quelquefois une *optique* pour voir les insectes ou les vues des capitales. Un volume de Delille était sur la cheminée, et, sans aucun décousu, on passait de l'insecte de l'optique à *l'araignée de Pélisson* (1). Mais si, le doigt s'égarant, on remontait dans le volume à quelques pages de là, si on lisait à haute voix le portrait de Jean-Jacques :

Hélas! il le connut ce tourment si bizarre,
L'écrivain qui nous fit entendre tour à tour
La voix de la raison et celle de l'amour, etc;

oh! alors, comme l'émotion croissante succédait! comme on chérissait le poete et celui qu'il nous peignait en vers si tendres, et comme ce pauvre et sensible Jean-Jacques devenait l'entretien de toute une heure! — à moins que quelqu'un pourtant, ouvrant *les trois Règnes* qui étaient à côté, ne tombât sur le *Jeu de raquette,* ce qui en donnait l'idée et faisait diversion.

Aujourd'hui encore, si, à la campagne, un jour de pluie, vers une fin d'automne, reprenant le volume négligé, on retrouvait tout d'abord (sujet de circonstance) *le Coin du feu*, celui de *l'Homme des Champs* ou celui des *trois Règnes,* diversement spirituels ou touchans, on serait charmé à bon droit, on s'étonnerait d'avoir pu être si sévère pour le gracieux poete, et l'on s'écrierait en relisant la page : *Son génie est là!*

Je n'aborderai pas en particulier chacun des ouvrages publiés par Delille à dater de 1800 : ce serait répéter à chaque examen nouveau les mêmes critiques, les mêmes éloges, et je n'aurais guère rien à en dire d'ailleurs qui n'ait été trouvé par des contemporains mêmes. Ginguené a jugé *l'Homme des Champs* avec un mélange de sévérité et de bienveillance qui fait honneur à son esprit et à la critique de son temps. Geoffroy, quoique du même parti politique que Delille, s'est montré beaucoup plus sévère dans la nouvelle *Année littéraire* qu'il

(1) *Imagination*, chant VI.

essaya alors, et il ménagea moins l'aimable auteur que l'ancienne *Année littéraire* ne l'avait fait. Fontanes, bien qu'ami du poète et défenseur du poème, cacha sous beaucoup d'éloges des critiques moins détaillées, mais au fond à peu près les mêmes que celles de Ginguené, et qui acquèrent sous sa plume favorable une autorité nouvelle. Ginguené encore a jugé dans la *Décade* la traduction de *l'Enéide*, et cette fois sa sévérité plus rigoureuse va chercher les négligences et le faux jusque dans les moindres replis de ce faible ouvrage (1). Les amis de Delille se rejetaient sur quelques morceaux où ils admiraient un grand mérite de difficulté vaincue, l'épisode d'Entelle et de Darès, et en général la description des *jeux*. Bientôt, la *Décade* cessant, le parti philosophique perdit son organe habituel en littérature et son droit public de contradiction : le champ libre resta aux éloges. Même dans ces éloges des amis triomphans de Delille, nous retrouverions toutes les critiques suffisantes sur l'absence de composition et les hasards de marqueterie de ses divers ouvrages. M. de Feletz a écrit le lendemain de sa mort : « J'oserai dire qu'il a été plus heureusement doué encore comme homme d'esprit que comme grand poète. » En y mettant moins de *prenez-y-garde*, nous ne dirions guère autrement. Mais il convient d'insister sur une seule objection fondamentale qui embrasse tous les ouvrages et l'ensemble du talent de Delille : nous lui reprocherons de n'avoir eu ni l'art ni le style poétique.

Racine et Boileau l'avaient à un haut degré, bien que cette qualité, chez eux, ne soit pas aisément distincte de la pensée même et se dissimule sous l'élégance d'une expression d'ordinaire assez voisine de l'excellente prose. C'est là ce qui a égaré leurs successeurs, qui, en croyant être de leur école en poésie, n'ont pas vu qu'ils ne leur dérobaient pas le vrai secret, et qu'ils n'étaient ou que correctement prosaïques ou que fadement élégans. Tout ce que Boileau se donnait de peine et d'artifice pour élever son vers, qui souvent ne renfermait qu'une simple idée de bon sens, et pour le tenir au-dessus de

(1) « Delille, dit-il, ajoute de son chef à la description de la tempête dont les Troyens « sont assaillis en quittant la Sicile :

Son mât seul un instant se montre *à nos regards!*

« Aux regards de qui? A quoi pensait-il donc en faisant ce vers? Avait-il imité cette tem« pête de Virgile pour la placer dans un autre ouvrage?... Aurait-il ensuite replacé dans sa « traduction cette imitation libre, sans songer à en retirer ce qu'il y avait mis d'étranger? Il « faut bien qu'un si inconcevable *quiproquo* ait une cause. Quelle tête anti-virgilienne que « celle qui médite pendant plus de trente ans une traduction de *l'Enéide*, et qui y laisse « subsister dès la seconde centaine de vers une telle marque d'oubli! »

la prose, mais dans un degré qui ne choquât pas, est inoui. Un mot bien sonnant, pris en une acception un peu neuve, une inversion bien entendue, une quantité de petits secrets qui nous fuient dans ses vers devenus proverbes, mais qui furent nouveaux une fois et frappans, lui servaient à composer son style.

De Styx et d'Achéron peindre les noirs torrens,

ne lui paraissait pas du tout la même chose que s'il avait mis : *Du Styx, de l'Achéron*; et il sentait juste. En un mot, Boileau suppléait par une quantité de moyens savans, et depuis assez inaperçus, au rare emploi qu'il faisait et qu'on faisait, en son temps, de la métaphore et de l'image. Son vers voisin de la prose, et qui en était si distinct pour Racine et pour lui, ressemble, j'oserai dire, à ces digues de Hollande qui paraissent au niveau de la mer et qui pourtant n'en sont pas inondées. Le XVIIIe siècle ne se douta pas de cela. On y reprocha même à Boileau des fautes de grammaire qui souvent, chez lui, n'étaient que des nécessités ou des intentions de poésie. Ce qui est vrai à mon sens, c'est que le genre de style poétique de Boileau et même de Racine avait besoin d'être modifié après eux pour être vraiment continué. Pour rester poétique, la prose montant comme elle fit au siècle de Jean-Jacques et de Buffon, il fallait changer de ton et hausser d'un degré les moyens du vers. Boileau, je n'en doute pas, revenant à la fin du XVIIIe siècle, eût fait ainsi et eût été au fond un novateur en style poétique, comme il le fut de son temps. Delille n'eut rien de tel. Il ne comprit pas de quelle réparation il s'agissait. Les modifications matérielles qu'il apporta à la versification, ses enjambemens et ses découpures ne furent que des gentillesses sans conséquence, et qui n'empêchèrent pas chez lui, en somme, le rétrécissement de l'alexandrin. De style neuf et souverainement construit, il n'en eut pas. Sa seule direction fut un vague instinct de mélodie et d'élégance à laquelle sa plume cédait en courant. Du commerce des anciens il ne rapporta jamais ce sentiment de l'expression magnifique et comme religieuse, ce voile de Minerve, où chaque point, touché par l'aiguille des Muses, a sa raison sacrée.

On l'a comparé à Ovide. Le *docte et élégant* auteur des *Métamorphoses*, comme ne craint pas de l'appeler M. de Maistre, est bien supérieur à Delille en invention, en idées. Mais, par beaucoup de côtés et de détails, le rapport existe. Ovide, par exemple, en était venu à ne faire du distique qu'une paire de vers tombant deux à deux, tandis qu'auparavant, et surtout chez les plus anciens, comme Catulle,

la phrase poétique se déroulait libre à travers les distiques. Delille et son école en étaient ainsi venus à accoupler deux à deux les alexandrins.

La différence entre Ovide et Catulle est un peu la même qu'entre Delille et André Chénier. Ovide a de l'esprit, de l'abondance, de jolis vers, de jolies idées, mais du prosaïsme, du délayage. Jamais, par exemple, l'inspiration ne lui viendra de terminer une pièce de vers, comme celle de Catulle *à Hortalus*, par cette image et ce vers tout poétique, tournure imprévue, concise et de grace suprême, comme André Chénier fait souvent; oubli du premier sujet dans une image soudaine et finale qui fait rêver :

Huic manat tristi conscius ore rubor.

Jamais l'idée ne serait venue à André Chénier d'intituler le premier chant d'un poème de *l'Imagination : L'Homme sous le rapport intellectuel.*

Delille est le metteur en vers par excellence. Tout ce qui pouvait passer en vers lui semblait bon à prendre. Les vers même tout faits, il les dérobait sans scrupule à qui lui en lisait, et il les glissait dans ses poèmes. Il en prit un certain nombre à Segrais, à Martin, pour ses *Géorgiques*, et Clément en a fait le relevé. Il en prit à l'abbé Duresnel de fort beaux pour *l'Homme des Champs* (1), à Racine fils pour *le Paradis perdu*. Il disait quelquefois après une lecture ; « Allons, il n'y a rien là de bon à prendre. « Mais la prose surtout, la prose, était pour lui de bonne prise. On aurait dit d'un petit abbé féodal qui courait sus aux vilains: rime en arrêt, il courait sus aux prosateurs. Aveugle, non pas comme Homère ni comme Milton, mais comme La Motte, au rebours de celui-ci qui mettait les vers de ses amis en prose, Delille mettait leur prose en vers. Il venait de réciter à Parseval-Grandmaison un morceau dont l'idée était empruntée de Bernardin de Saint-Pierre, ce que Parseval remarqua : « N'importe! s'écria Delille, ce qui a été dit en prose n'a pas été dit. » Les élèves descriptifs de Delille avaient tous, plus ou moins, contracté cette habitude, cette manie de larcin, et M. de Châteaubriand raconte agréablement que Chenedollé lui prenait, pour les rimer, toutes ses forêts et ses tempêtes; l'illustre rêveur lui disait : « Laissez-moi du moins mes nuages ! »

Les poésies fugitives de Delille n'ont rien de ce qui donne à tant de

(1) Quels qu'ils soient, aux objets conformez votre ton, etc.

petites pièces de l'antiquité le sceau d'une beauté inqualifiable. Ce sont d'agréables madrigaux, de faciles et ingénieuses bagatelles, mais qui n'approchent pas du tour vif et galant des chefs-d'œuvre de Voltaire en ce genre. On aime pourtant à se souvenir des jolis vers à M[lle] de B., âgée de huit jours, qui remontent à 1769 :

. . . .
Tous les êtres naissans ont un charme secret :
Telle est la loi de la nature.
Ces ormeaux orgueilleux, leur verte chevelure,
M'intéressent bien moins que ces jeunes boutons
Dont je vois poindre la verdure,
Ou que les tendres rejetons
Qui doivent du bocage être un jour la parure.
Le doux éclat de ce soleil naissant
Flatte bien plus mes yeux que ces flots de lumière,
Qu'au plus haut point de sa carrière
Verse son char éblouissant.
L'été si fier de ses richesses,
L'automne qui nous fait de si riches présens,
Me plaisent moins que le printemps
Qui ne nous fait que des promesses.

Rousseau a dit, par une pensée toute semblable, dans une page souvent citée : « La terre, parée des trésors de l'automne, étale une « richesse que l'œil admire, mais cette admiration n'est pas tou- « chante; elle vient plus de la réflexion que du sentiment. Au prin- « temps, la campagne presque nue n'est encore couverte de rien; les « bois n'offrent point d'ombre, la verdure ne fait que poindre, et le « cœur est touché à son aspect. En voyant renaître ainsi la nature, « on se sent ranimer soi-même; l'image du plaisir nous environne; « ces compagnes de la volupté, ces douces larmes, toujours prêtes « à se joindre à tout sentiment délicieux, sont déjà sur le bord de nos « paupières. Mais l'aspect des vendanges a beau être animé, vivant, « agréable, on le voit toujours d'un œil sec. Pourquoi cette diffé- « rence? C'est qu'au spectacle du printemps l'imagination joint celui « des saisons qui le doivent suivre; à ces tendres bourgeons que « l'œil aperçoit, elle ajoute les fleurs, les fruits, les ombrages, quel- « quefois les mystères qu'ils peuvent couvrir... » Le poète-versificateur avait encore ici puisé l'inspiration dans la prose, et, bien qu'avec une liberté heureuse, il s'était souvenu de Rousseau (1).

(1) M. Barbier parle, dans son *Examen critique des Dictionnaires historiques*, d'un ou-

Delille ne rencontra qu'une fois (en 1803) Bonaparte, qui, dit-on, lui fit des avances et fut repoussé par un mot piquant. Ses biographes, sous la restauration, ont assez amplifié ce refus. Ce qu'il y a de certain, c'est que Delille, entouré d'un monde plutôt royaliste, resta en dehors de la faveur impériale. Sa femme, jalouse de l'ascendant qu'elle avait sur lui, ne contribuait pas peu à le tenir soigneusement à l'écart de la puissance nouvelle. Delille était faible et avait besoin d'être conduit. Cette influence domestique qui s'exerçait sur lui sans relâche, et qui parfois rabaissait son brillant talent à un usage presque mercenaire, ôtait quelque dignité à sa vieillesse. Il récitait des vers au Lycée pour dix louis : on l'avait pour son ramage, comme on a à la soirée un chanteur. Mais le prestige de la renommée et l'idée de génie rachetaient tout. S'il paraissait à l'Académie pour y réciter quelque morceau; si, au Collége de France où M. Tissot le remplaçait, il revenait parfois faire une apparition annoncée à l'avance, et débiter quelque épisode harmonieux, les larmes et l'enthousiasme n'avaient plus de mesure : on le remportait dans son fauteuil, au milieu des trépignemens universels; c'était Voltaire à la solennité d'*Irène*; les adieux d'un chanteur idolâtré reçoivent moins de couronnes.

Ainsi il alla gardant et multipliant en quelque sorte ses graces incorrigibles jusque sous les rides (1). Cette sémillante et spirituelle laideur devenait, à la longue, grandeur et majesté. Les critiques avaient cessé ; du moins elles se faisaient en conversation et ne s'imprimaient plus. La traduction de *l'Enéide* et le poème de *l'Imagination* étaient désignés pour les prix décennaux par des voix non suspectes. Il n'arrivait plus que des hommages. Vers 1809, un *nouvel Art poétique* par M. Viollet-le-Duc, petit poème dirigé contre les descriptifs, et qui n'atteignait Delille qu'indirectement et sans le nommer, parut presque un attentat.

Il mourut d'apoplexie dans la nuit du 1er au 2 mai 1813. Son corps resta exposé plusieurs jours au Collége de France, sur un lit de parade, la tête couronnée de laurier et le visage légèrement peint.

vrage inédit de Charles Remard, libraire d'abord, puis bibliothécaire à Fontainebleau; « M. Remard, dit-il, m'a communiqué un manuscrit de sa composition, intitulé : *Supplément nécessaire aux œuvres de J. Delille*, etc., dans lequel il met en évidence les emprunts innombrables qu'a faits ce poète à une foule d'auteurs qui ont traité avant lui les mêmes sujets. » L'inventaire, s'il est complet, serait en effet singulièrement curieux à connaître et guiderait utilement le lecteur dans ce véritable magasin de poésie.

(1) Expression de M. Villemain. Voir au Discours sur la Critique, premiers *Mélanges*, une des plus jolies pages qu'on ait écrites sur Delille.

Tous ceux qui habitaient Paris à cette époque, ont mémoire de son convoi, qui balança celui de Bessières.

Les choses ont bien changé, et de grands revers ont suivi ce triomphe, alors unanime, d'un nom poétique qui du moins vivra. Quant à nous, de bonne heure adversaires, et qui pourtant le comprenons, sur la tombe de ce talent brillant et spirituel que nous ne croyons pas avoir insulté ni dénigré aujourd'hui, près de l'autel renversé de ce poète qui régna et que nous venons de juger sans colère, en présence de celui qui règne après lui, et dont la faveur, si l'on veut, a aussi quelques illusions, en face de cet autre qui ne règne ni ne se soumet, mais qui combat toujours, et nous souvenant de plusieurs encore que nous ne nommons pas, il nous semble hardiment que nous pouvons redire : « Non, dans la tentative qui s'est émue depuis lui, non, nous tous, nous n'avons pas tout-à-fait erré. La poésie était morte en esprit, perdue dans le délayage et les fadeurs : nous l'avons sentie, nous l'avons relevée, les uns beaucoup, les autres moins, et si peu que ce soit dans nos œuvres, mais haut dans nos cœurs; et l'Art véritable, le grand Art, du moins en image et en culte, a été ressaisi et continué ! »

SAINTE-BEUVE.

EMMELINE.

I.

Vous vous souvenez sans doute, madame, du mariage de M[lle] Duval. Quoiqu'on n'en ait parlé qu'un jour à Paris, comme y parle de tout, ce fut un évènement dans un certain monde. Si ma mémoire est bonne, c'était en 1825. M[lle] Duval sortait du couvent, à dix-huit ans, avec quatre-vingt mille livres de rente. M. de Marsan, qui l'épousa, n'avait que son titre et quelques espérances d'arriver un jour à la pairie, après la mort de son oncle, espérances que la révolution de juillet a détruites. Du reste, point de fortune, et d'assez grands désordres de jeunesse. Il quitta, dit-on, le troisième étage d'une maison garnie, pour conduire M[lle] Duval à Saint-Roch, et rentrer avec elle dans un des plus beaux hôtels du faubourg Saint-Honoré. Cette étrange alliance, faite en apparence à la légère, donna lieu à mille interprétations dont pas une ne fut vraie, parce que pas une n'était simple, et qu'on voulut trouver à toute force une cause extraordinaire à un fait inusité. Quelques détails, nécessaires pour expliquer les choses, vous donneront en même temps une idée de notre héroïne.

Après avoir été l'enfant le plus turbulent, studieux, maladif et entêté qu'il y eût au monde, Emmeline était devenue, à quinze ans, une jeune fille au teint blanc et rose, grande, élancée, et d'un caractère indépendant. Elle avait l'humeur d'une égalité incomparable et une grande insouciance, ne montrant de volonté qu'en ce qui touchait son cœur. Elle ne connaissait aucune contrainte; toujours seule dans son cabinet, elle n'avait guère, pour le travail, d'autre

règle que son bon plaisir. Sa mère, qui la connaissait et savait l'aimer, avait exigé pour elle cette liberté dans laquelle il y avait quelque compensation au manque de direction; car un goût naturel de l'étude et l'ardeur de l'intelligence sont les meilleurs maîtres pour les esprits bien nés. Il entrait autant de sérieux que de gaieté dans celui d'Emmeline; mais son âge rendait cette dernière qualité plus saillante. Avec beaucoup de penchant à la réflexion, elle coupait court aux plus graves méditations par une plaisanterie, et dès-lors n'envisageait plus que le côté comique de son sujet. On l'entendait rire aux éclats toute seule, et il lui arrivait, au couvent, de réveiller sa voisine au milieu de la nuit, par sa gaieté bruyante.

Son imagination très flexible paraissait susceptible d'une teinte d'enthousiasme; elle passait ses journées à dessiner ou à écrire; si un air de son goût lui venait en tête, elle quittait tout aussitôt pour se mettre au piano, et se jouer cent fois l'air favori dans tous les tons; elle était discrète et nullement confiante, n'avait point d'épanchement d'amitié, une sorte de pudeur s'opposant en elle à l'expression parlée de ses sentimens. Elle aimait à résoudre d'elle-même les petits problèmes qui, dans ce monde, s'offrent à chaque pas; elle se donnait ainsi des plaisirs assez étranges que, certes, les gens qui l'entouraient ne soupçonnaient pas. Mais sa curiosité avait toujours pour bornes un certain respect d'elle-même; en voici un exemple, entre autres.

Elle étudiait toute la journée dans une salle où se trouvait une grande bibliothèque vitrée, contenant trois mille volumes environ. La clé était à la serrure, mais Emmeline avait promis de ne point y toucher. Elle garda toujours scrupuleusement sa promesse, et il y avait mérite dans cette condnite, car elle avait la rage de tout apprendre. Ce qui n'était pas défendu, c'était de dévorer les livres des yeux; aussi en savait-elle tous les titres par cœur; elle parcourait successivement tous les rayons, et pour atteindre les plus élevés, plantait une chaise sur la table; les yeux fermés, elle eût mis la main sur le volume qu'on lui aurait demandé. Elle affectionnait les auteurs par les titres de leurs ouvrages, et de cette façon elle a eu de terribles mécomptes. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Dans cette salle était une petite table près d'une grande croisée qui dominait une cour assez sombre. L'exclamation d'un ami de sa mère fit apercevoir Emmeline de la tristesse de sa chambre; elle n'avait jamais ressenti l'influence des objets extérieurs sur son humeur. Les gens qui attachent de l'importance à ce qui compose le

bien-être matériel étaient classés par elle dans une catégorie de maniaques. Toujours nu-tête, les cheveux en désordre, narguant le vent, le soleil, jamais plus contente que lorsqu'elle rentrait mouillée par la pluie, elle se livrait, à la campagne, à tous les exercices violens, comme si là eût été toute sa vie. Sept ou huit lieues à cheval, au galop, étaient un jeu pour elle; à pied, elle défiait tout le monde, elle courait, grimpait aux arbres, et si on ne marchait pas sur les parapets plutôt que sur les quais, si on ne descendait pas les escaliers sur leurs rampes, elle pensait que c'était par respect humain. Par-dessus tout elle aimait, chez sa mère, à s'échapper seule, à regarder dans la campagne et ne voir personne. Ce goût d'enfant pour la solitude, et le plaisir qu'elle prenait à sortir par des temps affreux, tenaient, disait-elle, à ce qu'elle était sûre qu'alors on ne viendrait pas *la chercher en se promenant*. Toujours entraînée par cette bizarre idée, à ses risques et périls, elle se mettait dans un bateau en pleine eau, et sortait ainsi du parc que la rivière traversait, sans se demander où elle aborderait. Comment lui laissait-on courir tant de dangers? Je ne me chargerai pas de vous l'expliquer.

Au milieu de ces folies, Emmeline était railleuse; elle avait un oncle tout rond, avec un rire bête, excellent homme. Elle lui avait persuadé que de figure et d'esprit elle était tout son portrait, et cela avec des raisons à faire rire un mort. De là le digne oncle avait conçu pour sa nièce une tendresse sans bornes. Elle jouait avec lui comme avec un enfant, lui sautait au cou quand il arrivait, lui grimpait sur les épaules, et jusqu'à quel âge? C'est ce que je ne vous dirai pas non plus. Le plus grand amusement de la petite espiègle était de faire faire à ce personnage, assez grave du reste, des lectures à haute voix; c'était difficile, attendu qu'il trouvait que les livres n'avaient aucun sens, et cela s'expliquait par sa façon de ponctuer; il respirait au milieu des phrases, n'ayant pour guide que la mesure de son souffle. Vous jugez quel galimatias, et l'enfant de rire à se pâmer. Je suis obligé d'ajouter qu'au théâtre, elle en faisait autant pendant les tragédies, mais qu'elle trouvait quelquefois moyen d'être émue aux comédies les plus gaies.

Pardonnez, madame, ces détails puérils, qui, après tout, ne peignent qu'un enfant gâté. Il faut que vous compreniez qu'un pareil caractère devait plus tard agir à sa façon, et non à celle de tout le monde.

A seize ans, l'oncle en question, allant en Suisse, emmena Emmeline. A l'aspect des montagnes, on crut qu'elle perdait la raison,

tant ses transports de joie parurent vifs. Elle criait, s'élançait de la calèche ; il fallait qu'elle allât plonger son petit visage dans les sources qui s'échappaient des roches. Elle voulait gravir les pics, ou descendre jusqu'aux torrens dans les précipices ; elle ramassait des pierres, arrachait la mousse ; entrée un jour dans un châlet, elle n'en voulait plus sortir ; il fallut presque l'enlever de force, et lorsqu'elle fut remontée en voiture, elle cria en pleurant aux paysans : « Ah ! mes amis, vous me laissez partir ! »

Nulle trace de coquetterie n'avait encore paru en elle, lorsqu'elle entra dans le monde. Est-ce un mal de se trouver lancée dans la vie sans grande maxime en portefeuille ? Je ne sais ; d'autre part n'arrive-t-il pas souvent de tomber dans un danger en voulant l'éviter ? Témoins ces pauvres personnes auxquelles on a fait de si terribles peintures de l'amour, qu'elles entrent dans un salon, les cordes du cœur tendues par la crainte, et qu'au plus léger soupir elles résonnent comme des harpes. Quant à l'amour, Emmeline était encore fort ignorante sur ce sujet. Elle avait lu quelques romans où elle avait choisi une collection de ce qu'elle nommait des niaiseries sentimentales, chapitre qu'elle traitait volontiers d'une façon divertissante. Elle s'était promis de vivre uniquement en spectateur. Sans nul souci de sa tournure, de sa figure, ni de son esprit, devait-elle aller au bal, elle posait sur sa tête une fleur, sans s'inquiéter de l'effet de sa coiffure, endossait une robe de gaze comme un costume de chasse, et, sans se mirer les trois quarts du temps, partait joyeuse.

Vous sentez qu'avec sa fortune (car du vivant même de sa mère sa dot était considérable) on lui proposait tous les jours des partis. Elle n'en refusait aucun sans examen ; mais ces examens successifs n'étaient pour elle que l'occasion d'une galerie de caricatures. Elle toisait les gens de la tête aux pieds avec plus d'assurance qu'on n'en a ordinairement à son âge ; puis, le soir, enfermée avec ses bonnes amies, elle leur donnait une représentation de l'entrevue du matin ; son talent naturel pour l'imitation rendait cette scène d'un comique achevé. Celui-là avait l'air embarrassé, celui-ci était fat ; l'un parlait du nez, l'autre saluait de travers. Tenant à la main le chapeau de son oncle, elle entrait, s'asseyait, causait de la pluie et du beau temps comme à une première visite, en venait peu à peu à effleurer la question matrimoniale, et, quittant brusquement son rôle, éclatait de rire, réponse décisive qu'on pouvait porter à ses prétendans.

Un jour arriva cependant où elle se trouva devant son miroir, arrangeant ses fleurs avec un peu plus d'art que de coutume. Elle

était ce jour-là d'un grand dîner, et sa femme de chambre lui avait mis une robe neuve qui ne lui parut pas de bon goût. Un vieil air d'opéra avec lequel on l'avait bercée lui revint en tête :

Aux amans lorsqu'on cherche à plaire,
On est bien près de s'enflammer.

L'application qu'elle se fit de ces paroles la plongea tout à coup dans un émoi singulier. Elle demeura rêveuse tout le soir, et, pour la première fois, on la trouva triste.

M. de Marsan arrivait alors de Strasbourg, où était son régiment; c'était un des plus beaux hommes qu'on pût voir, avec cet air fier et un peu violent que vous lui connaissez. Je ne sais s'il était du dîner où avait paru la robe neuve, mais il fut prié pour une partie de chasse chez M[me] Duval, qui avait une fort belle terre près de Fontainebleau. Emmeline était de cette partie. Au moment d'entrer dans le bois, le bruit du cor fit emporter le cheval qu'elle montait. Habituée aux caprices de l'animal, elle voulut l'en punir après l'avoir calmé; un coup de cravache donné trop vivement faillit lui coûter la vie. Le cheval ombrageux se jeta à travers champs, et il entraînait à un ravin profond la cavalière imprudente, quand M. de Marsan, qui avait mis pied à terre, courut l'arrêter; mais le choc le renversa, et il eut le bras cassé.

Le caractère d'Emmeline, à dater de ce jour, parut entièrement changé. A sa gaieté succéda un air de distraction étrange. M[me] Duval étant morte peu de temps après, la terre fut vendue; et on prétendit qu'à la maison du faubourg Saint-Honoré la petite Duval soulevait régulièrement sa jalousie à l'heure où un beau garçon à cheval passait, allant aux Champs-Élysées. Quoi qu'il en soit, un an après, Emmeline déclara à sa famille ses intentions, que rien ne put ébranler. Je n'ai pas besoin de vous parler du haro et de tout le tapage qu'on fit pour la convaincre. Après six mois de résistance opiniâtre, malgré tout ce qu'on put dire et faire, il fallut céder à la demoiselle, et la faire comtesse de Marsan.

II.

Le mariage fait, la gaieté revint. Ce fut un spectacle assez curieux de voir une femme redevenir enfant après ses noces; il semblait que la vie d'Emmeline eût été suspendue par son amour; dès qu'il fut satisfait, elle reprit son cours, comme un ruisseau arrêté un instant.

Ce n'était plus maintenant dans la chambrette obscure que se passaient les enfantillages journaliers; c'était à l'hôtel de Marsan comme dans les salons les plus graves, et vous imaginez quels effets ils y produisaient. Le comte, sérieux et parfois sombre, gêné peut-être par sa position nouvelle, promenait assez tristement sa jeune femme, qui riait de tout sans songer à rien. On s'étonna d'abord, on murmura ensuite, enfin on s'y fit, comme à toute chose. La réputation de M. de Marsan n'était pas celle d'un homme à marier, mais elle était très bonne pour un mari; d'ailleurs, eût-on voulu être plus sévère, il n'était personne que n'eût désarmé la bienveillante gaieté d'Emmeline. L'oncle Duval avait eu soin d'annoncer que le contrat, du côté de la fortune, ne mettait pas sa nièce à la merci d'un maître; le monde se contenta de cette confidence qu'on voulait bien lui faire, et, pour ce qui avait précédé et amené le mariage, on en parla comme d'un caprice dont les bavards firent un roman.

On se demandait pourtant tout bas quelles qualités extraordinaires avaient pu séduire une riche héritière et la déterminer à ce coup de tête. Les gens que le hasard a maltraités ne se figurent pas aisément qu'on dispose ainsi de deux millions sans quelque motif surnaturel. Ils ne savent pas que si la plupart des hommes tiennent avant tout à la richesse, une jeune fille ne se doute quelquefois pas de ce que c'est que l'argent, surtout lorsqu'elle est née avec et qu'elle n'a pas vu son père le gagner. C'était précisément l'histoire d'Emmeline; elle avait épousé M. de Marsan uniquement parce qu'il lui avait plu et qu'elle n'avait ni père ni mère pour la contrarier; mais quant à la différence de fortune, elle n'y avait seulement pas pensé. M. de Marsan l'avait séduite par les qualités extérieures qui annoncent l'homme, la beauté et la force. Il avait fait devant elle et pour elle la seule action qui eût fait battre le cœur de la jeune fille; et comme une gaieté habituelle s'allie quelquefois à une disposition romanesque, ce cœur sans expérience s'était exalté. Aussi la folle comtesse aimait-elle son mari à l'excès; rien n'était beau pour elle que lui, et quand elle lui donnait le bras, rien ne valait la peine qu'elle tournât la tête.

Pendant les quatre premières années après le mariage, on les vit très peu l'un et l'autre. Ils avaient loué une maison de campagne au bord de la Seine, près de Melun; il y a, dans cet endroit, deux ou trois villages qui s'appellent le May, et comme apparemment la maison est bâtie à la place d'un ancien moulin, on l'appelle le *Moulin de May*. C'est une habitation charmante; on y jouit d'une vue délicieuse. Une grande terrasse, plantée de tilleuls, domine la rive gauche du

fleuve, et on descend du parc au bord de l'eau par une colline de verdure. Derrière la maison est une basse-cour d'une propreté et d'une élégance singulières, qui forme à elle seule un grand bâtiment au milieu duquel est une faisanderie. Un parc immense entoure la maison, et va rejoindre le bois de la Rochette. Vous connaissez ce bois, madame; vous souvenez-vous de l'*allée des soupirs?* Je n'ai jamais su d'où lui vient ce nom; mais j'ai toujours trouvé qu'elle le mérite. Lorsque le soleil donne sur l'étroite charmille, et qu'en s'y promenant seul au frais pendant la chaleur de midi, on voit cette longue galerie s'étendre à mesure qu'on avance, on est inquiet et charmé de se trouver seul, et la rêverie vous prend malgré vous.

Emmeline n'aimait pas cette allée; elle la trouvait sentimentale, et ses railleries du couvent lui revenaient quand on en parlait. La basse-cour, en revanche, faisait ses délices; elle y passait deux ou trois heures par jour avec les enfans du fermier. J'ai peur que mon héroïne ne vous semble niaise, si je vous dis que lorsqu'on venait la voir, on la trouvait quelquefois sur une meule, remuant une énorme fourche et les cheveux entremêlés de foin; mais elle sautait à terre comme un oiseau, et avant que vous n'eussiez le temps de voir l'enfant gâté, la comtesse était près de vous, et vous faisait les honneurs de chez elle avec une grace qui fait tout pardonner.

Si elle n'était pas à la basse-cour, il fallait alors, pour la rencontrer, gagner au fond du parc un petit tertre vert au milieu des rochers; c'était un vrai désert d'enfant, comme celui de Rousseau à Ermenonville, trois cailloux et une bruyère; là, assise à l'ombre, elle chantait à haute voix en lisant les oraisons funèbres de Bossuet, ou tout autre ouvrage aussi grave; si là encore vous ne la trouviez pas, elle courait à cheval dans la vigne, forçant quelque rosse de la ferme à sauter les fossés et les échaliers, et se divertissant toute seule aux dépens de la pauvre bête avec un imperturbable sang-froid. Si vous ne la voyiez ni à la vigne, ni au désert, ni à la basse-cour, elle était probablement devant son piano, déchiffrant une partition nouvelle, la tête en avant, les yeux animés et les mains tremblantes; la lecture de la musique l'occupait tout entière, et elle palpitait d'espérance en pensant qu'elle allait découvrir un air, une phrase de son goût. Mais si le piano était muet comme le reste, vous aperceviez alors la maîtresse de la maison assise ou plutôt accroupie sur un coussin au coin de la cheminée, et tisonnant, la pincette à la main. Ses yeux distraits cherchent dans les veines du marbre des figures, des animaux, des paysages, mille alimens de rêveries, et,

perdue dans cette contemplation, elle se brûle le bout du pied avec sa pincette rougie au feu.

Voilà de vraies folies, allez-vous dire; ce n'est pas un roman que je fais, madame, et vous vous en apercevez bien.

Comme, malgré ses folies, elle avait de l'esprit, il se trouva que, sans qu'elle y pensât, il s'était formé au bout de quelque temps un cercle de gens d'esprit autour d'elle. M. de Marsan, en 1829, fut obligé d'aller en Allemagne pour une affaire de succession qui ne lui rapporta rien. Il ne voulut point emmener sa femme, et la confia à la marquise d'Ennery, sa tante, qui vint loger au Moulin de May. Mme d'Ennery était d'humeur mondaine; elle avait été belle aux beaux jours de l'empire, et elle marchait avec une dignité folâtre, comme si elle eût traîné une robe à queue. Un vieil éventail à paillettes, qui ne la quittait pas, lui servait à se cacher à demi lorsqu'elle se permettait un propos grivois, qui lui échappait volontiers; mais la décence restait toujours à portée de sa main, et dès que l'éventail se baissait, les paupières de la dame en faisaient autant; sa façon de voir et de parler étonna d'abord Emmeline à un point qu'on ne peut se figurer, car avec son étourderie Mme de Marsan était restée d'une innocence rare. Les récits plaisans de sa tante, la manière dont celle-ci envisageait le mariage, ses demi-sourires en parlant des autres, ses hélas! en parlant d'elle-même, tout cela rendait Emmeline tantôt sérieuse et stupéfaite, tantôt folle de plaisir, comme la lecture d'un conte de fées.

Quand la vieille dame vit l'*allée des soupirs*, il va sans dire qu'elle l'aima beaucoup. La nièce y vint par complaisance; ce fut là qu'à travers un déluge de sornettes, Emmeline entrevit le fond des choses, ce qui veut dire, en bon français, la façon de vivre des Parisiens.

Elles se promenaient seules toutes deux un matin, et gagnaient, en causant, le bois de la Rochette; Mme d'Ennery essayait vainement de faire raconter à la comtesse l'histoire de ses amours; elle la questionnait de cent manières sur ce qui s'était passé à Paris, pendant l'année mystérieuse où M. de Marsan faisait sa cour à Mlle Duval; elle lui demandait en riant s'il y avait eu quelques rendez-vous, un baiser pris avant le contrat, enfin, comment la passion était venue. Emmeline, sur ce sujet, a été muette toute sa vie; je me trompe peut-être, mais je crois que la raison de ce silence, c'est qu'elle ne peut parler de rien sans en plaisanter, et qu'elle ne veut pas plaisanter là-dessus. Bref, la douairière, voyant sa peine perdue, changea de thèse, et demanda si, après quatre ans de mariage, cet amour

étrange vivait encore. — Comme il vivait au premier jour, répondit Emmeline, et comme il vivra à mon dernier jour. — Mme d'Ennery, à cette parole, s'arrêta, et baisa majestueusement sa nièce sur le front. — Chère enfant, dit-elle, tu mérites d'être heureuse, et le bonheur est fait, à coup sûr, pour l'homme qui est aimé de toi. — Après cette phrase prononcée d'un ton emphatique, elle se redressa tout d'une pièce, et ajouta en minaudant : — Je croyais que M. de Sorgues te faisait les yeux doux?

M. de Sorgues était un jeune homme à la mode, grand amateur de chasse et de chevaux, qui venait souvent au Moulin de May, plutôt pour le comte que pour sa femme. Il était cependant assez vrai qu'il avait fait les *yeux doux* à la comtesse, car quel homme desœuvré, à douze lieues de Paris, ne regarde une jolie femme quand il la rencontre? Emmeline ne s'était jamais guère occupée de lui, sinon pour veiller à ce qu'il ne manquât de rien chez elle. Il lui était indifférent, mais l'observation de sa tante le lui fit secrètement haïr malgré elle. Le hasard voulut qu'en rentrant du bois, elle vit précisément dans la cour une voiture qu'elle reconnut pour celle de M. de Sorgues. Il se présenta un instant après, témoignant le regret d'arriver trop tard de la campagne où il avait passé l'été, et de ne plus trouver M. de Marsan. Soit étonnement, soit répugnance, Emmeline ne put cacher quelque émotion en le voyant; elle rougit, et il s'en aperçut.

Comme M. de Sorgues était abonné à l'Opéra, et qu'il avait entretenu deux ou trois figurantes à cent écus par mois, il se croyait homme à bonnes fortunes, et obligé d'en soutenir le rôle. En allant dîner, il voulut savoir jusqu'à quel point il avait ébloui, et serra la main de Mme de Marsan. Elle frissonna de la tête aux pieds, tant l'impression lui fut nouvelle; il n'en fallait pas tant pour rendre un fat ivre d'orgueil.

Il fut décidé par la tante, un mois durant, que M. de Sorgues était l'*adorateur*; c'était un sujet intarissable d'antiques fadaises et de mots à double entente qu'Emmeline supportait avec peine, mais auxquels son bon naturel la forçait de se plier; dire par quels motifs la vieille marquise trouvait l'adorateur aimable, par quels autres motifs il lui plaisait moins, c'est malheureusement ou heureusement une chose impossible à écrire et impossible à deviner. Mais on peut aisément supposer l'effet que produisaient sur Emmeline de pareilles idées, accompagnées, bien entendu, d'exemples tirés de l'histoire moderne, et de tous les principes des gens bien élevés qui font l'amour comme des maîtres de danse. Je crois que c'est dans un livre

aussi dangereux que les liaisons dont parle son titre, que se trouve une remarque dont on ne connaît pas assez la profondeur : « Rien ne corrompt plus vite une jeune femme, y est-il dit, que de croire corrompus ceux qu'elle doit respecter. » Les propos de Mme d'Ennery éveillaient dans l'ame de sa nièce un sentiment d'une autre nature. Qui suis-je donc, se disait-elle, si le monde est ainsi? La pensée de son mari absent la tourmentait; elle aurait voulu le trouver près d'elle lorsqu'elle rêvait au coin du feu; elle eût du moins pu le consulter, lui demander la vérité; il devait la savoir, puisqu'il était homme, et elle sentait que la vérité dite par cette bouche ne pouvait pas être à craindre.

Elle prit le parti d'écrire à M. de Marsan, et de se plaindre de sa tante. Sa lettre était faite et cachetée, et elle se disposait à l'envoyer, quand, par une bizarrerie de son caractère, elle la jeta au feu en riant. — Je suis bien sotte de m'inquiéter, se dit-elle avec sa gaieté habituelle; ne voilà-t-il pas un beau monsieur, pour me faire peur avec ses yeux doux? — M. de Sorgues entrait au moment même. Apparemment que, pendant sa route, il avait pris des résolutions extrêmes; le fait est qu'il ferma brusquement la porte, et s'approchant d'Emmeline sans lui dire un mot, il la saisit et l'embrassa.

Elle resta muette d'étonnement, et, pour toute réponse, tira sa sonnette. M. de Sorgues, en sa qualité d'homme à bonnes fortunes, comprit aussitôt, et se sauva. Il écrivit le soir même une grande lettre à la comtesse, et on ne le revit plus au Moulin de May.

III.

Emmeline ne parla de son aventure à personne. Elle n'y vit qu'une leçon pour elle, et un sujet de réflexion. Son humeur n'en fut pas altérée; seulement, quand Mme d'Ennery, selon sa coutume, l'embrassait le soir avant de se retirer, un léger frisson faisait pâlir la comtesse.

Bien loin de se plaindre de sa tante, comme elle l'avait d'abord résolu, elle ne chercha qu'à se rapprocher d'elle et à la faire parler davantage. La pensée du danger étant écartée par le départ de l'adorateur, il n'était resté dans la tête de la comtesse qu'une curiosité insatiable; la marquise avait eu, dans la force du terme, ce qu'on appelle une jeunesse orageuse; en avouant le tiers de la vérité, elle était déjà très divertissante, et, avec sa nièce, après dîner, elle en avouait quelquefois la moitié. Il est vrai que tous les matins

elle se réveillait avec l'intention de ne plus rien dire, et de reprendre tout ce qu'elle avait dit; mais ses anecdotes ressemblaient, par malheur, aux moutons de Panurge : à mesure que la journée avançait, les confidences se multipliaient, en sorte que, quand minuit sonnait, il se trouvait quelquefois que l'aiguille semblait avoir compté le nombre des historiettes de la bonne dame.

Enfoncée dans son grand fauteuil, Emmeline écoutait gravement; je n'ai pas besoin d'ajouter que cette gravité était troublée à chaque instant par un fou rire et les questions les plus plaisantes. A travers les scrupules et les réticences indispensables, Mme de Marsan déchiffrait sa tante, comme un manuscrit précieux où il manque nombre de feuillets, que l'intelligence du lecteur doit remplacer; le monde lui apparut sous un nouvel aspect; elle vit que pour faire mouvoir les marionnettes, il fallait connaître et saisir les fils; elle prit dans cette pensée une indulgence pour les autres qu'elle a toujours conservée; il semble, en effet, que rien ne la choque, et personne n'est moins sévère qu'elle pour ses amis; cela vient de ce que l'expérience l'a forcée à se regarder comme un être à part, et qu'en s'amusant innocemment des faiblesses d'autrui, elle a renoncé à les imiter.

Ce fut alors que, de retour à Paris, elle devint cette comtesse de Marsan dont on a tant parlé, et qui fut si vite à la mode. Ce n'était plus la petite Duval, ni la jeune mariée turbulente, et presque toujours décoiffée. Une seule épreuve et sa volonté l'avaient subitement métamorphosée. C'était une femme de tête et de cœur qui ne voulait ni amours ni conquêtes, et qui, avec une sagesse reconnue, trouvait moyen de plaire partout. Il semblait qu'elle se fût dit : « Puisque c'est ainsi que va le monde, eh bien! nous le prendrons comme il est. » Elle avait deviné la vie, et pendant un an, vous vous en souvenez, il n'y eut pas de plaisirs sans elle. On a cru et on a dit, je le sais, qu'un changement si extraordinaire n'avait pu être fait que par l'amour, et on a attribué à une passion nouvelle le nouvel éclat de la comtesse. On juge si vite, et on se trompe si bien! Ce qui fit le charme d'Emmeline, ce fut son parti pris de n'attaquer personne, et d'être elle-même inattaquable. S'il y a quelqu'un à qui puisse s'appliquer ce mot charmant d'un de nos poètes : « Je vis par curiosité (1), » c'est à Mme de Marsan. Ce mot la résume tout entière.

M. de Marsan revint; le peu de succès de son voyage ne l'avait pas mis de bonne humeur. Ses projets étaient renversés. La révo-

(1) Victor Hugo, *Marion Delorme*.

lution de juillet vint par là-dessus, et il perdit ses épaulettes. Fidèle au parti qu'il servait, il ne sortit plus que pour faire de rares visites dans le faubourg Saint-Germain. Au milieu de ces tristes circonstances, Emmeline tomba malade; sa santé délicate fut brisée par de longues souffrances, et elle pensa mourir. Un an après, on la reconnaissait à peine. Son oncle l'emmena en Italie, et ce ne fut qu'en 1832 qu'elle revint de Nice avec le digne homme.

Je vous ai dit qu'il s'était formé un cercle autour d'elle; elle le retrouva au retour; mais de vive et alerte qu'elle était, elle devint sédentaire. Il semblait que l'agilité de son corps l'eût quittée, et ne fût restée que dans son esprit. Elle sortait rarement, comme son mari, et on ne passait guère le soir sous sa fenêtre sans voir la lumière de sa lampe. Là se rassemblaient quelques amis; comme les gens d'élite se cherchent, l'hôtel de Marsan fut bientôt un lieu de réunion très agréable, que l'on n'abordait ni trop difficilement ni trop aisément, et qui eut le bon sens de ne pas devenir un bureau d'esprit. M. de Marsan, habitué à une vie plus agitée, s'ennuyait de ne savoir que faire. Les conversations et l'oisiveté n'avaient jamais été fort à son goût. On le vit d'abord plus rarement chez la comtesse, et peu à peu on ne le vit plus. On a dit même que, fatigué de sa femme, il avait pris une maîtresse; comme ce n'est pas prouvé, nous n'en parlerons pas.

Cependant Emmeline avait vingt-cinq ans, et sans se rendre compte de ce qui se passait en elle, elle sentait aussi l'ennui la gagner. L'*allée des soupirs* lui revint en mémoire, et la solitude l'inquiéta. Il lui semblait éprouver un désir, et, quand elle cherchait ce qui lui manquait, elle ne trouvait rien. Il ne lui venait pas à la pensée qu'on pût aimer deux fois dans sa vie; sous ce rapport, elle croyait avoir épuisé son cœur, et M. de Marsan en était pour elle l'unique dépositaire; lorsqu'elle entendait la Malibran, une crainte involontaire la saisissait; rentrée chez elle et enfermée, elle passait quelquefois la nuit entière à chanter seule, et il arrivait que sur ses lèvres les notes devenaient convulsives.

Elle crut que sa passion pour la musique suffirait pour la rendre heureuse; elle avait une loge aux Italiens qu'elle fit tendre de soie, comme un boudoir. Cette loge, décorée avec un soin extrême, fut pendant quelque temps l'objet constant de ses pensées; elle en avait choisi l'étoffe, elle y fit porter une petite glace gothique qu'elle aimait. Ne sachant comment prolonger ce plaisir d'enfant, elle y ajoutait chaque jour quelque chose; elle fit elle-même, pour sa loge, un

petit tabouret en tapisserie qui était un chef-d'œuvre; enfin, quand tout fut décidément achevé, quand il n'y eut plus moyen de rien inventer, elle se trouva seule, un soir, dans son coin chéri, en face du Don Juan de Mozart. Elle ne regardait ni la salle ni le théâtre; elle éprouvait une impatience irrésistible; Rubini, Mme Heinefetter et Mlle Sontag chantaient le trio des masques, que le public leur fit répéter. Perdue dans sa rêverie, Emmeline écoutait de toute son ame; elle s'aperçut, en revenant à elle, qu'elle avait étendu le bras sur une chaise vide à ses côtés, et qu'elle serrait fortement son mouchoir à défaut d'une main amie. Elle ne se demanda pas pourquoi M. de Marsan n'était pas là, mais elle se demanda pourquoi elle y était seule, et cette réflexion la troubla.

Elle trouva en rentrant son mari dans le salon, jouant aux échecs avec un de ses amis. Elle s'assit à quelque distance, et, presque malgré elle, regarda le comte. Elle suivait les mouvemens de cette noble figure, qu'elle avait vue si belle à dix-huit ans lorsqu'il s'était jeté au-devant de son cheval. M. de Marsan perdait, et ses sourcils froncés ne lui prêtaient pas une expression gracieuse. Il sourit tout à coup, la fortune tournait de son côté, et ses yeux brillèrent.

—Vous aimez donc beaucoup ce jeu? demanda Emmeline en souriant.

— Comme la musique, pour passer le temps, répondit le comte; et il continua sans regarder sa femme.

Passer le temps ! se répéta tout bas Mme de Marsan, dans sa chambre, au moment de se mettre au lit. Ce mot l'empêchait de dormir : Il est beau, il est brave, se disait-elle, il m'aime. Cependant son cœur battait avec violence, elle écoutait le bruit de la pendule, et la vibration monotone du balancier lui était insupportable; elle se leva pour l'arrêter. Que fais-je? se demanda-t-elle; arrêterai-je l'heure et le temps, en forçant cette petite horloge à se taire?

Les yeux fixés sur la pendule, elle se livra à des pensées qui ne lui étaient pas encore venues. Elle songea au passé, à l'avenir, à la rapidité de la vie; elle se demanda pourquoi nous sommes sur terre, ce que nous y faisons, ce qui nous attend après. En cherchant dans son cœur, elle n'y trouva qu'un jour où elle eût vécu, celui où elle avait senti qu'elle aimait. Le reste lui sembla un rêve confus, une succession de journées uniformes comme le mouvement du balancier. Elle posa sa main sur son front, et sentit un besoin invincible de vivre, dirai-je de souffrir? peut-être. Elle eût préféré en cet instant la souffrance à sa tristesse. Elle se dit qu'à tout prix elle voulait changer son existence. Elle fit cent projets de voyage, et aucun pays ne

lui plaisait. Qu'irait-elle chercher? L'inutilité de ses désirs, l'incertitude qui l'accablait, l'effrayèrent; elle crut avoir eu un moment de folie; elle courut à son piano et voulut jouer son trio des masques, mais aux premiers accords elle fondit en larmes, et resta pensive et découragée.

IV.

Parmi les habitués de l'hôtel de Marsan se trouvait un jeune homme nommé Gilbert. Je sens, madame, qu'en vous parlant de lui je touche ici à un point délicat, et je ne sais trop comment je m'en tirerai.

Il venait depuis six mois une ou deux fois par semaine chez la comtesse, et ce qu'il ressentait près d'elle ne doit peut-être pas s'appeler de l'amour. Quoi qu'on en dise, l'amour c'est l'espérance; et telle que ses amis la connaissaient, si Emmeline inspirait des désirs, sa conduite et son caractère n'étaient pas faits pour les enhardir. Jamais en présence de Mme de Marsan, Gilbert ne s'était adressé de question de ce genre. Elle lui plaisait par sa conversation, par ses manières de voir, par ses goûts, par son esprit, et par un peu de malice qui est le hochet de l'esprit. Éloigné d'elle, un regard, un sourire, quelque beauté secrète entrevue, que sais-je? mille souvenirs s'emparaient de lui et le poursuivaient incessamment comme ces fragmens de mélodie dont on ne peut se débarrasser à la suite d'une soirée musicale; mais dès qu'il la voyait, il retrouvait le calme, et la facilité qu'il avait de la voir souvent l'empêchait peut-être de souhaiter davantage, car ce n'est quelquefois qu'en perdant ceux qu'on aime qu'on sent combien on les aimait.

En allant le soir chez Emmeline, on la trouvait presque toujours entourée; Gilbert n'arrivait guère que vers dix heures, au moment où il y avait le plus de monde, et personne ne restait le dernier; on sortait ensemble à minuit, quelquefois plus tard, s'il s'était trouvé une histoire amusante en train. Il en résultait que, depuis six mois, malgré son assiduité chez la comtesse, Gilbert n'avait point eu de tête-à-tête avec elle. Il la connaissait cependant très bien, et peut-être mieux que de plus intimes, soit par une pénétration naturelle, soit par un autre motif qu'il faut vous dire aussi. Il aimait la musique autant qu'elle; et comme un goût dominant explique bien des choses, c'était par là qu'il la devinait : il y avait telle phrase d'une romance, tel passage d'un air italien qui était pour lui la clé d'un trésor; l'air achevé, il regardait Emmeline, et il était rare qu'il ne rencontrât pas ses yeux. S'agissait-il d'un livre nouveau ou d'une pièce repré-

sentée la veille, si l'un des deux en disait son avis, l'autre approuvait d'un signe de tête. A une anecdote, il leur arrivait de rire au même endroit; et le récit touchant d'une belle action leur faisait détourner les regards en même temps, de peur de trahir l'émotion trop vive. Pour tout exprimer par un bon vieux mot, il y avait entre eux sympathie. Mais, direz-vous, c'est de l'amour; patience, madame, pas encore.

Gilbert allait souvent aux Bouffes, et passait qnelquefois un acte dans la loge de la comtesse. Le hasard fit qu'un de ces jours-là, on donnât encore *Don Juan*. M. de Marsan y était. Emmeline, lorsque vint le trio, ne put s'empêcher de regarder à côté d'elle et de se souvenir de son mouchoir; c'était, cette fois, le tour de Gilbert de rêver au son des basses et de la mélancolique harmonie; toute son ame était sur les lèvres de Mlle Sontag, et qui n'eût pas senti comme lui aurait pu le croire amoureux fou de la charmante cantatrice; les yeux du jeune homme étincelaient. Sur son visage un peu pâle, ombragé de longs cheveux noirs, on lisait le plaisir qu'il éprouvait; ses lèvres étaient entr'ouvertes, et sa main tremblante frappait légèrement la mesure sur le velours de la balustrade. Emmeline sourit; et en ce moment, je suis forcé de l'avouer, en ce moment, assis au fond de la loge, le comte dormait profondément.

Tant d'obstacles s'opposent ici-bas à des hasards de cette espèce, que ce ne sont que des rencontres; mais, par cela même, ils frappent davantage, et laissent un plus long souvenir. Gilbert ne se douta même pas de la pensée secrète d'Emmeline et de la comparaison qu'elle avait pu faire. Il y avait pourtant de certains jours où il se demandait au fond du cœur si la comtesse était heureuse; en se le demandant, il ne le croyait pas; mais dès qu'il y pensait, il n'en savait plus rien. Voyant à peu près les mêmes gens, et vivant dans le même monde, ils avaient tous deux nécessairement mille occasions de s'écrire pour des motifs légers; ces billets indifférens, soumis aux lois de la cérémonie, trouvaient toujours moyen de renfermer un mot, une pensée, qui donnait à rêver. Gilbert restait souvent une matinée avec une lettre de Mme de Marsan ouverte sur sa table; et malgré lui, de temps en temps, il y jetait les yeux. Son imagination excitée lui faisait chercher un sens particulier aux choses les plus insignifiantes. Emmeline signait quelquefois en italien : « *Vostrissima;* » et il avait beau n'y voir qu'une formule amicale, il se répétait que ce mot voulait pourtant dire : Toute à vous.

Sans être un homme à bonnes fortunes, comme M. de Sorgues,

Gilbert avait eu des maîtresses : il était loin de professer pour les femmes cette apparence de mépris précoce que les jeunes gens prennent comme une mode, mais il avait sa façon de penser, et je ne vous l'expliquerai pas autrement qu'en vous disant que la comtesse de Marsan lui paraissait une exception. Assurément bien des femmes sont sages ; je me trompe, madame, elles le sont toutes ; mais il y a manière de l'être. Emmeline à son âge, riche, jolie, un peu triste, exaltée sur certains points, insouciante à l'excès sur d'autres, environnée de la meilleure compagnie, pleine de talens, aimant le plaisir, tout cela semblait au jeune homme d'étranges élémens de sagesse. Elle est belle pourtant ! se disait-il, tandis que par les douces soirées d'août il se promenait sur le boulevard Italien. Elle aime son mari, sans doute, mais ce n'est que de l'amitié ; l'amour est passé ; vivra-t-elle sans amour ? Tout en y pensant, il fit réflexion que, depuis six mois, il vivait sans maîtresse.

Un jour qu'il était en visites, il passa devant la porte de l'hôtel de Marsan, et y frappa, contre sa coutume, attendu qu'il n'était que trois heures : il espérait trouver la comtesse seule, et il s'étonnait que l'idée de cet heureux hasard lui vînt pour la première fois. On lui répondit qu'elle était sortie. Il reprit le chemin de son logis de mauvaise humeur ; et, comme c'était son habitude, il parlait seul entre ses dents. Je n'ai que faire de vous dire à quoi il songeait. Ses distractions l'entraînèrent peu à peu, et il s'écarta de sa route. Ce fut, je crois, au coin du carrefour Bussy qu'il heurta, assez rudement, un passant, et d'une manière au moins bizarre ; car il se trouva tout à coup face à face avec un visage inconnu, à qui il venait de dire tout haut : « Si je vous le disais, pourtant, que je vous aime ? »

Il s'esquivait honteux de sa folie, dont il ne pouvait s'empêcher de rire, lorsqu'il s'aperçut que son apostrophe ridicule faisait un vers assez bien tourné. Il en avait fait quelques-uns du temps qu'il était au collége ; il lui prit fantaisie de chercher la rime, et il la trouva, comme vous allez voir.

Le lendemain était un samedi, jour de réception de la comtesse. M. de Marsan commençait à se relâcher de ses résolutions solitaires, et il y avait grande foule ce jour-là ; les lustres allumés, toutes les portes ouvertes, cercle énorme à la cheminée, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre ; ce n'était pas un lieu à billets doux. Gilbert s'approcha, non sans peine, de la maîtresse de la maison ; après avoir causé de choses indifférentes, avec elle et ses voisines, un quart d'heure, il tira de sa poche un papier plié qu'il s'amusait à

chiffonner. Comme ce papier, tout chiffonné qu'il était, avait pourtant un air de lettre, il s'attendait qu'on le remarquerait; quelqu'un le remarqua en effet, mais ce ne fut pas Emmeline. Il le remit dans sa poche, puis l'en tira de nouveau; enfin la comtesse y jeta les yeux et lui demanda ce qu'il tenait: « Ce sont, lui dit-il, des vers de ma façon, que j'ai fait pour une belle dame, et je vous les montrerai, si vous me promettez que dans le cas où vous devineriez qui c'est, vous ne me nuirez pas dans son esprit. »

Emmeline prit le papier et lut les stances suivantes :

A NINON.

Si je vous le disais, pourtant, que je vous aime,
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez ?
L'amour, vous le savez, cause une peine extrême;
C'est un mal sans pitié que vous plaignez vous-même;
Peut-être cependant que vous m'en puniriez.

Si je vous le disais, que six mois de silence
Cachent de longs tourmens et des vœux insensés. —
Ninon, vous êtes fine, et votre insouciance
Se plaît, comme une fée, à deviner d'avance. —
Vous me répondriez peut-être : Je le sais.

Si je vous le disais, qu'une douce folie
A fait de moi votre ombre, et m'attache à vos pas, —
Un petit air de doute et de mélancolie,
Vous le savez, Ninon, vous rend bien plus jolie; —
Peut-être diriez-vous que vous n'y croyez pas.

Si je vous le disais, que j'emporte dans l'ame
Jusques aux moindres mots de nos propos du soir. —
Un regard offensé, vous le savez, madame,
Change deux yeux d'azur en deux éclairs de flamme; —
Vous me défendriez peut-être de vous voir.

Si je vous le disais, que chaque nuit je veille,
Que chaque jour je pleure, et je prie à genoux. —
Ninon, quand vous riez, vous savez qu'une abeille
Prendrait pour une fleur votre bouche vermeille; —
Si je vous le disais, peut-être en ririez-vous.

Mais vous n'en saurez rien; — je viens, sans en rien dire,
M'asseoir sous votre lampe et causer avec vous; —

Votre voix, je l'entends, votre air, je le respire; —
Et vous pouvez douter, deviner, et sourire,
Vos yeux ne verront pas de quoi m'être moins doux.

Je récolte en secret des fleurs mystérieuses :
Le soir, derrière vous, j'écoute au piano,
Chanter sur le clavier vos mains harmonieuses;
Et dans les tourbillons de nos valses joyeuses,
Je vous sens, dans mes bras, plier comme un roseau.

La nuit, quand de si loin le monde nous sépare,
Quand je rentre chez moi pour tirer mes verrous,
De mille souvenirs en jaloux je m'empare;
Et là, seul devant Dieu, plein d'une joie avare,
J'ouvre comme un trésor mon cœur tout plein de vous.

J'aime, et je sais répondre avec indifférence;
J'aime, et rien ne le dit; j'aime, et seul je le sais;
Et mon secret m'est cher, et chère ma souffrance;
Et j'ai fait le serment d'aimer sans espérance,
Mais non pas sans bonheur : — je vous vois, c'est assez.

Non, je n'étais pas né pour ce bonheur suprême,
De mourir dans vos bras et de vivre à vos pieds.
Tout me le prouve, hélas! jusqu'à ma douleur même...
Si je vous le disais, pourtant, que je vous aime,
Qui sait, brune aux yeux bleus, ce que vous en diriez?

Lorsque Emmeline eut achevé sa lecture, elle rendit le papier à Gilbert, sans rien dire. Un peu après, elle le lui redemanda, relut une seconde fois, puis garda le papier à la main d'un air indifférent, comme il avait fait tout à l'heure, et, quelqu'un s'étant approché, elle se leva, et oublia de rendre les vers.

V.

Qui sommes-nous, je vous le demande, pour agir aussi légèrement? Gilbert était sorti joyeux pour se rendre à cette soirée; il revint tremblant comme une feuille. Ce qu'il y avait dans ses vers d'un peu exagéré et d'un peu *plus que vrai*, était devenu vrai dès que la comtesse y avait touché. Elle n'avait cependant rien répondu, et devant tant de témoins, impossible de l'interroger. Était-elle offensée? Comment interpréter son silence? Parlerait-elle la première fois, et

que dirait-elle ? Son image se présentait, tantôt froide et sévère, tantôt douce et riante ; Gilbert ne put supporter l'incertitude ; après une nuit sans sommeil, il retourna chez la comtesse ; il apprit qu'elle venait de partir en poste, et qu'elle était au Moulin de May.

Il se rappela que peu de jours auparavant, il lui avait demandé par hasard si elle comptait aller à la campagne, et qu'elle lui avait répondu que non ; ce souvenir le frappa tout à coup. C'est à cause de moi qu'elle part, se dit-il, elle me craint, elle m'aime ! A ce dernier mot, il s'arrêta. Sa poitrine était oppressée ; il respirait à peine, et je ne sais quelle frayeur le saisit ; il tressaillit malgré lui à l'idée d'avoir touché si vite un si noble cœur. Les volets fermés, la cour de l'hôtel déserte, quelques domestiques qui chargeaient un fourgon, ce départ précipité, cette sorte de fuite, tout cela le troubla et l'étonna. Il rentra chez lui à pas lents ; en un quart d'heure il était devenu un autre homme. Il ne prévoyait plus rien, ne calculait rien ; il ne savait plus ce qu'il avait fait la veille, ni quelles circonstances l'avaient amené là ; aucun sentiment d'orgueil ne trouvait place dans sa pensée ; durant cette journée entière, il ne songea pas même aux moyens de profiter de sa position nouvelle, ni à tenter de voir Emmeline ; elle ne lui apparaissait plus ni douce, ni sévère ; il la voyait assise à la terrasse, relisant les stances qu'elle avait gardées, et en se répétant : « elle m'aime ! » il se demandait s'il en était digne.

Gilbert n'avait pas vingt-cinq ans ; lorsque sa conscience eut parlé, son âge lui parla à son tour. Il prit la voiture de Fontainebleau le lendemain, et arriva le soir au Moulin de May ; quand on l'annonça, Emmeline était seule ; elle le reçut avec un malaise visible ; en le voyant fermer la porte, le souvenir de M. de Sorgues la fit pâlir. Mais à la première parole de Gilbert, elle vit qu'il n'était pas plus rassuré qu'elle-même. Au lieu de lui toucher la main comme il faisait d'ordinaire, il s'assit d'un air plus timide et plus réservé qu'auparavant. Ils restèrent seuls environ une heure, et il ne fut question ni des stances, ni de l'amour qu'elles exprimaient. Quand M. de Marsan rentra de la promenade, un nuage passa sur le front de Gilbert, il se dit qu'il avait bien mal profité de son premier tête-à-tête ; mais il en fut tout autrement d'Emmeline. Le respect de Gilbert l'avait émue ; elle tomba dans la plus dangereuse rêverie ; elle avait compris qu'elle était aimée, et de l'instant qu'elle se crut en sûreté, elle aima.

Lorsqu'elle descendit le jour suivant, au déjeuner, les belles couleurs de la jeunesse avaient reparu sur ses joues ; son visage, aussi bien que son cœur, avait rajeuni de dix ans. Elle voulut sor-

tir à cheval, malgré un temps affreux; elle montait une superbe jument qu'il n'était pas facile de faire obéir, et il semblait qu'elle voulût exposer sa vie; elle balançait, en riant, sa cravache au-dessus de la tête de l'animal inquiet, et elle ne put résister au singulier plaisir de le frapper, sans qu'il l'eût mérité; elle le sentit bondir de colère, et tandis qu'il secouait l'écume dont il était couvert, elle regarda Gilbert. Par un mouvement rapide, le jeune homme s'était approché, et voulait saisir la bride du cheval. « Laissez, laissez, dit-elle en riant, je ne tomberai pas ce matin. »

Il fallait pourtant bien parler de ces stances, et ils s'en parlaient en effet beaucoup tous deux, mais des yeux seulement; ce langage en vaut bien un autre. Gilbert passa trois jours au Moulin de May, sur le point de tomber à genoux à chaque instant. Quand il regardait la taille d'Emmeline, il tremblait de ne pouvoir résister à la tentation de l'entourer de ses bras; mais dès qu'elle faisait un pas, il se rangeait pour la laisser passer comme s'il eût craint de toucher sa robe. Le troisième jour au soir, il avait annoncé son départ pour le lendemain matin; il fut question de valse en prenant le thé, et de l'ode de lord Byron sur la valse. Emmeline remarqua que, pour en parler avec tant d'animosité, il fallait que le plaisir eût excité bien vivement l'envie du poète qui ne pouvait le partager; elle fut chercher le livre à l'appui de son dire, et pour que Gilbert pût lire avec elle, elle se plaça si près de lui, que ses cheveux lui effleurèrent la joue. Ce léger contact causa au jeune homme un frisson de plaisir auquel il n'eût pas résisté, si M. de Marsan n'eût été là. Emmeline s'en aperçut et rougit : on ferma le livre, et ce fut tout l'évènement du voyage.

Voilà, n'est-il pas vrai, madame, un amoureux assez bizarre? Il y a un proverbe qui prétend que ce qui est différé n'est pas perdu. J'aime peu les proverbes en général, parce que ce sont des selles à tous chevaux; il n'en est pas un qui n'ait son contraire, et quelque conduite que l'on tienne on en trouve un pour s'appuyer. Mais je confesse que celui que je cite me paraît faux cent fois dans l'application, pour une fois qu'il se trouvera juste, tout au plus à l'usage de ces gens aussi patiens que résignés, aussi résignés qu'indifférens. Qu'on tienne ce langage en paradis, que les saints se disent entre eux que ce qui est différé n'est pas perdu, c'est à merveille; il sied à des gens qui ont devant eux l'éternité, de jeter le temps par les fenêtres. Mais, nous, pauvres mortels, notre chance n'est pas si longue. Aussi je vous livre mon héros pour ce qu'il est; je crois pour-

tant que, s'il eût agi de toute autre manière, il eût été traité comme M. de Sorgues.

Mme de Marsan revint au bout de la semaine. Gilbert arriva un soir chez elle de très bonne heure. La chaleur était accablante. Il la trouva seule au fond de son boudoir, étendue sur un canapé. Elle était vêtue de mousseline, les bras et le col nus. Deux jardinières, pleines de fleurs, embaumaient la chambre; une porte ouverte sur le jardin laissait entrer un air tiède et suave. Tout disposait à la mollesse. Cependant une taquinerie étrange, inaccoutumée, vint traverser leur entretien. Je vous ai dit qu'il leur arrivait continuellement d'exprimer en même temps et dans les mêmes termes, leurs pensées, leurs sensations; ce soir-là ils n'étaient d'accord sur rien et par conséquent tous deux de mauvaise foi. Emmeline passait en revue certaines femmes de sa connaissance. Gilbert en parla avec enthousiasme, et elle en disait du mal à proportion. L'obscurité vint; il se fit un silence. Un domestique entra, apportant une lampe; Mme de Marsan dit qu'elle n'en voulait pas, et qu'on la mît dans le salon. A peine cet ordre donné, elle parut s'en repentir, et s'étant levée avec quelque embarras, elle se dirigea vers son piano. « Venez voir, dit-elle à Gilbert, le petit tabouret de ma loge que je viens de faire monter autrement; il me sert maintenant pour m'asseoir là; on vient de me l'apporter tout à l'heure, et je vais vous faire un peu de musique, pour que vous en ayez l'étrenne. »

Elle préludait doucement par de vagues mélodies, et Gilbert reconnut bientôt son air favori, *le Désir* de Beethoven. S'oubliant peu à peu, Emmeline répandit dans son exécution l'expression la plus passionnée, pressant le mouvement à faire battre le cœur, puis s'arrêtant tout à coup comme si la respiration lui eût manqué, forçant le son, et le laissant s'éteindre. Nulles paroles n'égaleront jamais la tendresse d'un pareil langage. Gilbert était debout, et de temps en temps les beaux yeux se levaient pour le consulter. Il s'appuya sur l'angle du piano, et tous deux luttaient contre leur trouble, quand un accident presque ridicule vint les tirer de leur rêverie.

Le tabouret cassa tout à coup, et Emmeline tomba aux pieds de Gilbert. Il s'élança pour lui tendre la main; elle la prit et se releva en riant; il était pâle comme un mort, craignant qu'elle ne se fût blessée. « C'est bon, dit-elle, donnez-moi une chaise; ne dirait-on pas que je suis tombée d'un cinquième? »

Elle se mit à jouer une contredanse, et, tout en jouant, à le plaisanter sur la peur qu'il avait eue. « N'est-il pas tout simple, lui dit-

il, que je m'effraie de vous voir tomber? — Bah! répondait-elle, c'est un effet nerveux; ne croyez-vous pas que j'en suis reconnaissante? Je conviens que ma chute est ridicule, mais je trouve, ajouta-t-elle assez sèchement, je trouve que votre peur l'est davantage. »

Gilbert fit quelques tours de chambre, et la contredanse d'Emmeline devenait moins gaie d'instant en instant. Elle sentait qu'en voulant le railler elle l'avait blessé. Il était trop ému pour pouvoir parler. Il revint s'appuyer au même endroit, devant elle; ses yeux gonflés ne purent retenir quelques larmes; Emmeline se leva aussitôt et fut s'asseoir au fond de la chambre, dans un coin obscur. Il s'approcha d'elle et lui reprocha sa dureté. C'était le tour de la comtesse à ne pouvoir répondre. Elle restait muette et dans un état d'agitation impossible à peindre; il prit son chapeau pour sortir, et, ne pouvant s'y décider, s'assit près d'elle; elle se détourna, et étendit le bras comme pour lui faire signe de partir; il la saisit et la serra sur son cœur. Au même instant on sonna à la porte, et Emmeline se jeta dans un cabinet.

Le pauvre garçon ne s'aperçut le lendemain qu'il allait chez Mme de Marsan qu'au moment où il y arrivait. L'expérience lui faisait craindre de la trouver sévère et offensée de ce qui s'était passé. Il se trompait; il la trouva calme et indulgente, et le premier mot de la comtesse fut qu'elle l'attendait. Mais elle lui annonça fermement qu'il leur fallait cesser de se voir. « Je ne me repens pas, lui dit-elle, de la faute que j'ai commise, et je ne cherche à m'abuser sur rien. Mais quoique je puisse vous faire souffrir et souffrir moi-même, M. de Marsan est entre nous; je ne puis mentir, oubliez-moi. »

Gilbert fut atterré par cette franchise, dont l'accent persuasif ne permettait aucun doute. Il dédaignait les phrases vulgaires et les vaines menaces de mort qui arrivent toujours en pareil cas; il tenta d'être aussi courageux que la comtesse, et de lui prouver du moins par là quelle estime il avait pour elle. Il lui répondit qu'il obéirait et qu'il quitterait Paris pour quelque temps; elle lui demanda où il comptait aller, et lui promit de lui écrire. Elle voulut qu'il la connût tout entière, et lui raconta en quelques mots l'histoire de sa vie, lui peignit sa position, l'état de son cœur, et ne se fit pas plus heureuse qu'elle n'était. Elle lui rendit ses vers et le remercia de lui avoir donné un moment de bonheur. « Je m'y suis livrée, lui dit-elle, sans vouloir y réfléchir; j'étais sûre que l'impossible m'arrêterait, mais je n'ai pu résister à ce qui était possible. J'espère que vous ne verrez pas dans ma conduite une coquetterie que je n'y ai pas mise. J'au-

rais dû songer davantage à vous; mais je ne vous crois pas assez d'amour pour que vous n'en guérissiez bientôt.

— Je serai assez franc, répondit Gilbert, pour vous dire que je n'en sais rien, mais je ne crois pas en guérir. Votre beauté m'a moins touché que votre esprit et votre caractère, et si l'image d'un beau visage peut s'effacer par l'absence ou par les années, la perte d'un être tel que vous est à jamais irréparable. Sans doute je guérirai en apparence, et il est presque certain que dans quelque temps je reprendrai mon existence habituelle; mais ma raison même me dira toujours que vous eussiez fait le bonheur de ma vie. Ces vers que vous me rendez ont été écrits comme par hasard, un instant d'ivresse les a inspirés; mais le sentiment qu'ils expriment est en moi depuis que je vous connais, et je n'ai eu la force de le cacher que par cela même qu'il est juste et durable. Nous ne serons donc heureux ni l'un ni l'autre, et nous ferons au monde un sacrifice que rien ne pourra compenser.

— Ce n'est pas au monde que nous le ferons, dit Emmeline, mais à nous-mêmes, ou plutôt c'est à moi que vous le ferez. Le mensonge m'est insupportable, et hier soir, après votre départ, j'ai failli tout dire à M. de Marsan. Allons, ajouta-t-elle gaiement, allons, mon ami, tâchons de vivre.

Gilbert lui baisa la main respectueusement, et ils se séparèrent.

VI.

A peine cette détermination fut-elle prise qu'ils la sentirent impossible à réaliser. Ils n'eurent pas besoin de longues explications pour en convenir mutuellement. Gilbert resta deux mois sans venir chez Mme de Marsan, et pendant ces deux mois ils perdirent l'un et l'autre l'appétit et le sommeil. Au bout de ce temps, Gilbert se trouva un soir tellement désolé et ennuyé, que, sans savoir ce qu'il faisait, il prit son chapeau et arriva chez la comtesse à son heure ordinaire, comme si de rien n'était. Elle ne songea pas à lui adresser un reproche de ce qu'il ne tenait pas sa parole. Dès qu'elle l'eut regardé, elle comprit ce qu'il avait souffert; et il la vit si pâle et si changée, qu'il se repentit de n'être pas revenu plus tôt.

Ce qu'Emmeline avait dans le cœur n'était ni un caprice, ni une passion; c'était la voix de la nature même qui lui criait qu'elle avait besoin d'un nouvel amour. Elle n'avait pas fait grandes réflexions sur le caractère de Gilbert; il lui plaisait, et il était là; il lui disait

qu'il l'aimait, et il l'aimait d'une tout autre manière que M. de Marsan ne l'avait aimée. L'esprit d'Emmeline, son intelligence, son imagination enthousiaste, toutes les nobles qualités renfermées en elle souffraient à son insu. Les larmes qu'elle croyait répandre sans raison demandaient à couler malgré elle, et la forçaient d'en chercher le motif; tout alors le lui apprenait, ses livres, sa musique, ses fleurs, ses habitudes même et sa vie solitaire; il fallait aimer et combattre, ou se résigner et mourir.

Ce fut avec une fierté courageuse que la comtesse de Marsan envisagea l'abîme où elle allait tomber. Lorsque Gilbert la serra de nouveau dans ses bras, elle regarda le ciel, comme pour le prendre à témoin de sa faute et de ce qu'elle allait lui coûter. Gilbert comprit ce regard mélancolique; il mesura la grandeur de sa tâche à la noblesse du cœur de son amie. Il sentit qu'il avait entre les mains le pouvoir de lui rendre l'existence ou de la dégrader à jamais. Cette pensée lui inspira moins d'orgueil que de joie; il se jura de se consacrer à elle, et remercia Dieu de l'amour qu'il éprouvait.

La nécessité du mensonge désolait pourtant la jeune femme; elle n'en parla plus à son amant, et garda cette peine secrète; du reste, l'idée de résister plus ou moins long-temps, du moment qu'elle ne pouvait résister toujours, ne lui vint pas à l'esprit. Elle compta, pour ainsi dire, ses chances de souffrances et ses chances de bonheur, et mit hardiment sa vie pour enjeu. Au moment où Gilbert revint, elle se trouvait forcée de passer trois jours à la campagne. Il la conjurait de lui accorder un rendez-vous avant de partir. « Je le ferai si vous voulez, lui répondit-elle, mais je vous supplie de me laisser attendre. »

Le quatrième jour, un jeune homme entra vers minuit au Café anglais. — Que veut monsieur? demanda le garçon. — Tout ce que vous avez de meilleur, répondit le jeune homme, avec un air de joie qui fit retourner tout le monde. A la même heure, au fond de l'hôtel de Marsan, une persienne entr'ouverte laissait apercevoir une lueur derrière un rideau. Seule, en déshabillé de nuit, Mme de Marsan était assise sur une petite chaise dans sa chambre, les verrous tirés derrière elle : — Demain, je serai à lui. Sera-t-il à moi?

Emmeline ne pensait pas à comparer sa conduite à celle des autres femmes. Il n'y avait pour elle, en cet instant, ni douleur ni remords; tout faisait silence devant l'idée du lendemain. Oserai-je vous dire à quoi elle pensait? oserai-je écrire ce qui, à cette heure redoutable, inquiétait une belle et noble femme, la plus sensible et la plus honnête

que je connnaisse, à la veille de la seule faute qu'elle ait jamais eu à se reprocher?

Elle pensait à sa beauté. Amour, dévouement, sincérité du cœur, constance, sympathie de goût, crainte, dangers, repentir, tout était chassé, tout était détruit par la plus vive inquiétude sur ses charmes, sur sa beauté corporelle. La lueur que nous apercevons, c'est celle d'un flambeau qu'elle tient à la main. Sa psyché est en face d'elle; elle se retourne, écoute; nul témoin, nul bruit; elle a entr'ouvert le voile qui la couvre, et comme Vénus devant le berger de la fable, elle comparaît timidement.

Pour vous parler du jour suivant, je ne puis mieux faire, madame, que vous transcrire une lettre d'Emmeline à sa sœur, où elle peint elle-même ce qu'elle éprouvait :

« J'étais à lui. A toutes mes anxiétés avait succédé un abattement extrême. J'étais brisée, et ce malaise me plaisait. Je passai la soirée en rêverie; je voyais des formes vagues, j'entendais des voix lointaines; je distinguais : « mon ange, ma vie! » et je m'affaissais encore, plus encore. Pas une fois ma pensée ne s'est reportée sur les inquiétudes du jour précédent, durant cette demi-léthargie qui me reste en mémoire comme l'état que je choisirai en Paradis. Je me couchai et dormis comme un nouveau-né. Au réveil, le matin, un souvenir confus des évènemens de la veille fit rapidement porter le sang au cœur. Une palpitation me fit dresser sur mon séant, et là je m'entendis m'écrier à haute voix : *C'en est fait!* J'appuyai ma tête sur mes genoux, et je me précipitai au fond de mon ame. Pour la première fois, il me vint la crainte qu'il ne m'eût mal jugée. La simplicité avec laquelle j'avais cédé pouvait lui donner cette opinion. En dépit de son esprit, de son tact, je pouvais craindre une mauvaise expérience du monde. Si ce n'était pour lui qu'une fantaisie, une difficulté à vaincre? Trop étonnée, trop émue, bouleversée par tous les sentimens qui me subjuguaient, je n'avais pas assez étudié les siens. J'avais peur, je respirais court. Eh bien! me dis-je bravement, le jour où il me connaîtra, il aura un arriéré à payer. Tout ce sombre fut éclairé tout à coup par de doux souvenirs. Je sentais un sourire errer autour de ma bouche; comme la veille, je revis toute sa figure, belle d'une expression que je n'ai vue nulle part, même dans les chefs-d'œuvre des grands maîtres; j'y lisais l'amour, le respect, le culte, et ce doute, cette crainte de ne pas obtenir, tant on désire vivement. Voilà pour la femme l'instant suprême, et ainsi bercée, je m'habillai. On a grand plaisir à la toilette, quand on attend son amant. »

VII.

Emmeline avait mis cinq ans à s'apercevoir que son premier choix ne pouvait la rendre heureuse; elle en avait souffert pendant un an; elle avait lutté six mois contre une passion naissante, deux mois contre un amour avoué; elle avait enfin succombé, et son bonheur dura quinze jours.

Quinze jours, c'est bien court, n'est-ce pas? J'ai commencé ce conte sans y réfléchir, et je vois qu'arrivé au moment dont la pensée m'a fait prendre la plume, je n'ai rien à en dire sinon qu'il fut bien court. Comment tenterai-je de vous le peindre? Vous raconterai-je ce qui est inexprimable et ce que les plus grands génies de la terre ont laissé deviner dans leurs ouvrages, faute d'une parole qui pût le rendre? Certes, vous ne vous y attendez pas, et je ne commettrai pas ce sacrilége. Ce qui vient du cœur peut s'écrire, mais non ce qui est le cœur lui-même.

D'ailleurs, en quinze jours, si on est heureux, a-t-on le temps de s'en apercevoir? Emmeline et Gilbert étaient encore étonnés de leur bonheur; ils n'osaient y croire, et s'émerveillaient de la vive tendresse dont leur cœur était plein. Est-il possible, se demandaient-ils, que nos regards se soient jamais rencontrés avec indifférence, et que nos mains se soient touchées froidement? Quoi! je t'ai regardé, disait Emmeline, sans que mes yeux se soient voilés de larmes? Je t'ai écouté sans baiser tes lèvres? Tu m'as parlé comme à tout le monde, et je t'ai répondu sans te dire que je t'aimais? — Non, répondait Gilbert, ton regard, ta voix, te trahissaient; grand Dieu! comme ils me pénétraient! C'est moi que la crainte a arrêté, et qui suis cause que nous nous aimons si tard. — Alors ils se serraient la main, comme pour se dire tacitement : Calmons-nous, il y a de quoi en mourir.

A peine avaient-ils commencé à s'habituer de se voir en secret, et à jouir des frayeurs du mystère; à peine Gilbert connaissait-il ce nouveau visage que prend tout à coup une femme en tombant dans les bras de son amant; à peine les premiers sourires avaient-ils paru à travers les larmes d'Emmeline; à peine s'étaient-ils juré de s'aimer toujours; pauvres enfans! confians dans leur sort, ils s'y abandonnaient sans crainte, et savouraient lentement le plaisir de reconnaître qu'ils ne s'étaient pas trompés dans leur mutuelle espérance; ils en

étaient encore à se dire : Comme nous allons être heureux! quand leur bonheur s'évanouit.

Le comte de Marsan était un homme ferme, et sur les choses importantes, son coup d'œil ne le trompait pas. Il avait vu sa femme triste; il avait pensé qu'elle l'aimait moins, et il ne s'en était pas soucié. Mais il la vit préoccupée et inquiète, et il résolut de ne pas le souffrir. Dès qu'il prit la peine d'en chercher la cause, il la trouva facilement. Emmeline s'était troublée à sa première question, et à la seconde avait été sur le point de tout avouer. Il ne voulut point d'une confidence de cette nature, et, sans en parler autrement à personne, il s'en fut à l'hôtel garni qu'il habitait avant son mariage, et y retint un appartement. Comme sa femme allait se coucher, il entra chez elle en robe de chambre, et s'étant assis en face d'elle, il lui parla à peu près ainsi :

« Vous me connaissez assez, ma chère, pour savoir que je ne suis pas jaloux. J'ai eu pour vous beaucoup d'amour, j'ai et j'aurai toujours pour vous beaucoup d'estime et d'amitié. Il est certain qu'à notre âge, et après tant d'années passées ensemble, une tolérance réciproque nous est nécessaire pour que nous puissions continuer de vivre en paix. J'use, pour ma part, de la liberté que doit avoir un homme, et je trouve bon que vous en fassiez autant. Si j'avais apporté dans cette maison autant de fortune que vous, je ne vous parlerais pas ainsi; je vous laisserais le comprendre. Mais je suis pauvre, et notre contrat de mariage m'a laissé pauvre par ma volonté. Ce qui, chez un autre, ne serait que de l'indulgence ou de la sagesse, serait pour moi de la bassesse. Quelque précaution qu'on prenne, une intrigue n'est jamais secrète. Il faut, tôt ou tard, qu'on en parle. Ce jour arrivé, vous sentez que je ne serais rangé ni dans la catégorie des maris complaisans, ni même dans celle des maris ridicules, mais qu'on ne verrait en moi qu'un misérable à qui l'argent fait tout supporter. Il n'entre pas dans mon caractère de faire un éclat qui déshonore à la fois deux familles, quel qu'en soit le résultat; je n'ai de haine ni contre vous ni contre personne; c'est pour cette raison même que je viens vous annoncer la résolution que j'ai prise, afin de prévenir les suites de l'étonnement qu'elle pourra causer. Je demeurerai, à partir de la semaine prochaine, dans l'hôtel garni que j'habitais quand j'ai fait la connaissance de votre mère. Je suis fâché de rester à Paris, mais je n'ai pas de quoi voyager; il faut que je me loge, et cette maison-là me plaît. Voyez ce que vous voulez faire, et, si c'est possible, j'agirai en conséquence. »

Mme de Marsan avait écouté son mari avec un étonnement toujours croissant. Elle resta comme une statue; elle vit qu'il était décidé, et elle n'y pouvait croire; elle se jeta à son cou presque involontairement; elle s'écria que rien au monde ne la ferait consentir à cette séparation. A tout ce qu'elle disait, il n'opposait que le silence. Emmeline éclata en sanglots; elle se mit à genoux et voulut confesser sa faute; il l'arrêta, et refusa de l'entendre. Il s'efforça de l'apaiser, lui répéta qu'il n'avait contre elle aucun ressentiment; puis il sortit malgré ses prières.

Le lendemain, ils ne se virent pas; lorsque Emmeline demanda si le comte était chez lui, on lui répondit qu'il était parti de grand matin, et qu'il ne rentrerait pas de la journée. Elle voulut l'attendre, et s'enferma à six heures du soir dans l'appartement de M. de Marsan; mais le courage lui manqua, et elle fut obligée de retourner chez elle.

Le jour suivant au déjeuner, le comte descendit en habit de cheval. Les domestiques commençaient à faire ses paquets, et le corridor était plein de hardes en désordre. Emmeline s'approcha de son mari en le voyant entrer, et il la baisa sur le front; ils s'assirent en silence; on déjeunait dans la chambre à coucher de la comtesse. En face d'elle était sa psyché; elle croyait y voir son fantôme. Ses cheveux en désordre, son visage abattu, semblaient lui reprocher sa faute. Elle demanda au comte d'une voix mal assurée s'il comptait toujours quitter l'hôtel. Il répondit qu'il s'y disposait et que son départ était fixé pour le lundi suivant.

— N'y a-t-il aucun moyen de retarder ce départ? demanda-t-elle d'un ton suppliant.

— Ce qui est ne peut se changer, répliqua le comte; avez-vous réfléchi à ce que vous comptez faire?

— Que voulez-vous que je fasse? dit-elle.

M. de Marsan ne répondit pas.

— Que voulez-vous? répéta-t-elle; quel moyen puis-je avoir de vous fléchir? quelle expiation, quel sacrifice puis-je vous offrir que vous consentiez à accepter?

— C'est à vous de le savoir, dit le comte. Il se leva et s'en fut sans en dire plus; mais le soir même il revint chez sa femme, et son visage était moins sévère.

Ces deux jours avaient tellement fatigué Emmeline, qu'elle était d'une pâleur effrayante. M. de Marsan ne put, en le remarquant, se défendre d'un mouvement de compassion.

— Eh bien! ma chère, dit-il, qu'avez-vous?

— Je pense, répondit-elle, et je vois que rien n'est possible.

— Vous l'aimez donc beaucoup? demanda-t-il.

Malgré l'air froid qu'il affectait, Emmeline vit dans cette question un mouvement de jalousie. Elle crut que la démarche de son mari pouvait bien n'être qu'une tentative de se rapprocher d'elle, et cette idée lui fut pénible. Tous les hommes sont ainsi, pensa-t-elle, ils méprisent ce qu'ils possèdent, et reviennent avec ardeur à ce qu'ils ont perdu par leur faute. Elle voulut savoir jusqu'à quel point elle devinait juste, et répondit d'un ton hautain :

— Oui, monsieur, je l'aime, et là-dessus, du moins, je ne mentirai pas.

— Je conçois cela, reprit M. de Marsan, et j'aurais mauvaise grace à vouloir lutter ici contre personne; je n'en ai ni le moyen ni l'envie.

Emmeline vit qu'elle s'était trompée; elle voulait parler et ne trouvait rien. Que répondre, en effet, à la façon d'agir du comte? Il avait deviné clairement ce qui s'était passé, et le parti qu'il avait pris était juste sans être cruel. Elle commençait une phrase, et ne pouvait l'achever; elle pleurait. M. de Marsan lui dit avec douceur :

— Calmez-vous; songez que vous avez commis une faute, mais que vous avez un ami qui la sait, et qui vous aidera à la réparer.

— Que ferait donc cet ami, dit Emmeline, s'il était aussi riche que moi, puisque cette misérable question de fortune le décide à me quitter? Que feriez-vous, si notre contrat n'existait pas?

Emmeline se leva, alla à son secrétaire, en tira son contrat de mariage, et le brûla à la bougie qui était sur la table. Le comte la regarda faire jusqu'au bout.

— Je vous comprends, lui dit-il enfin; et, bien que ce que vous venez de faire soit une action sans conséquence, puisque le double est chez le notaire, cette action vous honore, et je vous en remercie. Mais songez donc, ajouta-t-il en embrassant Emmeline, songez donc que s'il ne s'agissait ici que d'une formalité à annuler, je n'aurais fait qu'abuser de mes avantages. Vous pouvez d'un trait de plume me rendre aussi riche que vous, je le sais; mais je n'y consentirai pas, et aujourd'hui moins que jamais.

— Orgueilleux que vous êtes, s'écria Emmeline désespérée, et pourquoi refuseriez-vous?

M. de Marsan lui tenait la main; il la serra légèrement, et répondit :

— Parce que vous l'aimez.

VIII.

Par une de ces belles matinées d'automne où le soleil brille de tout son éclat et semble dire adieu à la verdure mourante, Gilbert était accoudé à une petite fenêtre au second étage, dans une rue écartée derrière les Champs-Élysées. Tout en fredonnant un air de la *Norma*, il regardait attentivement chaque voiture qui passait sur la chaussée. Quand la voiture arrivait au coin de la rue, la chanson s'arrêtait; mais la voiture continuait sa route, et il fallait en attendre une autre. Il en passa beaucoup ce jour-là, mais le jeune homme inquiet ne vit dans aucune un petit chapeau de paille d'Italie et une mantille noire; une heure sonna, puis deux; il était trop tard; après avoir regardé vingt fois à sa montre, avoir fait autant de tours de chambre, et s'être désolé et rassuré plus souvent encore alternativement, Gilbert descendit enfin, et erra quelque temps dans les allées. En rentrant chez lui, il demanda à son portier s'il n'y avait point de lettres, et la réponse fut négative. Un pressentiment de sinistre augure l'agita toute la journée. Vers dix heures du soir il montait, non sans crainte, le grand escalier de l'hôtel de Marsan; la lampe n'était pas allumée, cela le surprit et l'inquiéta; il sonna, personne ne venait; il toucha la porte qui s'ouvrit, et s'arrêta dans la salle-à-manger; une femme de chambre vint à sa rencontre, il lui demanda s'il pouvait entrer. « Je vais le demander, répondit-elle; » et comme elle entrait dans le salon, Gilbert entendit entre les deux portes une voix tremblante qu'il reconnut et qui disait tout bas : « dites que je n'y suis pas. »

Il m'a dit lui-même que ce peu de mots prononcés dans les ténèbres, au moment où il s'y attendait le moins, lui avaient fait plus de mal qu'un coup d'épée. Il sortit dans un étonnement inexprimable. « Elle était là, se dit-il, elle m'a vu sans doute; qu'arrive-t-il? ne pouvait-elle me dire un mot, ou du moins m'écrire? » Huit jours se passèrent sans lettres, et sans qu'il pût voir la comtesse. Enfin il reçut la lettre suivante :

« Adieu! il faut que vous vous souveniez de votre projet de voyage et que vous me teniez parole. Ah! je fais un grand sacrifice en ce moment. Quelques mots, profondément sentis, que vous m'avez dits au sujet d'un parti funeste que je voulais prendre, m'arrêtent seuls. Je vivrai. Mais il ne faut pas entièrement arracher une pensée qui seule peut me donner une apparence de tranquillité. Permettez, mon ami, que je la place seulement à distance, avec des conditions; si,

par exemple, une entière indifférence pour moi prenait place dans votre cœur; si, une fois de retour, et le cœur raffermi, vous ne me veniez plus voir; — si jamais mon image, mon amour ne venait plus... il est impossible de continuer l'affreuse vie que je mène. Le plus malheureux est celui qui reste; il faut donc que ce soit vous qui partiez. Vos affaires vous le permettent-elles? Ou voulez-vous que j'aille je ne sais où? Répondez-moi, ce sera vous qui aurez de la force; je n'en ai pas du tout; ayez pitié de moi. Dites, que sais-je? que vous guérirez; mais ce n'est pas vrai! N'importe, dites toujours. Évitez de me voir avant le voyage; il faut de la force, et je ne sais où en prendre. Je n'ai cessé de pleurer et de vous écrire depuis huit jours. Je jette tout au feu. Vous trouverez cette lettre-ci encore bien incohérente. M. de Marsan sait tout, mentir m'a été impossible; d'ailleurs il le savait. Cependant cette lettre est loin d'exprimer ce qu'il y a de contradictoire entre mon cœur et ma raison. Allez dans le monde ces jours-ci, que votre départ n'ait pas l'air d'un coup de tête. De si tôt je ne pourrai sortir ni recevoir. La voix me manque à tout moment. Vous m'écrirez, n'est-ce pas? Il est impossible que vous partiez sans m'écrire quelques lignes. Voyager!... C'est vous qui allez voyager! »

Le malheur de Gilbert lui parut un rêve; il pensait à aller chez M. de Marsan et à lui chercher querelle. Il tomba à terre au milieu de sa chambre, et versa les larmes les plus amères. Enfin, il résolut de voir la comtesse à tout prix, et d'avoir l'explication de cet événement, qui lui était annoncé d'une manière si peu intelligible. Il courut à l'hôtel de Marsan, et, sans parler à aucun domestique, il pénétra jusqu'au salon. Là, il s'arrêta à la pensée de compromettre celle qu'il aimait, et de la perdre peut-être par sa faute. Entendant quelqu'un approcher, il se jeta derrière un rideau : c'était le comte qui entrait. Demeuré seul, Gilbert avança, et, entr'ouvrant la porte d'un cabinet vitré, il vit Emmeline couchée et son mari près d'elle. Au pied du lit était un linge couvert de sang, et le médecin s'essuyait les mains. Ce spectacle lui fit horreur; il frémit de l'idée d'ajouter, par son imprudence, aux maux de sa maîtresse; et, marchant sur la pointe du pied, il sortit de l'hôtel sans être remarqué.

Il sut bientôt que la comtesse avait été en danger de mort; une nouvelle lettre lui apprit en détail ce qui s'était passé. « Renoncer à nous revoir, disait Emmeline, est impossible, il n'y faut pas songer; et cette idée qui vous désole ne me cause aucune peine, car je ne puis l'admettre un instant. Mais nous séparer pour six mois, pour

un an, voilà ce qui me fait sanglotter et me déchire l'ame, car c'est là tout ce qui est possible. » Elle ajoutait que si, avant son départ, il éprouvait un désir trop vif de la voir encore une fois, elle y consentirait. Il refusa cette entrevue; il avait besoin de toute sa force; et, bien que convaincu de la nécessité de s'éloigner, il ne pouvait prendre aucun parti. Vivre sans Emmeline lui semblait un mot vide de sens, et, pour ainsi dire, un mensonge. Il se jura cependant d'obéir à tout prix, et de sacrifier son existence, s'il le fallait, au repos de Mme de Marsan. Il mit ses affaires en ordre, dit adieu à ses amis, annonça à tout le monde qu'il allait en Italie. Puis, quand tout fut prêt, et qu'il eut son passeport, il resta enfermé chez lui, se promettant, chaque soir, de partir le lendemain, et passant la journée à pleurer.

Emmeline, de son côté, n'était guère plus courageuse, comme vous pouvez penser. Dès qu'elle put supporter la voiture, elle alla au Moulin de May. M. de Marsan ne la quittait pas; il eut pour elle, pendant sa maladie, l'amitié d'un frère et les soins d'une mère. Je n'ai pas besoin de dire qu'il avait pardonné, et que la vue des souffrances de sa femme l'avait fait renoncer à ses projets de séparation. Il ne parla plus de Gilbert, et je ne crois pas que, depuis cette époque, il ait jamais prononcé ce nom, étant seul avec la comtesse. Il apprit le voyage annoncé, et n'en parut ni joyeux ni triste. On devinait aisément à sa conduite qu'il se reconnaissait, au fond du cœur, coupable d'avoir négligé sa femme, et d'avoir si peu fait pour son bonheur; lorsqu'appuyée à son bras, Emmeline se promenait lentement avec lui dans la longue *allée des soupirs*, il paraissait presque aussi triste qu'elle; et Emmeline lui sut gré de ce qu'il ne tenta jamais de rappeler l'ancien amour, ni de combattre l'amour nouveau.

Elle brûla les lettres de Gilbert, et, dans ce sacrifice douloureux, ne respecta qu'une seule ligne écrite de la main de son amant : « *Pour vous, tout au monde.* » En relisant ces mots, elle ne put se résoudre à les anéantir; c'était l'adieu du pauvre garçon. Elle coupa cette ligne avec ses ciseaux, et la porta long-temps sur son cœur. « S'il faut jamais me séparer de ces mots-là, écrivait-elle à Gilbert, je les avalerai. Maintenant, ma vie n'est plus qu'une pincée de cendre, et je ne pourrai, de long-temps, regarder ma cheminée sans pleurer. »

Était-elle sincère? demanderez-vous peut-être. Ne fit-elle aucune tentative pour revoir son amant? Ne se repentait-elle pas de son sacrifice? N'essaya-t-elle jamais de revenir sur sa résolution? Oui, madame, elle l'essaya; je ne veux la faire ni meilleure ni plus brave

qu'elle ne l'a été. Oui, elle essaya de mentir, de tromper son mari; en dépit de ses sermens, de ses promesses, de sa douleur et de ses remords, elle revit Gilbert; et, après avoir passé deux heures avec lui dans un délire de joie et d'amour, elle sentit, en rentrant chez elle, qu'elle ne pouvait ni tromper, ni mentir; je vous dirai plus, Gilbert le sentit lui-même, et ne lui demanda pas de revenir.

Cependant il ne partait pas encore, et ne parlait plus de voyage. Au bout de quelques jours, il voulait déjà se persuader qu'il était plus calme, et qu'il n'y avait aucun danger à rester. Il tâchait, dans ses lettres, de faire consentir Emmeline à ce qu'il passât l'hiver à Paris. Elle hésitait; et, tout en renonçant à l'amour, elle commençait à parler d'amitié. Ils cherchaient tous deux mille motifs de prolonger leur souffrance, ou du moins de se voir souffrir. Qu'allait-il arriver? Je ne sais.

IX.

Je crois vous avoir dit, madame, qu'Emmeline avait une sœur. C'était une belle et grande jeune fille, et de plus un excellent cœur. Soit par une timidité excessive, soit par une autre cause, elle n'avait jamais parlé à Gilbert qu'avec une extrême réserve, et presque avec répugnance, lorsqu'elle avait eu occasion de le rencontrer. Gilbert avait des manières d'étourdi et des façons de dire qui, bien que simples et naturelles, devaient blesser une modestie et une pudeur parfaite. La franchise même du jeune homme et son caractère exalté avaient peu de chances de rencontrer de la sympathie chez la sévère Sarah (c'était le nom de la sœur d'Emmeline); aussi quelques mots de politesse échangés au hasard, quelques complimens lorsque Sarah chantait, une contredanse de temps en temps, c'était là toute la connaissance qu'ils avaient faite, et leur amitié n'allait pas plus loin.

Au milieu de ces dernières circonstances, Gilbert reçut une invitation de bal d'une amie de Mme de Marsan, et il crut devoir y aller, pour se conformer au désir de sa maîtresse. Sarah était à cette soirée. Il fut s'asseoir à côté d'elle. Il savait quelle tendre affection unissait la comtesse à sa sœur, et c'était pour lui une occasion de parler de ce qu'il aimait à quelqu'un qui le comprenait. La maladie récente servit de prétexte; s'informer de la santé d'Emmeline, c'était s'informer de son amour. Contre sa coutume, Sarah répondit avec confiance et avec douceur; et l'orchestre ayant donné, au milieu de leur entretien, le signal d'une contredanse, elle dit qu'elle était lasse, et refusa son danseur, qui venait la chercher.

Le bruit des instrumens et le tumulte du bal leur donnant plus de liberté, la jeune fille commença à laisser comprendre à Gilbert qu'elle savait la cause du mal d'Emmeline. Elle parla des souffrances de sa sœur, et raconta ce qu'elle en avait vu; pendant ce récit, Gilbert baissait la tête. Quand il la releva, une larme coulait sur sa joue. Sarah devint tout à coup tremblante; ses beaux yeux bleus se troublèrent. « Vous l'aimez plus que je ne croyais, lui dit-elle. » De ce moment elle devint tout autre qu'elle ne s'était jamais montrée à lui; elle lui avoua que depuis long-temps elle s'était aperçue de ce qui se passait, et que la froideur qu'elle lui avait témoignée venait de ce qu'elle n'avait cru voir en lui que la légèreté d'un homme du monde, qui fait la cour à toutes les femmes sans se soucier du mal qui en résulte. Elle parla en sœur et en amie, avec chaleur et avec franchise. L'accent de vérité qu'elle employa pour montrer à Gilbert la nécessité absolue de rendre le repos à la comtesse, le frappa plus que tout le reste ne l'avait pu faire, et, en un quart d'heure, il vit clair dans sa destinée.

On se préparait à danser le cotillon. « Asseyons-nous dans le cercle, dit Gilbert, nous nous dispenserons de figurer, et nous pourrons causer sans qu'on nous remarque. » Elle y consentit; ils prirent place, et continuèrent à parler d'Emmeline. Cependant, de temps en temps, un valseur forçait Sarah de prendre part à la figure, et il fallait se lever pour tenir le bout d'une écharpe ou le bouquet et l'éventail. Gilbert restait alors sur sa chaise, perdu dans ses pensées, regardant sa belle partner sauter et sourire, les yeux encore humides. Elle revenait, et ils reprenaient leur triste entretien. Ce fut au bruit de ces valses allemandes qui avaient bercé les premiers jours de son amour, que Gilbert jura de partir et de l'oublier.

Lorsque l'heure de se retirer fut venue, ils se levèrent tous deux avec une sorte de solennité. « J'ai votre parole, dit la jeune fille, je compte sur vous pour sauver ma sœur; et si vous partez, ajouta-t-elle en lui prenant la main sans songer qu'on pût l'observer, si vous partez, nous serons quelquefois deux à penser au pauvre voyageur. »

Ils se quittèrent sur cette parole, et Gilbert partit le lendemain.

ALFRED DE MUSSET.

SUR

LE JUGEMENT DERNIER

Il y a deux mois environ que *le Jugement dernier* a été offert aux curieux. Dans cet espace de temps, les journaux ont trouvé bien peu de place pour parler de l'impression de ce chef-d'œuvre. Encore quelques jours, il n'aura plus le moindre retentissement dans les esprits, et l'oubli s'avance déjà pour le saisir. Il est donc bien tard pour ajouter quelques idées au petit nombre de celles qui ont été soulevées à cette occasion; et pourtant, quel champ plus vaste ouvert à la critique, à la réflexion, à l'enthousiasme! Un homme d'un talent supérieur consacre plusieurs années à la reproduction aussi exacte que possible de l'ouvrage le plus colossal que les arts aient produit chez les modernes; ni le temps, ni la patience ne sont épargnés pour conduire et achever une si respectable entreprise; le gouvernement fait les frais du tableau et lui garde une place convenable dans une nouvelle construction élevée à la gloire et au culte des arts : tout concourait pour ménager au public de nobles plaisirs, et le public est resté froid, et les critiques ne se sont pas émus ou ont à peine tourné leurs regards vers cette nouveauté, la plus vraiment neuve, cependant, et la plus inattendue.

A qui faut-il s'en prendre de cette indifférence coupable? Doit-on se dire que les beaux ouvrages ne sont pas faits pour le public et ne sont pas appréciés par lui, et qu'il ne garde ses admirations privilégiées que pour de futiles objets? Serait-ce qu'il se sent pour

toute production extraordinaire une sorte d'antipathie, et que son instinct le porte naturellement vers ce qui est vulgaire et de peu de durée? Y aurait-il, dans toute œuvre qui semble, par sa grandeur, échapper au caprice de la mode, une condition secrète de lui déplaire, et n'y voit-il qu'une espèce de reproche de l'inconstance de ses goûts et de la vanité de ses opinions? ou bien le public n'est-il tout simplement qu'un juge indolent qui voit indifféremment passer devant ses yeux les plus sublimes et les plus mesquines productions, et n'y trouve autre chose que l'aliment d'une aveugle curiosité?

Et s'il en était ainsi, ne serait-ce pas le plus saint devoir du critique de se tenir comme une sentinelle avancée, tout prêt à signaler les beaux ouvrages et à les recommander de toutes ses forces à l'admiration de la multitude? Bien loin de là, les artistes eux-mêmes, qui devraient être plus particulièrement touchés de l'apparition du *Jugement dernier*, n'ont montré qu'un empressement médiocre dans cette circonstance. Ils ont reçu la copie avec des préventions injustes: quant à l'original lui-même, il a été l'objet de critiques audacieuses qui attestent plus que jamais cette disposition anarchique des esprits qui anéantit toute autorité et nous conduit à une nouvelle barbarie, par le mépris des grands noms que l'admiration des siècles avait consacrés. On ne peut nier l'impression sans cesse décroissante des ouvrages qui s'adressent à la partie la plus enthousiaste de l'esprit; c'est une espèce de refroidissement mortel qui nous gagne par degrés, avant de glacer tout-à-fait la source de toute vénération et de toute poésie.

C'est aux artistes qu'il appartenait d'expliquer l'œuvre de Michel-Ange et de soulever le voile qui cache ses immenses beautés à des yeux mal préparés pour un tel spectacle. Ils devaient se faire les interprètes d'une langue qui semble sans doute étrange aux hommes de ce temps, car le sens religieux n'a plus de prise sur eux; et pourtant c'est par ce lien si puissant que le grand peintre entraînait à lui ses spectateurs avant de les fixer par l'admiration pure des qualités de son ouvrage. Aujourd'hui que les types sacrés ont perdu toute signification et que nous les avons enveloppés dans la même proscription qui bannit de notre art les allégories mythologiques, quelle sorte d'émotions pourrions-nous trouver dans le style le plus sérieux et le plus chrétien qui fut jamais, et surtout dans la peinture du sujet le plus propre à agir sur l'imagination d'un croyant, le jugement dernier?

Tous les artistes, et je parle des plus célèbres, ont échoué quand ils ont voulu peindre le jugement dernier. Ils se sont presque toujours

épuisés à rendre palpable et, pour ainsi dire, possible la représentation d'une scène qui est tout imaginaire. Dans son tableau, si admirable d'ailleurs, de la chute des anges rebelles, Rubens a entassé et multiplié tous les moyens de la composition et de la couleur pour exprimer la confusion et le désespoir des damnés; il nous a montré la chute effroyable de tous ces réprouvés précipités les uns sur les autres dans des gouffres embrasés où des monstres les attendent et les saisissent; mais tout en admirant la prodigieuse force d'invention du peintre, on reconnaît que le mérite, je dirai même le charme de l'exécution, a trop de part dans l'effet de son ouvrage. Tout cela est trop près de nous, par la vérité de l'imitation, pour agir sur l'ame comme le feraient des objets surnaturels. La chair de ses personnages est si palpitante, elle semble tellement animée par le sang qu'on voit circuler dans ces veines gonflées et à travers ces muscles tendus par la douleur, qu'il nous semble presque que nous pourrions assister à une scène pareille, comme serait par exemple la chûte d'un édifice ou d'une montagne entraînant sous ses ruines une foule de malheureux.

Au contraire, chez les peintres de ces écoles primitives aujourd'hui si fort remises en honneur, les tableaux analogues n'offrent guère que des amas de figures mesquines et anguleuses, sans goût, sans disposition grandiose; on y remarque surtout une recherche puérile de détails, qui jette l'esprit à mille lieues de l'impression du grand et du terrible. Dans les siècles qui échappent à la barbarie, aussi bien que dans ceux où, par un retour nécessaire de l'inconstance humaine, les esprits, ayant usé l'admiration qu'inspirent les beaux ouvrages, se retournent vers des nouveautés de mauvais goût, la vérité commune séduit et entraîne; elle paraît le comble de l'art et bien préférable à cette vérité supérieure qui ne s'adresse qu'à la partie la plus noble de l'intelligence.

Le style de Michel-Ange semble donc le seul qui soit parfaitement approprié à un pareil sujet. L'espèce de convention qui est particulière à ce style, ce parti tranché de fuir toute trivialité au risque de tomber dans l'enflure et d'aller jusqu'à l'impossible, se trouvaient à leur place dans la peinture d'une scène qui nous transporte dans une sphère tout idéale. Il est si vrai que notre esprit va toujours au-delà de ce que l'art peut exprimer en ce genre, que la poésie elle-même, qui semble si immatérielle dans ses moyens d'expression, ne nous donne jamais qu'une idée trop définie de semblables inventions. Quand l'Apocalypse de saint Jean nous peint les dernières convulsions de la nature, les montagnes qui s'écroulent, les étoiles qui tom-

bent de la voûte céleste, l'imagination la plus poétique et la plus vaste ne peut s'empêcher de circonscrire dans un champ borné le tableau qui lui est offert; les comparaisons employées par le poète sont tirées d'objets matériels qui arrêtent la pensée dans son vol. Michel-Ange, au contraire, avec ses dix ou douze groupes de quelques figures disposées symétriquement, et sur une surface que l'œil embrasse sans peine, nous donne une idée incomparablement plus terrible de la catastrophe suprême qui amène aux pieds de son juge le genre humain éperdu; et cet empire immense qu'il prend à l'instant sur l'imagination, il ne le doit à aucune des ressources que peuvent employer les peintres vulgaires : c'est son style seul qui le soutient dans les régions du sublime et nous y emporte avec lui.

On a critiqué l'action du Christ, celle de la Madone et sans doute de beaucoup d'autres personnages, comme on l'aurait fait dans une composition ordinaire, toujours en vue d'un certain effet dramatique qui est ici bien peu de saison. On reprend cette sauvage vigueur des gestes et ces contorsions puissantes qui donnent lieu à de si beaux développemens du corps humain.

Il est curieux que dans ce siècle, le plus matérialiste des siècles, on ait fait à Michel-Ange un reproche de la matérialité de ses formes, comme s'il eût fallu peindre des esprits sans corps, ainsi que la poésie nébuleuse et fantastique peut les figurer. On regrette cette banale sentimentalité que les modernes ont introduite dans la représentation des sujets saints, style faux, style haïssable dans sa prétention à rajeunir les scènes de l'Écriture et de l'Évangile, scènes éternellement belles et neuves, mais seulement pour les hommes vraiment nouveaux et faits pour les rendre dans toute leur simplicité. Le Christ de Michel-Ange n'est ni un philosophe, ni un héros de roman; c'est Dieu lui-même, dont le bras va réduire en poudre l'univers. Il faut à Michel-Ange, il faut au peintre des formes, des contrastes, des ombres, des lumières sur des corps charnus et mouvans. Le jugement dernier, c'est la fête de la chair; aussi, comme on la voit courir déjà sur les os de ces pâles ressuscités au moment où le son de la trompette entr'ouvre leur tombe et les arrache au sommeil des siècles! Dans quelle variété de poétiques attitudes ils entr'ouvrent leur paupière à la lueur de ce sinistre et dernier jour, qui secoue pour jamais la poussière du sépulcre et pénètre jusqu'aux entrailles de cette terre où la mort a entassé ses victimes! Quelques-uns soulèvent avec effort la couche épaisse sous laquelle ils ont dormi si long-temps; d'autres, dégagés déjà de leur fardeau, res-

tent là étendus et comme étonnés d'eux-mêmes. Plus loin, la barque vengeresse emporte la foule des réprouvés. Caron se tient là, battant de son aviron les ames paresseuses : *Qualunque s'adagia*. Rien n'égale la malice et la férocité de ses *deux yeux de braise*, comme dit le poète. Une espèce de satyre horrible emporte sur ses épaules un de ces damnés, en enfonçant ses dents crochues dans l'une de ses jambes. Les démons percent de leurs crocs le dos et la tête des misérables, les entraînent sur le bord maudit, où d'autres viennent se précipiter d'eux-mêmes et comme poussés par une invisible main. On voit, dans l'ombre, des dents serrées par l'affreux désespoir, des yeux ardens qui s'élèvent en l'air pour maudire l'Être éternel et l'heure de sa justice. De misérables désespérés portent à leur tête, devant leurs oreilles, devant leurs yeux, leurs mains tremblantes, comme pour se cacher l'horreur de l'inévitable vengeance. On ne peut se figurer, sans l'avoir vue, la prodigieuse variété de ces types de démons, de larves, de suppôts de l'enfer, acharnés sur ces damnés, qui sont leur proie pour l'éternité. Rien de plus noble aussi et de plus varié que les attitudes des anges qui forment le groupe placé au-dessous du Christ, et qui embouchent les trompettes fatales. Deux d'entre eux portent chacun un livre dans leurs mains; l'un de ces livres est la liste des élus. Il est étroit; il tient entre les doigts de l'ange, qui semble appeler avec complaisance ce petit nombre de justes sauvés à peine au milieu des innombrables rejetons du premier homme. L'autre livre contient les noms des réprouvés; liste énorme, liste fatale, et dont la colère céleste ne doit rien retrancher.

Autour du Christ sont les ames heureuses. Du côté de la Madone sont les saintes femmes, les vierges, les mères chrétiennes et martyres; de l'autre côté, les saints, les patriarches, Adam notre premier père assistant à la destruction de cette déplorable race issue de lui. Les confesseurs, les martyrs de la foi se rapprochent du juge et lui montrent les instrumens des supplices qui n'ont pu ébranler leur constance. Quelques-uns semblent contempler avec joie les contorsions de leurs ennemis précipités dans les flammes de l'enfer. En leur faisant étendre vers ces malheureux les rateaux qui ont déchiré leur chair, les roues et les gibets qu'ils ont teints de leur sang, mais surtout en mettant dans leurs yeux un air de satisfaction et de triomphe, Michel-Ange se montre bien l'homme de son siècle, c'est-à-dire le chrétien farouche qui fait de sa vengeance une vertu.

Parmi ces ames fortunées qui s'élèvent jusqu'au sommet de la composition et semblent faire autour du Christ comme une céleste

couronne, on voit des amis qui se retrouvent et qui s'embrassent : divine et touchante espérance! Au-dessous de ce groupe, Michel-Ange a personnifié les péchés capitaux et leur inflige à chacun une espèce de supplice analogue à la nature du péché. L'une de ces représentations est d'une crudité et en même temps d'une simplicité qui doit effaroucher la susceptibilité de notre siècle hypocrite, mais que les Italiens du XVIe siècle ont trouvée à sa place dans un pareil tableau et dans une église. J'en dirai autant de l'espèce de punition que Michel-Ange a jugé à propos d'infliger à un de ses ennemis qu'il place dans l'enfer à côté de la figure d'Ugolin.

Au sommet de la composition, dans deux espaces arrondis séparés par un ornement d'architecture, on voit des anges dans des postures diverses qui portent en triomphe les instrumens de la passion, ces gages du salut pour les ames fidèles, condamnation éternelle des ames perverses pour qui le sang du Christ a été répandu en vain. On pourrait y critiquer plus qu'ailleurs une grande recherche dans les poses et quelques gestes contournés à l'excès, si quelque chose pouvait avec raison être critiquée dans une œuvre où la fermeté du style est si imposante et si continue, qu'il semble que le tableau entier ait été peint à la fois et sous l'inspiration la plus soudaine (1).

Qui croirait, si l'histoire ne nous l'apprenait, que cet ouvrage si plein de hardiesse dans la conception et d'une exécution si virile, est l'ouvrage d'un vieillard? Michel-Ange avait passé soixante ans quand il entreprit cet immense travail. La diversité de ses travaux, jointe aux contrariétés qu'il rencontra dans leur exécution, fut cause qu'il ne mit pas moins de sept ou huit ans pour l'achever; ce qui rend encore plus surprenante l'unité qu'on voit régner dans toutes ses parties, dont aucune ne trahit l'effort ou la fatigue.

Tel est l'étonnant ouvrage que nos yeux ont vu sans passion. Beaucoup d'artistes ont prétendu que la copie ne rendait qu'imparfaitement l'effet de l'original. Je suis loin de penser qu'elle soit en effet la reproduction exacte de tant de beautés. Je regarde même un pareil résultat comme tout-à-fait impossible. Outre la difficulté de s'identifier avec la manière libre et vigoureuse d'un peintre dont

(1) Ceux des lecteurs qui désireraient connaître la plus magnifique description qu'on ait faite du *Jugement dernier*, et auprès de laquelle tout ce qu'on vient de lire n'est qu'une bien faible indication des inventions prodigieuses de Michel-Ange, le trouveront dans l'*Histoire de la peinture en Italie*, de M. de Stendhal. C'est un morceau de genie, l'un des plus poétiques et des plus frappans que j'aie lus. Je recommande également, parmi beaucoup d'autres passages si remarquables, le chapitre consacré à l'examen de *la Cène* de Léonard de Vinci.

l'originalité est si vive, M. Sigalon a dû éprouver des embarras de toute espèce dans l'exécution de son travail. Tout le monde sait que la fresque est exposée plus que tout autre genre de peinture aux ravages du temps. De plus, les cérémonies religieuses qui ont lieu dans la chapelle Sixtine à diverses époques de l'année, y tiennent allumés très souvent une multitude de cierges dont la fumée a endommagé particulièrement toute la partie basse du tableau, celle où se trouvent la résurrection des corps et la chute des damnés entraînés dans la barque. Il a fallu des prodiges de constance et d'étude pour retrouver tous ces contours obscurcis et perdus dans une ombre qui n'est pas l'effet de la volonté du maître. Nous devons donc savoir un gré infini à M. Sigalon de n'avoir pas désespéré du succès au milieu des difficultés qu'il a dû rencontrer à chaque pas; ce serait aussi le lieu de remercier le ministre vraiment ami des arts qui a ordonné et suivi ce magnifique travail. Il n'a pas cru que *l'argent du peuple* fût trop mal employé à une simple copie, laquelle sauvera au moins d'un anéantissement qui semble prochain le souvenir d'un chef-d'œuvre.

Michel-Ange est le père de l'art moderne. On peut reprendre et blâmer les bizarreries, les extravagances même dans lesquelles l'imitation de son style a entraîné ceux qui s'en sont inspirés sans posséder une originalité propre; mais enfin, c'est à lui que s'arrête définitivement ce que j'appellerai l'art gothique, l'art naïf, si l'on veut, mais l'art qui ne se connaît pas et qui entrevoit à peine cette vive lumière qui ne brille qu'à des temps marqués. L'importance que l'on a voulu donner de nos jours à ces essais dans lesquels le génie de l'art se cherchait encore lui-même, a été l'effet d'une réaction louable sans doute contre une autre sécheresse et une autre raideur, celle de l'école française pendant les quarante dernières années, laquelle ramenait l'art à une espèce d'enfance par l'oubli systématique de tous les progrès que les grands maîtres lui avaient fait faire. Si l'on excepte quelques ouvrages d'un très petit nombre d'hommes privilégiés, les monumens de l'art pendant cette époque resteront comme un exemple singulier des aberrations auxquelles peut porter l'intelligence maladroite des meilleurs principes. L'imitation de l'antique, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus noble dans l'invention et de plus simple dans les détails, avait conduit à l'absence entière d'invention et à l'exécution la plus étroite. Aussi les artistes de cette école se sont-ils presque toujours montrés peu sympathiques pour le talent de Michel-Ange. Cette force et cette indépendance les subjuguent peut-être malgré eux; mais comme ce style renverse toutes

leurs idées sur l'imitation, ils ont beau jeu contre l'exagération, la convention, si l'on veut, qui en sont inséparables.

On n'a pas craint d'affirmer que la vue du chef-d'œuvre de Michel-Ange corromprait le goût des élèves et les induirait à la manière, comme si quelque chose pouvait être plus funeste que la manière même des écoles. Sans doute des modèles aussi frappans ne s'adressent pas à tous les esprits. Il en est de l'étude d'une manière si agrandie, d'un art si abstrait, si l'on peut parler ainsi, comme de ces régimes austères auxquels ne se soumettent que les rudes tempéramens. En présence de tant de grandeur et de tant de hardiesse, un élève imbécille se retourne vers son maître et ne voit dans le dédain du grand peintre pour l'imitation vulgaire que l'impuissance d'imiter; le maître se demande, à son tour, s'il fera céder la tradition devant ce mépris de toute tradition, et cependant le sublime artiste s'avance à travers les siècles entouré de disciples plus dignes de lui. Tous les grands noms de la peinture marchent à ses côtés, et le couronnent des rayons de leur propre gloire. Michel-Ange, comme Homère chez les anciens, est la source féconde où ils ont tous puisé. Raphaël et toute l'école romaine, celle de Florence et de Parme, avec André del Sarto et le Corrége, celle de Venise, avec le Titien, le Tintoret et le Véronèse, jusqu'à celle de Bologne et des Caraches, ne sont que des expressions variées de l'influence de Michel-Ange sur des génies différens. Rubens lui doit une partie de son exubérance et de son audace. Il n'est pas de nature si originale qui n'ait subi cette action puissante. Que le public se rassure donc sur le sort de notre école moderne, qui tient si peu de place après toutes ces écoles magnifiques. Maîtres et disciples peuvent, sans rougir, et sur le même rang, se placer à la suite de ce cortége imposant des plus grandes lumières de la peinture. L'art ne sortira pas du cercle que Michel-Ange a tracé autour de lui. Du premier coup il l'a conduit jusqu'à la borne qu'il ne peut franchir. Après toutes les nouvelles déviations dans lesquelles l'art pourra se trouver entraîné par le caprice et le besoin du changement, le grand style du Florentin sera toujours comme un pôle vers lequel il faudra se tourner de nouveau pour retrouver la route de toute grandeur et de toute beauté. Nous devons donc encore une fois applaudir à la pensée qui a voulu doter l'école d'une reproduction du *Jugement dernier*, et aussi à la patiente énergie qu'il a fallu pour l'accomplissement de cette pensée si généreuse.

EUG. DELACROIX.

POÈTES

ET

ROMANCIERS DU NORD.

II.

POUCHKIN.

Il a fallu du temps à la Russie pour prendre sur la scène politique une place et un rôle à sa taille : travaillée pendant des siècles nombreux par des luttes intestines, presque réduite à la condition d'état fédératif, envahie par les Tartares, étrangère à toutes les transformations sociales, religieuses ou littéraires, que subissaient le centre et le midi de l'Europe, elle semblait attendre patiemment que l'esprit humain y fût parvenu à son apogée pour s'emparer du fruit de ses travaux et de ses découvertes. La Moscovie était mise par nos pères à peu près sur la même ligne que la Perse et la Chine, quand cette Moscovie sortit enfin de ses forêts, secoua sa barbarie, entra dans la carrière des armes, des sciences, de l'industrie, et la trouvant battue dans tous les sens par les nations qui l'avaient devancée, put sans peine la parcourir à pas de géant. Pierre Ier avait trouvé la Russie presque asiatique; ce fut lui qui la saisit dans sa main puissante, et lança dans le système européen cette nouvelle planète dont ses

successeurs plus hardis aspirent peut-être à faire le soleil autour duquel le monde doit graviter. Il fallut alors tout créer, c'est-à-dire tout emprunter, et grace à l'esprit souple et intelligent des Russes, grace à la volonté de fer du monarque réformateur, qui, l'épée d'une main et le bâton de l'autre, triomphait à Pultawa et poussait son peuple comme un troupeau à la révolution morale que ce peuple détestait, en moins d'un siècle la barbarie fit place à l'élégante corruption du siècle de Louis XIV ; ce fut un jour sans aurore, et les flatteurs purent bientôt s'écrier : *C'est du nord aujourd'hui que nous vient la lumière.* L'armée fut une des plus formidables de l'Europe, la cour une des plus somptueuses, l'aristocratie une des plus polies et des plus magnifiques. Mais, il ne faut pas s'y tromper, la métamorphose ne pouvait être et n'est encore complète qu'en apparence : le sol russe, au lieu d'être remué par une de ces tempêtes qui labourent profondément les nations, n'avait été qu'enduit d'une couche légère et brillante ; car les mœurs, les habitudes, les préjugés de quarante millions d'hommes, ne tombent pas comme une décoration de théâtre au coup de sifflet du machiniste. Quoi qu'il en soit, on s'arrêta, comme toujours, à la surface des choses, on ne vit que la brusque apparition d'une puissance qui, jusqu'alors presque inconnue, venait tout à coup jeter le poids de son épée dans la balance de l'Europe, en s'écriant, comme le Gaulois : *Væ victis !* qui s'asseyait hardiment dans le conseil de ses rois, et y réclamait sa part d'influence dans la paix, sa part d'action dans la guerre, sa part d'agrandissement après la victoire ; et l'ambition de ses souverains, le succès de leurs entreprises, l'étendue de leur territoire, l'aveugle et fanatique obéissance de leurs sujets, tout dut exciter au plus haut degré la surprise, la jalousie, et cette terreur vague et mystérieuse qu'inspire un ennemi qu'on ne connaît pas, dont, par conséquent, on s'exagère les forces et les ressources. Dès-lors, tout en admettant la Russie dans la grande communauté européenne, il fallut surveiller tous ses mouvemens avec une inquiète et continuelle vigilance ; car, d'un côté, on avait tout à craindre d'un état où le monarque était absolu, la noblesse avide de guerres et de conquêtes, la nation dévouée à ses maîtres, et de l'autre on n'avait rien à espérer, rien à recevoir d'un peuple qui, né, pour ainsi dire, de la veille et forcé de travailler longtemps encore pour son propre compte, avant de se mettre au niveau des peuples voisins, ne pouvait ni faire avancer l'humanité dans la voie du progrès moral ou du bien-être matériel, ni s'associer d'une manière active au mouvement philosophique et littéraire des derniers

siècles. Dès-lors, et par une conséquence logique, les relations qui s'établirent entre l'Europe et la Russie furent exclusivement politiques, commerciales ou militaires : la France, en particulier, ne vit jamais en elle qu'une alliée utile, une ennemie à craindre et un vaste débouché pour son industrie; elle lui envoya, comme l'Angleterre et l'Allemagne, des savans, des architectes, des ingénieurs, des marchands; mais, pareille au riche qui jette l'or à pleines mains, sans s'inquiéter de l'usage bon ou mauvais qu'en font ceux qui le ramassent, elle ne se demanda pas jusqu'à quel point les rayons de lumière qu'elle avait envoyés à la Russie, en avaient fécondé le sol et dissipé les ténèbres; elle ne se demanda pas si les germes scientifiques et littéraires qu'on s'était hâté de lui emprunter, avaient produit une abondante moisson, et, oublieuse d'une civilisation fille de la sienne, indifférente à une gloire dont elle pouvait justement revendiquer sa part, mais dont le bruit lointain ne parvenait pas jusqu'à elle, elle ignora jusqu'aux noms des écrivains qui, élevés dans le culte de ses grands maîtres, essayaient de marcher sur leurs traces.

Cet oubli, cette indifférence, ne nous surprennent pas; ils s'expliquent assez par ce sentiment de dédain que le siècle de Louis XIV nous avait légué pour tout ce qui s'écartait de nos règles et de nos formes, pour tout ce qui ne parlait pas notre langue; sentiment, au reste, que l'Europe contribuait à entretenir pour sa part, en faisant de la connaissance de cette langue un élément essentiel de toute éducation libérale, en l'imposant partout aux transactions de la diplomatie et aux relations de la haute société, en nous permettant ainsi de croire qu'à elle seule appartenaient cette délicatesse de nuances, cette finesse d'aperçus, cette limpidité d'expression, qui caractérisent nos meilleurs écrivains. C'est à Voltaire, c'est surtout à M[me] de Staël qu'était réservée la gloire de nous guérir de cette illusion, très flatteuse assurément pour notre amour-propre, très commode pour notre paresse, mais aussi très funeste à nos progrès dans tous les sens. Ce sont eux qui, en popularisant parmi nous les grands noms de l'Angleterre et de l'Allemagne, nous firent embrasser un nouvel horizon, connaître de nouveaux modèles, puiser à de nouvelles sources; ce sont eux qui nous élevèrent au-dessus de ce vulgaire et jaloux patriotisme qui voudrait faire du talent le patrimoine exclusif d'une seule famille du genre humain, et préparèrent ainsi l'époque actuelle, où les peuples, sinon les rois, comprenant enfin leurs véritables intérêts, déposent leurs haines héréditaires, tristes fruits de l'ignorance et de la barbarie, pour se rapprocher les uns

des autres, s'aider et s'éclairer mutuellement; où, grace à la diffusion des lumières, à la rapidité des communications, les barrières qui séparent les territoires ne séparent plus leurs habitans, où chaque pensée utile, chaque œuvre du génie vole d'une extrémité de l'Europe à l'autre, répétée par toutes les bouches, reproduite dans toutes les langues, et ressemble à ce flambeau qui, dans les jeux solennels de la Grèce, passait de mains en mains, et, illuminant tout sur sa route, parvenait au bout de la carrière, sans qu'on eût pu suivre son passage ni savoir qui l'avait porté.

Mais tandis que des traductions nombreuses, de plus nombreuses imitations naturalisaient parmi nous les chefs-d'œuvre des Byron, des Walter Scott, des Schiller, des Goëthe; tandis que la critique, cessant d'être, comme autrefois, parquée dans un pays, emprisonnée dans une langue, planait librement sur trois littératures différentes, élargissait son enseignement, multipliait ses parallèles, d'où vient qu'elle n'a pas porté ses regards plus loin encore? D'où vient que la Russie, qui nous occupe tant sous le point de vue politique, nous occupe encore si peu sous le point de vue littéraire? C'est que jusqu'à présent, et sauf d'honorables exceptions, elle n'a point d'écrivains originaux, c'est que la plupart d'entre eux ne sont guère que d'humbles ruisseaux qu'alimentent trois fleuves puissans, la France, l'Angleterre, l'Allemagne; c'est que l'on ne peut faire apprécier à un lecteur étranger, ni le fond, ni la forme de leurs ouvrages; l'un, parce qu'ils l'ont eux-mêmes emprunté, l'autre, parce qu'elle adhère trop intimement à la langue dont ils font usage pour pouvoir en être détachée. Cette absence d'individualité est encore une conséquence du mouvement que Pierre Ier a imprimé à son vaste empire. Il avait improvisé une armée, une flotte, une capitale; il crut naturellement qu'il n'avait qu'à frapper le sol du pied pour en faire sortir des bataillons d'orateurs et de philosophes, qu'il pouvait commander aux grands hommes de naître comme à ses soldats de mourir; qu'il fallait, en un mot, appliquer à la littérature le même procédé qu'à la menuiserie et aux manœuvres. Docile à la voix du maître, on vit en effet accourir une foule pressée d'écrivains, qui, impuissans à créer par eux-mêmes, inondèrent la Russie de plates traductions des auteurs allemands et français. Reconnaissons néanmoins qu'ils furent utiles, car ils dégagèrent la langue des étreintes du vieux slavon, ils assouplirent un idiome encore âpre et rebelle, qui n'avait guère servi jusqu'alors qu'à la rédaction grossière des chroniques, des homélies et des chants d'église; mais, en revanche, les lettres

s'empreignirent d'un servile esprit d'imitation. Au lieu de remonter à l'antiquité, les Russes s'arrêtèrent au siècle de Louis XIV; au lieu de plonger d'un regard indépendant dans la nature et dans le cœur humain, ils les envisagèrent à peu près comme ces contrées lointaines dont on ne parle que sur la foi des hardis voyageurs qui les ont visitées. Quelques-uns toutefois résistèrent au torrent, et dans cette appréciation du caractère général de la littérature russe, qu'on trouvera sans doute bien sévère, il est juste de citer au moins leurs noms. Lomonosoff, contemporain de Pierre Ier et père de la poésie russe, montra dans ses odes et dans ses tragédies, où la forme lyrique domine encore, l'heureux emploi qu'on pouvait faire du slavon, véritable langue sacrée qui n'existe que dans la traduction de la Bible et dans les canons de l'Église; en lui empruntant des formes, des images, des expressions, il rompt sans effort avec les habitudes prosaïques du langage vulgaire; à des mots, traînés souvent dans la fange des plus vils discours, et qui, comme les monnaies livrées à une active circulation, perdent leur empreinte et leur valeur, il substitue des mots vierges de toute souillure, et dont l'antique énergie, souvent même la mystérieuse obscurité, soutiennent en quelque sorte le vol de sa pensée. Sous Catherine II naquit un grand poète, un poète toujours original, toujours *lui* dans ses écarts comme dans ses sauvages beautés, Derjavin. Ainsi que Lomonosoff, il chanta les merveilles du règne sous lequel il vivait, non en flatteur de cour qui se prosterne au pied du trône, mais en poète qui sent sa dignité, qui se place à côté de sa souveraine, et lui pose sur le front une couronne plus durable que son diadème impérial. Depuis ce grand homme, Ozeroff dans la tragédie, Dimitrieff, Krilow dans la fable, Joukowski dans l'ode et l'épître, ont acquis une gloire moins éclatante peut-être, mais plus populaire que la sienne. Cependant, chose bizarre au premier aspect, ils ont tous marché dans la carrière où leur maître les avait précédés, ils se sont tous illustrés comme poètes, et la Russie ne compte encore qu'un seul prosateur distingué, Karamsin, auteur d'une histoire nationale, que sa mort a laissée inachevée, mais qui, tout incomplète qu'elle est, peut se comparer aux grandes compositions des Robertson et des Gibbon. D'où vient cette abondance d'un côté, cette pénurie de l'autre? Il est facile d'en déterminer la cause. Remarquons en effet qu'il faut au prosateur une indépendance à laquelle il ne saurait prétendre en Russie; il faut que l'historien puisse aborder tous les faits, dévoiler toutes les turpitudes, stigmatiser tous les crimes; il faut que du

fond de son cabinet, le philosophe puisse émettre les idées les plus audacieuses sur la société, la religion, le gouvernement; il faut que l'orateur ait une tribune retentissante, des voix pour l'attaquer, des voix pour l'applaudir; il faut que les uns et les autres puissent s'adresser à un public sérieux, avide d'instruction, capable de recevoir et d'apprécier celle qu'on lui donne. Or, rien de tout cela n'existe en Russie. Là règne au contraire un souverain absolu, centre d'où tout rayonne, auquel tout aboutit; mais le despotisme, quand il s'appuie sur la gloire et les arts, n'effraie pas les poètes; je ne veux pour témoins qu'Horace et Virgile, Racine et Molière.

Avant de parler du poète Pouchkin, disons quelques mots de l'homme, de sa destinée et de son caractère; cette destinée, comme celle de Byron, qu'il avait pris pour modèle dans sa conduite, a été long-temps errante et persécutée, long-temps pleine d'agitations et d'égaremens funestes à son bonheur, nécessaires peut-être au développement de son génie; car, parmi les poètes, si les uns sont pareils à ces plantes délicates que brise le moindre souffle, auxquelles il faut constamment une onde pure qui les rafraîchisse, un soleil ami qui les réchauffe; d'autres au contraire, et Pouchkin était de ce nombre, ressemblent à ces chênes puissans qui croissent au haut des montagnes et ont besoin des coups de la tempête, pour nous montrer combien leurs racines sont profondes et leur front inébranlable. D'ailleurs, ces agitations, ces égaremens, étaient l'inévitable résultat de l'opposition qui devait s'établir entre le pays où le sort avait jeté Pouchkin, entre la caste à laquelle il appartenait, et les instincts d'une nature indomptable. Ami fougueux de l'indépendance, passionné pour les institutions libérales qu'il aurait voulu transporter en Russie, passant avec une merveilleuse facilité du travail à l'inaction, du tumulte des orgies aux délices d'une paresse tout asiatique, incrédule nourri de la philosophie railleuse de Voltaire et du dévorant scepticisme de Byron, il devait rompre en visière à ces bienséances sociales que la haute aristocratie russe respecte si scrupuleusement, à son adoration tout orientale pour la personne du souverain, à sa religion toute matérielle, tout hérissée d'abstinences et de pratiques monacales. Telle était la destinée de Pouchkin; elle s'est accomplie. Né en 1799, et placé de bonne heure au lycée de Tzarkoe-Celo, il y débuta, dès l'âge de treize ans, par quelques poésies légères qui furent prônées avec exagération et recueillies sous le titre de *Souvenirs de Tzarkoe-Celo*. Ce succès d'écolier faillit lui devenir fatal. Il enflamma sa vanité, il égara sa jeune tête, et le détournant des études classiques

qu'il avait à peine ébauchées, donna un essor précoce aux passions qui fermentaient déjà dans ce cœur adolescent. A vingt ans, il publie son poème de *Rouslan et Ludmila.* Mais déjà la hardiesse de sa conduite et de ses discours alarme sa famille, étonne le monde, déplaît au maître, et une *ode sur la Liberté,* supprimée sans doute par la censure, car on ne la trouve pas dans ses œuvres, le fait exiler en Bessarabie. Là, seul en face d'une nature sauvage et imposante, seul au milieu d'une race d'hommes sur laquelle la civilisation n'a pas encore fait peser son niveau et qui se rapproche singulièrement des Scythes de l'antiquité, des Tatares de l'Asie centrale, il s'abandonne avec ivresse à toutes les sensations nouvelles qui l'inondent; il contemple le Don au cours limpide et majestueux, la mer Noire qui lui envoie ses murmures lointains et ses brises marines, les steppes qui se déroulent silencieusement à ses pieds, et il admire parce qu'il est homme et que la nature, dans ces grands spectacles, parle un langage intelligible à tous, et il pleure parce qu'il est banni, et il chante parce qu'il est poète. Ainsi s'écoula une partie de sa jeunesse, et lui-même il nous a raconté ses premières années dans quelques strophes que voici :

« Alors que mon enfance s'épanouissait, heureuse et insouciante, dans les jardins du lycée, que bien souvent je quittais Cicéron pour lire en cachette Apulée, alors il m'en souvient, par un beau jour de printemps, dans une sombre et poétique vallée, au bord d'un lac transparent où nageaient côte à côte deux cygnes amoureux, la Muse m'apparut soudain : elle vint s'établir dans mon humble chambrette d'écolier, elle chanta tour à tour l'héroïque passé de mon pays, mes joies enfantines, mes premiers rêves d'amour, ce réveil craintif d'un cœur qui s'ignore encore lui-même, et le monde l'accueillit le sourire sur les lèvres, et le vieux Derjavin détacha, en mourant, une feuille de sa couronne, pour en orner sa tête... Bientôt je ne voulus plus obéir qu'à mes passions, je me mêlai à la foule, j'entraînai ma muse folâtre dans les bruyans festins, dans ces fêtes nocturnes, qui prolongeaient jusqu'au jour leur tumulte et leur ivresse, et elle s'assit gaiement au milieu des convives, et le verre en main, échevelée et demi-nue comme une bacchante, elle entonna, sans rougir, de joyeuses et folles chansons. Puis, quand il fallut m'enfuir loin, bien loin de ma terre natale, elle me suivit dans mon exil, fidèle et désolée. Oh ! que de fois elle enchanta mon triste chemin par ses récits merveilleux ! Que de fois, la nuit, aux pâles rayons de la lune, montant en croupe derrière moi, comme Lénore dans la ballade du poète allemand, elle chevaucha sans crainte avec son hardi cavalier, sur les hauteurs du Caucase ! Que de fois nous avons erré ensemble sur les rivages de la Tauride, ensemble écouté cet éternel et profond murmure des flots, qui monte au ciel comme un

hymne au Créateur des mondes! Reléguée au fond de la Moldavie, elle ne regrettait ni la capitale, ni son luxe et ses plaisirs; elle s'asseyait sous la tente du pâtre vagabond, et, oublieuse de la langue divine qu'elle avait seule parlée jusqu'alors, elle répétait les sauvages et mélancoliques accens des fils du désert. »

Cet exil, qui, l'arrachant pour un temps du moins à un monde corrompu, le jeta dans les bras de la solitude et de la nature, époque de regrets et de souffrances, mais aussi de travail, de recueillement, de méditations, dura jusqu'à l'avénement au trône de l'empereur Nicolas. Rappelé à Pétersbourg et fort d'une grace qu'il avait obtenue sans la solliciter, Pouchkin reparaît alors avec un nouvel éclat sur le théâtre de ses exploits, et se signale par de nouvelles témérités que cachent à peine les larges plis de son manteau de poète; il fait tout haut profession d'athéisme, il joue, il se bat en duel le plus souvent qu'il peut, et ces graves occupations, qui paraissent absorber tous ses instans, ne l'empêchent pas de produire, en quelques années, de nombreuses poésies détachées et quelques œuvres de plus longue haleine, qui le placent au premier rang parmi les écrivains de sa patrie.

Enfin, las apparemment de cette existence de don Juan, il se marie, et, soit que l'âge et la satiété eussent amorti le feu de ses passions, soit qu'il cédât à l'influence irrésistible qu'exercent la religion et la vertu, quand elles ont pour interprète une femme jeune, belle et aimée, on le vit renoncer aux plaisirs désordonnés; il parut comprendre les joies du foyer domestique qu'il avait si long-temps tournées en dérision; ce ne fut plus par bonds capricieux, ce fut avec une ardeur soutenue, réfléchie, qu'il se livra désormais à l'étude et à la composition. Il travaillait à un grand ouvrage sur Pierre Ier, lorsque, offensé par son beau-frère, le baron d'Anthès, dans ce que l'homme a de plus sacré, l'honneur de la femme qui lui est chère, il provoque le véritable agresseur. Sa cause était juste, mais, comme si le ciel eût voulu le punir d'avoir tant de fois hasardé ses jours et menacé ceux des autres pour de misérables querelles d'amour-propre, il ne lui fut pas donné de venger la seule atteinte réelle qu'on eût jamais portée à son honneur et à ses affections. Blessé mortellement par son adversaire, il expira au bout de quelques jours, en homme repentant, dit-on, des fautes de sa vie passée, ou plutôt en poète qui, sans crainte, sans murmure, exhale en souriant son ame et son génie.

Telle fut en résumé l'existence de Pouchkin; et maintenant que

nous n'avons plus à nous occuper des aventures et des passions du *dandy*, que nous pouvons oublier cette face de l'homme qui plonge déjà dans l'ombre, pour ne plus voir que la face rayonnante et immortelle du poète, qu'on nous pardonne un sentiment de crainte et d'hésitation, car il n'en est pas d'un poète comme d'un historien ou d'un philosophe; ceux-ci n'écrivent pas seulement pour leur pays; les faits qu'ils racontent, les théories qu'ils exposent, s'adressent à l'humanité; la lumière qui en jaillit, au lieu de se concentrer dans une nation, peut et doit s'épancher librement sur le monde entier; mais un poète, un poète étranger que la nature même de son talent condamne en quelque sorte à n'être admiré que de ses compatriotes, un poète élégiaque, descriptif, tel que Pouchkin, dont le mérite réside avant tout dans la forme, et dont l'imagination paresseuse n'a point enfanté une de ces larges épopées qui projettent leur ombre sur tous les siècles et toutes les générations, comment le faire comprendre? En le traduisant? Mais songez que vous allez lui enlever le style, ce vêtement éblouissant dont il enveloppe sa pensée. Vous allez lui enlever non-seulement l'harmonie grossière qui naît du rhythme et ne flatte que l'oreille, mais encore l'harmonie intellectuelle que produit l'heureux emploi des expressions, des images particulières à une langue, et qui, dans cette langue seule, se groupent entre elles, se fondent les unes avec les autres, dont l'ensemble vous touche et vous ravit, tout en échappant à l'analyse. Et quand vous aurez livré à vos lecteurs une copie froide, décolorée, inintelligible pour eux, serez-vous bien venu à vous extasier devant un original qui n'existe que pour vous? Quand vous aurez promené votre scalpel dans ce corps où la vie a cessé de battre, serez-vous bien venu à parler de la beauté de ses formes, de la grace et de la vivacité de ses mouvemens? Ne croirez-vous pas voir errer sur toutes les lèvres un sourire de pitié et d'incrédulité, qui vous dira clairement : Nous ne vous comprenons pas?

C'est là le danger qui nous menace et que nous avions hâte de signaler, dans l'intérêt même de l'auteur dont nous allons examiner les œuvres. Ces œuvres se divisent naturellement en deux grandes catégories : à l'une appartiennent les *Poésies détachées;* à l'autre, les compositions plus étendues, telles que *Boris Godounof*, *le Prisonnier du Caucase*, *Eugène Oneguine*, etc. Ce sont, à notre avis, les *Poésies détachées* qui doivent surtout attirer notre attention ; c'est là que le génie de Pouchkin se déploie le plus librement, que son ame se réfléchit sous ses aspects les plus variés, que son caractère se des-

sine avec le plus de franchise et de netteté. On y retrouve l'indépendance d'idées qui a fait le tourment de son existence; il ne plie le genou devant aucune idole, il ne se place sous aucun patronage, il n'a même pas rimé une seule épître, adressé une seule flatterie au puissant autocrate des Russies, et certes, ce n'est pas l'occasion qui lui a manqué. Comme Ovide, il a été exilé; il a regretté, comme Ovide, l'absence de tout ce qu'on aime à vingt ans; mais comme lui il n'a pas fléchi sous la main qui le persécutait, il n'a pas imploré son pardon dans des vers dont l'harmonie et la douceur font à peine oublier la bassesse, et le noble silence du poète russe a trouvé plus facilement grace que la servilité du poète romain. L'un a revu les bords de sa chère Newa, l'autre n'a pu saluer, à ses derniers instans, ce Capitole, ce Forum, et ce Tibre auxquels il murmurait, en partant pour l'exil, de si touchans adieux. A côté de ce premier trait de la physionomie de Pouchkin, il faut en noter un autre non moins saillant : c'est l'absence complète du sentiment religieux, qui s'harmonise si délicieusement avec l'amour, la rêverie, la tristesse, pour en recevoir quelque chose de plus doux et de plus tendre, et leur communiquer, à son tour, quelque chose de plus saint et de plus éthéré. Comment Pouchkin a-t-il pu fermer son ame à ce sentiment? Comment ne pas puiser à cette source intarissable d'inspirations? Comment ne jamais lever les yeux vers le ciel, ni pour l'adorer comme Lamartine, ni pour le maudire comme Byron? Comment ne s'est-il pas aperçu qu'il manquait une corde à sa lyre, un sens à son ame, une note à cette gamme poétique dont il savait si bien parcourir et moduler tous les autres tons? Quand l'homme commence à gravir la montagne de la vie, chaque pas lui découvre de nouveaux aspects; parvenu au point qui lui semblait le plus élevé, des rochers inaperçus jusqu'alors lui cachent une partie de l'horizon; il s'élance encore, mais avant d'arriver au sommet de la montagne, il tombe, épuisé de fatigue, haletant de soif, soupirant après un monde nouveau, et c'est la mort qui le prend dans ses bras, qui le pose sur ce sommet et lui fait embrasser ce monde dont ses désirs attestent l'existence, et que l'ame doit éternellement pressentir, sans que l'œil du corps puisse jamais le voir. Ces désirs, ces pressentimens célestes, qui, s'ils pouvaient être bannis de la terre et oubliés du reste des hommes, devraient avoir l'ame du poète pour dernier asile, étaient-ils donc inconnus de Pouchkin? Nourri des leçons du XVIIIe siècle, n'avait-il donc pas entendu le long cri d'espérance qu'ont poussé vers le ciel toutes les grandes et nobles intelligences de notre époque?

Sa vie et ses œuvres semblent prouver cette triste vérité; athée dans ses discours, il est païen dans ses poésies. Là, toutes les divinités de l'Olympe et du Parnasse paraissent s'être donné rendez-vous; là, on voit figurer Mars, Vénus, et les Muses, et Bacchus avec son inévitable cortége de bacchantes. Pouchkin est païen comme Anacréon, comme André Chénier; dans les premiers essais de sa jeunesse, c'est le voluptueux abandon, c'est le coloris frais et gracieux de Parny qu'il reproduit avec un rare bonheur d'expression; plus tard, Chénier s'empare de ses affections et de ses admirations de poète, il l'imite, il le traduit, il pleure sa mort dans une touchante élégie; plus tard enfin, il emprunte à Byron des chants pleins d'une amère tristesse. Ami des fêtes bruyantes où l'on crie bien fort pour s'étourdir soi-même, dominé par des passions qui, pour être éphémères, n'en étaient pas moins violentes, il devait souvent éprouver la langueur des sens rassasiés de plaisir, le dégoût des choses, des hommes, de la gloire.

Cependant c'est de Chénier surtout que Pouchkin se rapproche. Comme Chénier, il est exclusivement préoccupé de l'amour du beau dans la nature et dans les arts; comme lui, il a voué à la forme un culte exclusif; le fond de ses poésies l'inquiète peu, il l'emprunte, sans scrupule, aux anciens et aux modernes; ciseleur habile, il achète le lingot d'or et d'argent dont il a besoin, sans se donner la peine de fouiller la terre pour l'en retirer; puis, il le travaille avec une merveilleuse patience, avec un art infini; et, quand son œuvre est terminée, il se dit en souriant que désormais on oubliera le métal qu'a fourni le mineur, pour ne plus voir et ne plus admirer que le vase ou la coupe qu'a créé l'ouvrier. Esprit mobile et vagabond, il entremêle au hasard les sujets burlesques avec les sujets sérieux ou mélancoliques : ici, il aiguise une épigramme contre un Zoïle incommode; là, il murmure une élégie; plus loin, il vous raconte naïvement quelque ballade populaire. Ce n'est pas un voyageur qui, pressé d'arriver au but, marche rapidement dans un sentier poudreux; c'est un enfant indolent qui erre dans une vallée, se mire dans un ruisseau, cueille une fleur, puis l'effeuille, puis se couche sous un arbre et s'endort, doucement bercé par des images de bonheur. Tableaux de la nature, cris de guerre, chants d'amour, soupirs de volupté, déceptions, tristesses, élans vers la gloire, voilà les thèmes que Pouchkin varie avec une inépuisable fécondité. Tantôt « il porte envie à l'aventureuse existence du hussard intrépide qui chante et qui triomphe, qui donne des dîners et des batailles, et, dans son

bivouac enfumé, vit plus heureux que l'immortel fuyard de Philippes dans les jardins de Tibur, et, comme lui, il voudrait suspendre sa lyre héroïque entre la selle de son coursier et son sabre redouté. » Tantôt « il déplore la précoce vieillesse de son cœur; il rappelle les flammes puissantes qui le dévoraient, et les larmes que lui arrachait l'enthousiasme, et les accens passionnés qui s'échappaient de son sein. » Tantôt « il se laisse envahir par un morne découragement; qu'il erre dans les rues populeuses, qu'il entre dans un temple fréquenté, qu'il prenne place à un joyeux festin, rien ne saurait dissiper sa tristesse; s'il voit un chêne solitaire, il pense, en gémissant, que ce patriarche des forêts doit lui survivre comme il a survécu à ses pères; s'il caresse un enfant, il lui dit dans sa pensée : « Adieu! « je te cède la place; à toi la vie, à moi la mort. » Et à chaque jour qui passe, à chaque heure qui sonne, il se demande si ce n'est pas à pareil jour, à pareille heure, qu'il doit descendre dans la tombe. »

Souvent il s'adresse au poète :

« Tant qu'il n'a pas senti le souffle de l'inspiration passer dans ses cheveux, il dort enseveli dans les misérables soins de la terre; mais sitôt que le dieu l'a touché, il se réveille; il pose sur sa lyre une main impatiente, et des fantômes passent et repassent devant lui dans une magique obscurité. Sombre et farouche, il fuit les hommes, il aime à se promener sur les bords de l'Océan, à s'enfoncer dans les profondeurs des forêts. Il est roi, il est son juge à lui-même; et, quand il est content de son œuvre, qu'importe que la foule ébranle le trépied sur lequel il se place, crache sur l'autel où brûle le feu qu'il allume? elle n'éteindra pas la flamme, elle ne brisera pas le trépied! »

Au milieu de ces poésies, qui, comme on le voit, par nos citations, sont étrangères, non-seulement à la politique proprement dite, mais encore à l'histoire des quarante dernières années de l'Europe, on est presque surpris de trouver le nom que murmurent involontairement toutes les bouches dès qu'on veut parler de quelque chose de grand, dès qu'on veut personnifier le génie et le malheur : le nom de Napoléon. Ici s'offre à nous un curieux rapprochement entre deux époques différentes, entre deux poètes rivaux. Nous avons sous les yeux une longue et emphatique épître, que Joukowski adressait, en 1816, à l'empereur Alexandre; là, Napoléon n'est rien moins « qu'un géant enfanté par la guerre et l'anarchie; la Terreur marche à ses côtés. Et tandis qu'elle abat d'une main les armées et les cités, de l'autre elle cache l'abîme qui se creuse sous les pas du conquérant. Le monstre (c'est Napoléon), courbé sur le berceau des

enfans, compte leurs années sur ses doigts sanglans, etc., etc. » Le tout est écrit du même style ; certes, jamais l'acharnement le plus aveugle n'imagina quelque chose de plus grotesquement hyperbolique; mais six années s'écoulent, Napoléon meurt sur son rocher, et à ces cris de rage succèdent des cris de douleur et d'admiration ; l'on dirait que la gloire du banni, purifiée par cette solennelle expiation, remonte au ciel plus lumineuse et plus éclatante. Écoutons Pouchkin, mais remarquons d'abord que dans l'original plusieurs strophes sont incomplètes ; c'est que toutes les fois que le poète se permet de trop grandes licences, la censure est là, qui biffe et qui rogne ; c'est qu'à la place d'un de ces vers chaleureux, qui partent de l'ame et vont à l'ame, elle met des points. Heureuse encore la victime qui peut protester ainsi tacitement contre les mutilations qu'on fait subir à son œuvre, et indiquer au public que si sa pensée ne lui parvient pas dans son intégrité, c'est qu'il s'élève entre l'homme qui l'avait produite et l'homme qui devait la recevoir, une barrière que le génie ne saurait franchir, que toute une nation doit respecter : la volonté d'un maître interprétée par un sot ou par un envieux !

Voici le début du poète :

« Une grande destinée vient de s'accomplir, un grand homme vient de disparaître; l'astre menaçant de Napoléon s'est éteint dans de sombres nuages ! Il n'est plus, ce maître découronné; il n'est plus, ce puissant favori de la victoire, et pour l'exilé du monde la postérité commence ! »

« O toi, dont la sanglante mémoire remplira long-temps l'univers, dors au milieu de l'Océan ! dors à l'ombre de ta gloire ! la haine des nations tombe en face de cette urne où ta cendre repose, où luit un rayon d'immortalité !

« Naguère encore, rien n'arrêtait sur la terre avilie le vol de tes aigles invincibles; naguère aux éclats de ta foudre, les royaumes croulaient, et, sous ta main de fer, tu ployais l'humanité. Et la France, oubliant ses magnifiques espérances de liberté, contemplait d'un regard enivré son brillant déshonneur, car tu conviais ses fils à un large festin... »

Après quelques strophes obligées sur la guerre de Russie et l'incendie de Moscou, le poète termine ainsi :

« Ces triomphes, ces merveilles, ne les lui reprochez pas, il les a cruellement expiés dans son étouffant exil. Un jour, une voile, partie de l'occident, visitera cette île fameuse, et le voyageur gravera des paroles de paix sur ce rocher où le banni venait s'asseoir. Là, promenant ses regards sur l'Océan solitaire, il se rappelait le ciel de sa France chérie; là, il semblait prêter l'oreille au roulement des tambours, au fracas de l'artillerie; souvent enfin, oubliant la guerre, et le trône et la postérité, il pensait à son

fils, qui ne devait point, hélas! fermer sa paupière! Anathème à l'infame qui oserait troubler cette grande ombre du bruit de ses reproches insensés! Gloire à Napoléon! il a porté bien haut les destinées du peuple russe, et, du fond de son exil, il a légué au monde une impérissable liberté! »

Comme nous l'avons dit en commençant, Pouchkin est, avant tout, un poète élégiaque et descriptif; il n'était pas né pour le drame, et le seul qu'il ait fait prouve assez son défaut de vocation pour la scène. *Boris Godounof* n'est autre chose qu'un épisode de l'histoire russe, mis en dialogue, au lieu d'être mis en récit. On sait qu'après avoir assassiné son beau-frère, Fedor Iwanowitch, dernier souverain de la dynastie de Buric, et son fils le jeune Démétrius, Boris Godounof monta sur le trône et s'y maintint de 1598 à 1605; alors parut un moine, Grégoire Otrepief, qui, profitant de sa ressemblance avec Démétrius, s'enfuit de son couvent, se réfugia d'abord en Pologne, et bientôt, soutenu par cette puissance, se donna pour Démétrius échappé miraculeusement au fer des meurtriers. La haine qu'on portait à Boris favorisa les projets de l'imposteur, qui marcha sur Moscou, fit empoisonner son rival, et, reconnu par tous les boyards, s'assit sur un trône qu'une nouvelle révolution devait bientôt teindre de son sang. Tel est le sujet choisi par le poète. Il nous transporte d'abord dans le palais de Boris, où il nous fait assister aux sourdes menées des boyards, aux remords de l'usurpateur; puis, dans le monastère de Tchoudow, où un moine ignoré s'apprête à venger Démétrius en prenant sa place; à la cour de Pologne, sur les champs de bataille, où Grégoire triomphe et fuit tour à tour; enfin dans la prison où languissent les enfans de Boris, victimes innocentes qui doivent expier le crime de leur père. On voit, par ce rapide exposé, que Pouchkin ne s'est nullement astreint aux unités de temps et de lieu, à ces règles classiques dont le rigoureux accomplissement caractérise la tragédie française au XVIIe siècle, et dont les premiers dramaturges russes, Kmajnin et Sonmarokow, avaient cherché à étayer leur faiblesse. Il a rejeté également loin de lui le moderne et brillant uniforme dont Racine et Voltaire habillent tous leurs héros, de quelque temps, de quelque pays, de quelque condition qu'ils puissent être. Son allure est plus libre et plus hardie, il passe brusquement de la prose au langage rhythmé, ne recule devant aucune trivialité, jette dans son dialogue des dictons populaires, et jusqu'à des jurons français et allemands.

Boris Godounof renferme de nombreuses beautés de détail, atteste une étude consciencieuse de l'histoire nationale. Nous allons

en traduire deux scènes qui donneront une idée assez complète de la manière de l'auteur; l'une se passe dans le couvent où Grégoire médite déjà ses projets de fuite et de grandeur, l'autre entre ce même Grégoire, recueilli à la cour de Pologne, et Marina, fille d'un noble polonais, qu'il poursuit de ses vœux, mais qui, fière et ambitieuse, ne veut s'unir au prétendant que lorsqu'il aura ceint le bandeau de Monomaque et de Jean-le-Terrible.

Il fait nuit. Cellule dans le monastère de Tchoudow, 1603.

LE PÈRE PIMEN, GRÉGOIRE ENDORMI.

LE PÈRE, écrivant auprès d'une lampe. — Encore un dernier récit, et ma chronique sera terminée, et, pauvre pécheur, j'aurai accompli la tâche que le Seigneur m'a imposée; car ce n'est point en vain qu'il a prolongé les jours de mon existence terrestre, qu'il a éclairé mon esprit des rayons de la science. Un jour, quelque moine laborieux découvrira mon œuvre ignorée; comme moi, il allumera sa lampe solitaire, il essuiera la poussière de ces feuillets usés, il transcrira pieusement les récits du passé, afin que nos descendans apprennent les travaux, la gloire, les vertus des anciens maîtres du pays, et que, baissant la tête aux pages sombres ou sanglantes de leur histoire, ils murmurent humblement une prière au Seigneur... Je touche au terme de ma carrière, et pourtant il me semble renaître à la vie quand je ressuscite ainsi le temps écoulé. Que son flot était rapide et orageux! que de bruit! que de tempêtes! et voilà que tout est redevenu silencieux, immobile; encore quelques figures qui se dressent dans ma pensée, encore quelques paroles qui retentissent dans mon oreille, et le reste est rentré dans le néant... mais le jour approche, ma lampe s'éteint; encore un dernier récit!

GRÉGOIRE, se réveillant. — Toujours le même rêve! Quoi! pour la troisième fois! Maudit rêve! et cependant le vieillard est toujours assis auprès de sa lampe; il écrit encore, et la nuit touche à sa fin, sans qu'il ait un seul instant fermé la paupière. Qu'il est beau, avec sa face majestueuse et tranquille, quand, plongé dans les siècles passés, il les fait revivre sous sa plume! Souvent j'ai voulu deviner le sujet de son histoire; nous parle-t-il du sombre despotisme des Tatares, de la tyrannie de Jean-le-Terrible, du turbulent prophète de Nowgorod, des faits glorieux de nos ancêtres? Je l'ignore, et ni son front élevé ni son regard impassible ne trahissent sa pensée intime; son air est toujours le même, toujours calme et imposant; ainsi le juge vieilli sur son siége voit d'un œil indifférent l'innocent et le coupable; étranger à la pitié comme à la colère, il absout sans plaisir et condamne sans regret.

LE PÈRE. — Tu t'es réveillé, frère.

GRÉGOIRE. — Mon père, donne-moi ta bénédiction!

LE PÈRE. — Que le ciel te bénisse, mon fils, aujourd'hui comme demain et dans l'éternité!

GRÉGOIRE. — Tu n'as pas cessé d'écrire, sans te laisser vaincre par le sommeil, et moi, j'ai été obsédé, tourmenté par une vision diabolique. Je rêvais qu'un escalier d'une raideur extrême me conduisait au sommet d'une tour, du haut de laquelle Moscou m'apparaissait comme une fourmilière; la foule tourbillonnait sur la place publique, elle me regardait en ricanant, et moi, interdit, effrayé, je tombais, et ma chute me réveillait aussitôt.... Trois fois le même songe a troublé mon sommeil, n'est-ce pas étrange?

LE PÈRE.—Effervescence du jeune âge! Appelle à ton secours la prière et l'abstinence, et tu n'auras bientôt que de joyeuses et paisibles visions; moi-même, tout affaissé que je suis sous le poids des ans, quand je cède à la nature, quand je dors, au lieu de prier, mon sommeil n'est point calme et innocent, je ne rêve que festins et combats, je n'entends que le choc des verres ou le cliquetis des armes, folles récréations d'une jeunesse profane!

GRÉGOIRE. — Ah! que j'envie le bonheur de tes premières années! Tu as combattu sous les murs de Casan, tu as vaincu les Lithuaniens, tu as admiré les pompes que déployait à sa cour le somptueux Jean-le-Terrible; tandis que moi, j'erre tristement de cellule en cellule, condamné dès l'enfance à la misère et à l'obscurité. Que ne puis-je, comme toi, m'élancer dans une mêlée, comme toi, m'asseoir glorieux convive à la table des rois! Quand la vieillesse viendrait poser sur moi ses mains glacées, alors je renoncerais au monde et à ses joies, pour prononcer des vœux et m'ensevelir, à ton exemple, dans une solitude expiatoire!

LE PÈRE. — Ne murmure pas, enfant, contre la Providence qui t'a, jeune encore, écarté des voies du monde et soustrait à ses tentations; crois-moi, la gloire, le luxe et l'amour n'ont de charmes que dans le lointain. J'ai vécu long-temps, j'ai joui de tout, et je n'ai connu le bonheur que dans les murs du cloître. Pense, mon fils, aux rois, à ces maîtres de la terre; où est leur juge? dans le ciel. Ici-bas qui leur résisterait? Personne, et pourtant, fatigués de leur grandeur, ils aiment souvent à cacher leur front royal sous le capuchon du moine. Jean-le-Terrible ne trouvait de calme que dans la monotone simplicité de la vie monastique; à sa voix, son palais, plein d'orgueilleux favoris, se transformait soudain en un sombre couvent, et ses boyards, couverts de bure et de cilices, n'étaient plus que des frères soumis aux ordres d'un pauvre cénobite. Ici, dans la cellule où nous sommes (elle était alors la demeure de saint Cyrille, et cet homme divin vivait encore quand le Seigneur me toucha), ici même, j'ai vu ce monarque redouté, las de ses fureurs et rassasié de supplices, s'asseoir pensif au milieu de nous qui l'entourions d'un cercle immobile, et de pieuses paroles interrompaient seules notre silence. Il nous disait souvent : « Mes pères, un jour je me présenterai à vous, altéré de grace et de prières, je viendrai, malheureux pécheur, me jeter à vos pieds et y déposer, pour ne plus les reprendre, ma pourpre et mon diadème; » il disait, et sa voix s'amollissait

en nous parlant ainsi, et des larmes humectaient son œil farouche, et nous-mêmes à genoux, inondés de pleurs, nous demandions à l'éternel de faire descendre un rayon de paix et d'amour dans cette ame brisée par la souffrance et dévastée par les passions! Monté sur le trône, son fils Théodore n'aspirait, comme lui, qu'aux pieux loisirs du solitaire; son palais était une cellule, et du fond de ce sanctuaire, son ame affranchie des soins de l'empire, s'élançait librement dans le sein du Seigneur. L'humilité du monarque toucha l'éternel. Tant qu'il régna, son peuple fut puissant et glorieux, et quand il mourut, un prodige inoui marqua ses derniers instans. Un homme entouré d'une céleste auréole parut auprès de sa couche; invisible aux assistans, il s'entretint long-temps avec Théodore, qui lui donnait les titres de saint et de patriarche; la vision disparue, un parfum divin se répandit dans tout le palais, la face de l'agonisant s'illumina d'un éclat surhumain... Non, nous n'aurons plus un pareil maître; anathème, anathème sur nous, car nous avons offensé Dieu, car nous avons placé sur le trône un infame régicide!

GRÉGOIRE. — Depuis long-temps, mon père, je voulais te parler de la mort du tzarewitch Démétrius; n'as-tu pas été témoin du crime et du châtiment?

LE PÈRE. — Oui, mon fils; un ordre de mes supérieurs m'avait envoyé à Ouglitch. J'arrivai la nuit; le matin à l'heure de la messe, j'entends le tocsin, des cris, du tumulte; on se précipite vers le palais de la tzarine; j'y cours, toute la ville y était, et le premier objet qui s'offre à mes regards, c'est le cadavre sanglant du jeune prince; sa mère, désespérée, le pressait dans ses bras, sa nourrice éclatait en sanglots. Tout à coup, au milieu du peuple, paraît Judas Bistiagowitch; voilà le traître, s'écrie-t-on de toutes parts, et déjà justice en était faite; puis on se jette à la poursuite des trois meurtriers, on les saisit, on les amène auprès du cadavre encore chaud de l'enfant massacré par eux, et l'on voit le cadavre ému palpiter et frissonner. Confessez votre crime, leur crie la foule; et placés sous le couteau, ces misérables avouent leur forfait et nomment Boris!

GRÉGOIRE. — Quel âge avait Démétrius?

LE PÈRE. — Sept ans, il aurait aujourd'hui (dix ans... non, je me trompe, douze années ont passé sur sa tombe), il aurait ton âge, et régnerait en paix, mais le Seigneur ne l'a pas voulu. Ce lamentable récit termine ma chronique; depuis cet évènement, j'ai renoncé au monde. Mais toi, Grégoire, toi, dont l'étude a développé l'intelligence, consacre les heures que te laisseront tes méditations et tes travaux spirituels à raconter avec franchise et simplicité les évènemens dont tu seras témoin, la guerre et la paix, le gouvernement des princes, les miracles des saints, les signes et les prophéties célestes..... Il est temps d'éteindre ma lampe et de prendre un peu de repos; mais, quoi! on sonne déjà les matines.... Dieu tout puissant, bénis tes serviteurs; Grégoire, donne-moi mon bâton.

GRÉGOIRE, seul. — Boris, Boris, tout tremble devant toi, nul n'ose te

rappeler le sort d'un malheureux enfant, et cependant, au fond d'une cellule, un moine ignoré du monde dénonce ton forfait à la postérité, et tu n'échapperas, crois-moi, ni au jugement des hommes ni au tribunal de Dieu.

AUTRE SCÈNE.

(Il fait nuit : la scène se passe dans un jardin.)

GRÉGOIRE ou le FAUX DÉMÉTRIUS, bientôt après MARINA.

GRÉGOIRE. — Voici la fontaine, lieu du rendez-vous; elle va s'y rendre... Je ne suis pas né timide, ce me semble, j'ai vu la mort de près, et je l'ai vue sans pâlir; menacé d'une prison perpétuelle, serré de près par mes ennemis, je ne perdis pas courage, et grace au ciel je suis libre. D'où vient donc que ma poitrine est oppressée? que signifie ce trouble insurmontable? est-ce l'agitation de l'attente? le frisson du désir? Non, c'est de la peur.... L'idée de cette redoutable entrevue m'a poursuivi tout le jour: paroles d'amour et d'ambition, j'avais tout préparé, je ne me rappelle plus rien... Mais je crois entendre des pas... Non, tout se tait, c'est le vent du soir qui s'élève; c'est un rayon de la lune qui se joue à travers le feuillage.

MARINA. — Prince?

GRÉGOIRE. — La voilà! Tout mon sang s'est arrêté dans mes veines.

MARINA. — Démétrius?

GRÉGOIRE. — Voix céleste et ravissante! C'est vous, vous enfin seule avec moi, seule, enveloppée d'ombre et de mystère! Oh! que le jour m'a paru long, que la nuit était lente à venir!

MARINA. — Elle sera plus rapide encore à s'écouler; les instans sont précieux, et ce n'est pas pour écouter les tendres discours d'un amant que je vous ai donné rendez-vous. Vous m'aimez, je le crois; mais, si j'ai juré de partager votre destinée, tout orageuse et incertaine qu'elle est, j'ai droit de vous demander une chose, Démétrius, c'est de m'initier à toutes vos espérances, à tous vos projets, à tous vos périls; car je veux entrer dans la carrière où nous devons marcher ensemble, non comme une jeune fille ignorante et crédule, non comme une esclave dévouée aux plaisirs et aux ordres d'un maître, mais comme une épouse digne de vous, digne du tzar de Moscovie.

GRÉGOIRE. — Laissez-moi, Marina, laissez-moi oublier un instant les craintes et les dangers qui m'assiégent; oubliez qui je suis, et ne voyez plus dans Démétrius que l'amant fier de votre choix, et qui, pour être heureux, ne vous demande qu'un mot, un sourire, un regard. Oh! laissez-moi vous dire tout ce dont mon cœur est plein...

MARINA. — Non, prince, nous n'avons que faire de paroles oiseuses; vos lenteurs, vos hésitations refroidissent l'ardeur de vos partisans, accroissent les périls, multiplient les obstacles; déjà l'on sème des doutes, des soupçons,

le bruit du lendemain va remplacer le bruit de la veille, et cependant Godounof...

Grégoire. — Eh ! que m'importe Godounof? Qu'il me laisse votre amour, et qu'il garde son trône! Qu'on m'exile au fond des steppes les plus désertes, qu'on me donne pour asile la plus misérable cabane, votre présence m'y tiendra lieu de sceptre et de palais.

Marina. — Rougissez, Démétrius, rougissez de ces indignes sentimens; n'oubliez jamais le noble but auquel tendent tous vos efforts; quand il s'agit de l'atteindre, tout le reste n'est rien; sachez, d'ailleurs, que ma main n'appartient pas au jeune fou qu'aurait séduit ma beauté; elle n'est solennellement promise qu'à l'héritier des tzars, qu'au prince qui doit la vie à un miracle, qui devra bientôt la couronne à son courage.

Grégoire. — O Marina! ne parlez pas ainsi; ne me dites pas que ce n'est pas Démétrius que vous aimez, mais que la couronne qu'il met à vos pieds, que le rang auquel il vous associe, sont les seuls objets de vos désirs et de votre ambition. Quoi! si l'aveugle hasard ne m'avait pas jeté sur les marches sanglantes d'un trône, si je n'étais pas le fils de Jean, cet enfant malheureux que le monde, hélas! a oublié depuis si longues années, vous ne m'aimeriez donc plus?

Marina. — Je n'aime que vous, Démétrius, et vous ne pouvez pas changer votre nom et votre destinée.

Grégoire. — Eh bien! arrière la feinte et l'hypocrisie! Non, je ne veux pas partager avec un cadavre l'amante qu'il a seul le droit de posséder. Apprends donc toute la vérité; apprends que ton Démétrius est mort, bien mort, et qu'il ne ressuscitera pas pour t'épouser. Quant à moi, veux-tu savoir qui je suis? Mon histoire n'est pas longue, et je te la dirai volontiers. Je suis un malheureux moine que le cloître fatiguait, auquel une pensée hardie est venue un jour en tête, qui s'est échappé du couvent, s'est réfugié en Ukraine, a appris, parmi les Cosaques, l'art de manier un sabre et un cheval, puis a paru parmi vous, s'est proclamé Démétrius, et a trompé tes stupides Polonais. Eh bien! orgueilleuse Marina, est-tu contente de mon aveu? Tu gardes le silence?

Marina, accablée. — Malheur et honte à moi!

Grégoire, à part. — Malheur aussi à moi, car j'ai cédé comme un enfant au dépit qui m'animait; un instant, peut-être, a suffi pour renverser tout l'échafaudage de ma grandeur! (Tout haut.) Je le vois, tu rougis de mon amour; eh bien! mon sort est entre tes mains; prononce ma sentence. (Il se jette à ses genoux.)

Marina. — Lève-toi, pauvre insensé ! me prends-tu pour une petite fille bien simple et bien naïve, dont la colère enfantine tombe devant ces vains témoignages de respect; tu te trompes, ami; j'ai vu à mes pieds des chevaliers et des comtes, et quand j'ai dédaigné leurs vœux, ce n'était pas pour qu'un moine vagabond...

GRÉGOIRE. — Ne le méprise pas, ce vagabond ; il a peut-être assez de génie et de vertu pour mériter le trône et ta main.

MARINA. — Dis plutôt, misérable, pour mériter l'ignoble supplice des bandits et des scélérats.

GRÉGOIRE. — J'ai failli, je l'avoue; égaré par l'orgueil, j'ai abusé le monde, je me suis joué du ciel ; mais ce n'est pas à toi, Marina, de m'en punir, car je ne t'ai pas trompée, car tu es le seul être que j'aime, le seul dieu que je respecte, et ta présence suffit pour arrêter le mensonge sur mes lèvres; c'est l'emportement de l'amour et de la jalousie qui m'a seul arraché cet aveu.

MARINA. — Pourquoi le faire? Qui te le demandait? S'il est vrai que tu ne sois qu'un moine fugitif, sans fortune et sans nom, et que, par un prodige inoui, tu aies pu faire illusion à deux grands peuples, que ne te rends-tu digne de cet étonnant succès? Que ne couvres-tu ton imposture d'un voile éternel, impénétrable? Puis-je, dis-moi, associer ma destinée à la tienne, quand tu viens si niaisement me révéler ton propre déshonneur? Tu ne l'as fait que par amour, et qui me répond que demain tu ne le feras point par amitié pour mon père, par piété pour un prêtre, par fanfaronnade avec un autre?

GRÉGOIRE. — Je jure que tes seuls dédains ont pu me faire parler; je jure que je ne trahirai mon secret, ni dans l'ivresse des festins, ni dans les épanchemens de l'amitié, ni sous le poignard du meurtrier, ni dans les tortures de la question.

MARINA. — Puisque tu le jures, il faut te croire; mais, dis-moi, qui prends-tu à témoin de ce serment? Est-ce Dieu, ainsi qu'il sied à un fervent disciple des jésuites? est-ce l'honneur, comme doit le faire un noble chevalier? ou, comme un fils de roi, nous donnes-tu simplement ta royale parole?

GRÉGOIRE, fièrement. — L'ombre de Jean-le-Terrible m'a adopté du fond de son tombeau; elle m'a proclamé Démétrius; elle a soulevé les peuples à ma voix; elle a désigné Boris pour être ma victime; je suis roi. Adieu; je ne me suis que trop avili devant une orgueilleuse Polonaise; les hasards de la guerre, et dans quelque temps peut-être, les soins de mon empire me feront oublier mon amour, et quand cette fatale passion sera morte dans mon cœur, il n'y restera plus que de la haine et du mépris pour celle qui l'a inspirée. Je vais chercher une couronne, je trouverai peut-être la mort; qu'elle m'atteigne comme un soldat sur les champs de bataille, ou comme un obscur rebelle sur une place publique, je ne serai plus qu'un étranger pour toi; mais peut-être aussi regretteras-tu, bientôt, d'avoir brisé les liens qui allaient nous unir.

MARINA. — Et si j'allais découvrir ta ruse, arracher le masque dont tu te couvres, imposteur?

GRÉGOIRE. — On ne te croirait pas, et, d'ailleurs, le roi, le pape, les grands, tous savent à quoi s'en tenir sur mon compte; que je réclame des

droits qui m'appartiennent, ou que j'usurpe un nom auquel mon audace me fait seule prétendre, peu leur importe; je suis pour eux ce qu'est la torche dans la main d'un incendiaire; instrument de guerre et de discordes, ils ne me briseront que quand ils n'auront plus besoin de moi, et si tu voulais trop tôt désabuser la foule, ils sauraient bien t'imposer silence. Adieu.

Marina. — Un instant, prince. Enfin, je viens d'entendre un homme, et non plus un enfant; tes dernières paroles me réconcilient avec toi; mais écoute. Le temps presse, hâte-toi de marcher sur Moscou, purifie le Kremlin souillé par la présence d'un lâche meurtrier; quand le cadavre de Godounof t'aura servi de marche-pied pour monter sur le trône, j'y viendrai m'asseoir à tes côtés.

Pouchkin, en voulant faire un drame, avait méconnu la nature et la portée de son talent; mais cette méprise, toujours dangereuse pour un écrivain, est la seule qu'on puisse lui reprocher. *Rouslan et Ludmila*, *la Fontaine de Bachtchicarai*, *le Prisonnier du Caucase*, *Eugène Oneguine*, appartiennent au domaine du récit, de l'élégie ou de la description.

Rouslan est un monument de la réaction patriotique qui s'est manifestée, parmi les littérateurs russes, en faveur des antiquités et des traditions nationales. En voyant Bouterwek, Schlegel, Sismondi, remettre en lumière et en honneur les fabliaux de la Provence et les romanceros espagnols, en voyant l'Allemagne couvrir de gloses et de commentaires le poème des Nibelungen, ils ont voulu suivre, pour leur compte, l'exemple de leurs voisins. Wladimir-le-Grand est devenu pour eux le centre d'une vaste épopée chevaleresque, pareille à celle dont Charlemagne et Arthur ont été les héros au moyen-âge. Ils ont dérouillé les vieilles épées, ils ont repoli les armures des Yaroslaf, des Tgor, des intrépides successeurs de Ruric, qui, escortés de leurs Varègues, descendaient le Don dans leurs barques légères pour ravager les bords de la mer Noire et lever un tribut sur Constantinople. Ils ont recueilli avec un soin minutieux toutes les légendes mystiques de héros et de saints, si nombreuses dans un pays où la superstition est générale, tous les fabliaux populaires avec lesquels leurs nourrices les endormaient, et que racontent les vieilles paysannes russes dans les longues soirées d'hiver. Malheureusement ces fabliaux n'ont d'autre mérite que leur antiquité; on en jugera par celui dont Pouchkin a fait choix. Ludmila, fille de Wladimir, est enlevée par un enchanteur dès la première nuit de ses noces. Rouslan, son époux, se met à la poursuite du ravisseur; il rencontre en chemin une tête sans corps qui commence par chercher querelle au

chevalier et par recevoir de lui un vigoureux soufflet; puis elle entame une longue conversation, dans laquelle elle lui apprend que l'auteur du rapt est son frère, que toute sa puissance est dans sa barbe, et qu'il n'existe qu'une seule épée capable de la trancher. Après quelques incidens, découverte de l'épée, grace à l'intervention d'un magicien favorable à Rouslan, défaite de l'enchanteur, réunion des deux époux : voilà tout le poème. Il faut bien le dire, cette chevalerie errante, ces grands coups d'épée, ces tours où gémissent de belles prisonnières, ces malins enchanteurs, tout cela n'excite pas en nous un bien vif intérêt, tout cela ne dit rien à notre époque sérieuse et positive, n'appartient pas à la poésie telle que nous la concevons maintenant. Mais n'oublions pas que la poésie n'est point placée, en Russie, dans les mêmes conditions qu'en France; que, n'y trouvant pas des institutions libres et populaires dont elle puisse suivre la marche et recevoir l'impulsion, elle ne saurait prétendre à la destinée philosophique, rationnelle, sociale, que lui prédit l'auteur des *Méditations*. Son but unique est donc d'amuser un public léger et inattentif, trop heureuse, quand, à force de fraîcheur dans le coloris, de grace et de feu dans les descriptions, elle parvient à triompher de son indifférence pour la littérature nationale!

La Fontaine de Bachtchicarai est fondée, comme *Rouslan*, sur une de ces traditions que Pouchkin affectionne singulièrement, parce qu'elles lui livrent une fable toute faite et des personnages tout créés. On montre encore, en Crimée, l'ancienne résidence des khans de Tatarie, vaste et sauvage Alhambra, dont M. Mouravief-Apostol nous a donné une curieuse description. Dans la partie la plus reculée du palais s'élevait jadis une fontaine en marbre que le khan Guirei avait consacrée, dit-on, au souvenir de Marie, jeune princesse polonaise enlevée par lui dans une de ses incursions, et reléguée au fond du harem. Marie, dans le poème de Pouchkin, a inspiré au khan une passion qui l'occupe tout entier. Pour elle, il oublie les combats; pour elle, il dédaigne toutes les beautés du sérail. Son front est plus sévère, son silence plus menaçant que de coutume; et ses guerriers et ses eunuques, rangés autour de leur maître, ne peuvent deviner la cause du mal qui le consume, ni de la colère qui l'agite. Il ne souffre pas seul; Zaréma, sa belle favorite, qu'il néglige depuis son retour, est en proie à tous les tourmens de la jalousie. Une nuit, elle trompe la vigilance des gardiens, elle pénètre auprès de Marie, auprès de cette rivale qu'elle déteste sans la connaître. Mais laissons le poète parler lui-même :

« Tout dort; Zaréma veille seule dans le sérail, et quand l'ombre plus épaisse lui dit qu'il est temps d'accomplir son dessein, elle se lève, ouvre la porte d'une main mal assurée, s'avance dans les ténèbres, et sa respiration est tout haletante, et son pied timide ose à peine effleurer le sol. Tout à coup elle s'arrête, près de heurter un vieil eunuque, au sommeil léger, à l'ame de bronze, au poignard acéré. Il faut passer sur son corps, l'éveiller peut-être, et alors mourir. N'importe ! un dieu la protége, et l'obstacle est franchi. Bientôt elle se trouve en face d'une seconde porte ; elle l'ouvre hardiment, entre, et les objets qui l'environnent la remplissent d'un religieux effroi. Une lampe éclairait de sa lueur mélancolique l'image de la sainte Vierge, surmontée de la croix, symbole sacré d'amour et d'espérance; et cette croix, cette image, ont réveillé dans l'ame de Zaréma les souvenirs vivans encore d'une autre patrie, d'une autre religion. Marie reposait au pied de la croix; sa bouche était gracieusement entr'ouverte, et la pourpre de ses joues attestait les larmes récentes qui les avaient brûlées. On l'eût prise pour un enfant des cieux, pour un ange exilé du divin séjour et traînant ici-bas sa triste captivité. A cet aspect, la sultane, émue de tant de beauté, touchée de tant de candeur, chancelle, tombe aux pieds de Marie en s'écriant : « Pitié ! pitié pour moi ! ne repousse pas mes prières ! » Ces cris, ces gémissemens réveillent la jeune fille, qui se lève, considère un instant cette femme inconnue pleurant à ses genoux ; puis, la relevant doucement : « Qui es-tu, lui dit-elle, que me veux-tu ? — Je veux te voir, je veux que tu m'entendes, car toi qui m'as perdue, tu peux seule me sauver. Écoute-moi, je suis née loin, bien loin d'ici. Oh ! les souvenirs de mon enfance vivent encore dans ma mémoire ; je me rappelle les montagnes dont les sommets se confondaient avec les cieux, les sources jaillissant du creux des rochers, les forêts impénétrables, et d'autres lois, d'autres mœurs... Par quel destin fus-je enlevée à ma patrie, amenée en ces climats? je l'ignore. Jusqu'à ce jour, heureuse et tranquille à l'ombre du sérail, je ne connaissais que de nom les larmes, la tristesse, le désespoir. Quand l'amour s'éveilla dans mon cœur, les désirs craintifs, qu'il n'osait s'avouer à lui-même, trouvèrent, à peine éclos, un objet pour les satisfaire et les combler. Guirei, rassasié de dépouilles et de combats, était venu se replonger dans les délices du sérail. Nous parûmes devant lui tremblantes et incertaines de notre sort; je vis son regard puissant s'abaisser, se fixer sur moi pour ne plus se détourner. Dès cet instant nous vécûmes l'un pour l'autre dans une fortunée solitude, dans une douce et continuelle ivresse. La jalousie, le soupçon, la calomnie, tous les fléaux des harems nous étaient inconnus. Tu vins, hélas! et le charme fut rompu ; tu vins, et ta présence fit naître dans l'ame du khan une horrible pensée de trahison. Depuis ton arrivée ma vue l'importune ; il entend mes reproches, mais sans en être touché ; il voit mes larmes, mais il ne songe pas à les essuyer. Je le sais, tu n'es pas complice de son crime ; écoute-moi donc. Je suis belle et n'ai que toi pour rivale, mais tu ne sais pas aimer ;

froide et insensible beauté, la passion ne brûle pas tes veines, la jalousie ne déchire pas ton cœur. Cesse donc de troubler le cœur de mon amant, car il est à moi, car ses baisers ne sont de feu que pour moi seule, car d'effroyables sermens ont enchaîné nos ames et nos destinées, car sa trahison me tuerait. Je pleure, tu le vois; j'embrasse tes genoux, je te supplie de me rendre mon repos et mon bonheur. Ne me réponds rien; pour rebuter le khan, mets tout en usage, dédains, larmes, refus; jure (et bien que j'aie quitté la foi de mon enfance pour suivre la loi du Koran, cette foi sacrée, je le sais, est la tienne), jure de m'obéir, sinon rappelle-toi que j'ai un poignard à ma ceinture et que je suis née près du Caucase. »

Cette entrevue des deux rivales ne tarde pas à être découverte; l'amante délaissée est précipitée dans la mer, par ordre du khan, inexorable exécuteur des lois du sérail quand elles sont violées par ceux qui lui déplaisent; la jeune prisonnière s'éteint doucement, chaste et résignée à son sort; le khan pousse alors son cri de guerre et s'élance à cheval, car, pour éteindre son amour, il lui faut du sang. Idées, peintures, sentimens, style, tout, dans *la Fontaine de Bachtchicarai*, respire un parfum oriental; on voit que Pouchkin était sur son terrain; on reconnaît l'exilé de la Bessarabie, le promeneur solitaire des bords de la mer Noire, le voyageur qui a long-temps parcouru cette Tauride où la domination tatare s'est si profondément empreinte dans le sol, dans les mœurs, dans les monumens. Habitant de ces chaudes et voluptueuses contrées, c'était à lui d'en éprouver et d'en décrire les molles langueurs et les passions bondissantes; c'était à lui de ressusciter ces sérails d'Orient, avec leurs hautes murailles, leurs silencieux jardins, leurs vastes salles toutes couvertes de tapis d'Asie, tout inondées de parfums, où veille un peuple d'eunuques, où dort un peuple d'odalisques; et puis, jeter au milieu de cette prison, où l'amour est un hideux mélange d'obéissance passive et de plaisir brutal, une vierge chrétienne, qui a conservé avec la foi de ses pères toute la fierté de son cœur, toute la pureté de ses sens; opposer une amante délaissée, tour à tour abattue par la douleur ou furieuse de honte et de désespoir, à cette jeune fille qui, tranquille au pied de la croix, ne regrette que sa patrie, ne désire que la mort; faire naître pour elle dans l'ame d'un barbare une passion qui l'étonne lui-même, un respect dont il s'irrite, sans qu'il puisse étouffer cette passion ni dépouiller ce respect; assurément c'était là une donnée dramatique, c'était là une belle occasion de personnifier en quelque sorte l'Europe dans cette jeune fille, l'Orient dans ce barbare, et de nous montrer dans le triomphe de l'esclave

chrétienne sur le farouche musulman toute la supériorité de nos lumières, de nos croyances, de notre civilisation. Malheureusement Pouchkin n'a pas creusé son idée, approfondi son sujet : il s'est contenté, suivant son usage, de quelques scènes à peine indiquées, de quelques caractères à peine ébauchés, et, sitôt que l'inspiration lui a manqué, que sa verve s'est refroidie, il a déposé la plume et clos son œuvre sans s'inquiéter de savoir si elle était réellement terminée.

Le Prisonnier du Caucase n'a de commun que son titre avec la nouvelle de M. le comte Xavier de Maistre. Un jeune Russe est tombé dans les mains des Tcherkesses; ils ont laissé la vie à leur captif dans l'espoir d'une riche rançon, qu'il pourra bien leur faire long-temps attendre, car, dégoûté du monde, mort à toutes ses joies, poursuivi par une passion fatale, l'esclavage lui est presque indifférent; mais une jeune fille se prend d'amour pour le pauvre prisonnier. Malade, elle le soigne; triste et malheureux, elle le distrait par ses chansons; insensible à sa tendresse, elle ne s'attache à lui qu'avec plus de force et de dévouement. Un jour que tous les guerriers de la peuplade sont partis pour une expédition lointaine, elle brise ses fers; le Russe s'éloigne presque à regret. Tout à coup, il entend derrière lui l'onde s'agiter; il se retourne, et ne voit plus qu'un vêtement qui flotte à la surface; c'est tout ce qui reste de la jeune fille. Ce poème, fort court, et dont le fond, comme on voit, est assez insignifiant, a le tort de placer les deux acteurs du petit drame que nous venons d'analyser, dans une position sans issue, dans une situation d'ame qui est toujours la même : l'apathie du Russe est sans remède, la passion de la jeune fille est sans espoir, en sorte que nous désirons à peine la délivrance de l'un, et que la mort de l'autre, n'étant pas la conclusion nécessaire d'un amour calme et silencieux comme le sien, nous surprend sans nous affliger. Ce défaut capital à nos yeux, puisqu'il enlève tout intérêt au récit principal, est racheté par quelques détails poétiques sur les mœurs des habitans du Caucase. Simples dans leurs habitudes, hospitaliers envers l'étranger, implacables envers leurs ennemis, ces montagnards n'ont d'autres parures que leur poignard, leur carabine et leur yatagan, d'autre ami que leur cheval, d'autre plaisir que la guerre, d'autre fortune que la dépouille du vaincu. Chez eux, l'audace n'exclut pas la ruse; s'ils ne craignent pas de se précipiter en aveugles sur un rempart de baïonnettes, ils savent aussi se mettre en embuscade derrière un arbre, un rocher, et là, comme un tigre qui guette sa proie, attendre patiemment, pendant des jours entiers, le passage d'un soldat ou d'un cavalier ennemi,

pour lui envoyer une balle qui ne trompe jamais leur haine, et va toujours au cœur. Voilà les traits sous lesquels Pouchkin nous les décrit; et, comme Russe, il doit bien connaître ces courageux martyrs de la liberté, qui, abandonnés de la Turquie, ignorés du monde entier, resserrés entre la mer Noire et la mer Caspienne, défendent pied à pied les gorges de leurs montagnes, et que l'invasion moscovite pourra bien anéantir, mais jamais dompter.

Eugène Oneguine, dernière production de l'auteur, n'est autre chose que le journal d'un dandy de Pétersbourg, c'est-à-dire de Pouchkin lui-même; car bien que dans sa préface il proteste spirituellement contre la malignité publique, qui ne manquera pas de l'accuser d'avoir voulu travestir le *Childe-Harold* de Byron, le poète et son héros se touchent ici par trop de points pour qu'on puisse méconnaître leur identité. Eugène Oneguine est donc un des fashionables les plus accomplis de Pétersbourg. Cette variété de l'espèce humaine se reconnaît aux mêmes traits, à quelque degré du pôle qu'on l'observe : assez d'esprit pour demander un rendez-vous à la femme qu'on aime, assez de courage pour adresser un cartel au rival qui vous gêne, assez de fortune et de naissance pour ne songer qu'à ses plaisirs, et se présenter hardiment dans les salons les plus aristocratiques. La réunion de ces solides avantages n'empêche pas Oneguine de prendre un jour en haine et en pitié toute sa vie de bals, de festins, de jeux, d'intrigues misérables, de succès désespérans par leur facilité; et, pour ne pas se suicider, il se confine bravement à la campagne. Là, il se lie bientôt intimement avec Lenskoi, jeune philosophe de vingt ans, qui revient de Gœttingue et d'Iéna, qui a parcouru l'Allemagne le sac sur le dos, et n'en a rapporté qu'un peu de science, des idées passablement romanesques, un Werther dans sa poche, et de longs cheveux noirs flottans sur ses épaules; présenté par son nouvel ami dans une famille de bons gentilshommes campagnards, Eugène y fait la connaissance de deux sœurs : *Olga*, *Tatiana;* l'une, légère, coquette, insouciante; l'autre, pâle, mélancolique, à l'abord glacial, au cœur ardent et passionné. Olga a été la compagne d'enfance de Lenskoi, et tous deux s'aiment de l'amour chaste et naïf qu'éprouvent deux ames qu'une sorte de prédestination a dérobées au contact de nos vices et de nos souillures. Tatiana, de son côté, nourrit en secret une profonde passion pour Eugène; mais il a juré de ne plus aimer, il tient parole, et quand la jeune fille, long-temps partagée entre son orgueil qui lui dit de se taire et son amour qui lui dit de parler, avoue enfin à Eugène qu'elle ne peut vivre sans lui,

Eugène ne répond à ces brûlantes confidences que par un long sermon, bien raisonnable et bien froid, bien moral et bien cruel. Cependant l'ennui vient le tourmenter au fond de sa retraite; il est aussi las des eaux, des bois, de la solitude, qu'il l'était naguère du bruit des cités; il souffre de l'absence du plaisir, comme il souffrait du plaisir lui-même; il veut étudier, mais les anciens l'ennuient comme les modernes, les morts lui paraissent aussi sots que les vivans; il veut écrire, mais sa tête est fatiguée, son cœur est vide; en désespoir de cause, il se met à courtiser Olga. Lenskoi le croit son rival; un cartel est envoyé, une rencontre a lieu, et le malheureux jeune homme tombe, trahi par sa maîtresse et frappé de la balle de son ami. Quelques années s'écoulent; Olga s'est consolée en épousant un officier de hussards; Eugène a voyagé pour oublier ce fatal coup de pistolet qui résonne toujours à son oreille; il revient enfin à Pétersbourg, et dès sa première apparition dans le monde, il retrouve Tatiana, cette jeune fille qu'il a jadis rebutée, aujourd'hui femme d'un général, belle, adorée, puissante. Tenté par la singularité de l'entreprise, il essaie de reprendre sur elle son ancien ascendant, il parle d'amour, il se jette à ses pieds; mais les rôles ont changé, et, pour toute réponse, il reçoit une mercuriale qui venge la femme du sermon qu'avait subi la jeune fille. Ce fond sans doute est bien léger, mais *Eugène Oneguine* n'en est pas moins, selon nous, le chef-d'œuvre de l'auteur, parce qu'il est à la fois la manifestation la plus complète du caractère de l'homme et des qualités de l'écrivain. Action simple et attachante, style souple et facile, saillies spirituelles, voilà ce qui le distingue à chaque page; on voit que Pouchkin n'invente pas, qu'il raconte, que ce sont partout ses souvenirs qu'il interroge, ses passions qu'il analyse, son caractère qu'il met en scène, toute sa vie de dandy, d'homme blasé, de duelliste, de poete qu'il expose avec verve, avec simplicité, avec bonhomie. Le monde qu'il décrit, il l'a vu, il a hanté ses salons, il a coudoyé ses grands hommes, il en a été lui-même le héros et la victime, l'admiration et la terreur; les intrigues auxquelles il vous initie, il y a joué son rôle; les femmes à la mode, fragiles idoles qu'on encense aujourd'hui pour les briser demain, il les a connues, il s'est assis dans leur boudoir, il a défait les boucles parfumées de leurs cheveux, il a fait serment de les aimer toujours, et il a oublié le lendemain les sermens de la veille; tout cela c'est de l'histoire, et ses confidences sont d'autant plus naïves, ses épanchemens d'autant plus vrais, ses révélations d'autant plus intimes et plus piquantes, qu'il ne les fait pas en son nom, qu'il se

met prudemment à l'abri de son héros, éditeur responsable de toutes ses œuvres, en sorte qu'il peut hardiment étaler à tous les yeux son portrait, sans qu'on ait jamais le droit de le reconnaître et de lui dire : *C'est vous!*

Disons, maintenant que nous avons parcouru toute la série des œuvres de Pouchkin, qu'on ne saurait lui accorder la force d'invention, la profondeur de sentiment, l'audace d'images, les vues larges et philosophiques qui distinguent le génie. Chacun des sujets qu'il traite n'est guère qu'un thême sur lequel il brode complaisamment de brillantes variations, de capricieuses fantaisies; mais c'est le style qui lui assure l'immortalité. Tout dans ce style est plein, poétique, harmonieux; véritable sylphide, sa période s'arrondit, se balance, se pose avec un charme inexprimable; on admire son vol léger et gracieux, et on oublie de lui demander plus de force et d'élévation; on écoute sa voix suave et mélancolique murmurer des notes d'une douceur infinie, et l'on ne songe pas que cette voix pourrait être plus variée et plus étendue. Rappelons enfin que Pouchkin est mort à trente-six ans, dans toute la vigueur de l'âge, dans tout l'éclat du talent; mort à une époque où son caractère, modifié par le malheur, la réflexion, l'expérience des choses et des hommes, semblait subir une salutaire révolution; mort au moment où, sentant peut-être tout ce que ses précédentes productions avaient d'incomplet et d'inachevé, il s'apprêtait à élever un monument à Pierre Ier, à lier son nom au nom de ce puissant réformateur, dont la grande figure domine toute l'histoire de Russie, et en fait comme deux parts, l'une pour l'Asie et la barbarie, l'autre pour l'Europe et la civilisation.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 juillet 1837.

Le *Moniteur* du 18 juillet a enfin publié ce traité de la Tafna, qu'on avait, sans le connaître, attaqué avec tant de violence. Aujourd'hui qu'on le connaît, on ne l'en attaque pas moins; mais il faut bien se garder de croire tout le mal que l'on en dit, et peut-être même ne faut-il pas s'en étonner. Nous nous sommes fait, tous tant que nous sommes, de si grandes illusions sur Alger; nous avons là-dessus de si fortes erreurs à reconnaître et à rectifier; nous avons tant de vérités modestes à apprendre, et tant de mensonges d'amour-propre à oublier; nous avons tellement sur cette question tout à refaire dans notre esprit, idées et expressions, qu'il ne faut pas trop sévèrement condamner les intelligences qui se cabrent à l'encontre du vrai, du réel et du possible, pour se rejeter par habitude dans le domaine des chimères et de l'impossible où l'on a malheureusement vécu jusqu'à ce jour.

A parler sans métaphore, tout ce que nous pouvons dire du traité conclu par le général Bugeaud avec Abd-el-Kader, c'est que les données générales de la situation ne permettaient rien de plus avantageux, rien de plus brillant. Quand on se place en dehors des faits, des faits présens comme des faits accomplis et irrévocables; quand on juge des hauteurs de la théorie, oh! sans doute, on peut secouer la tête et critiquer d'un ton superbe l'état de choses consacré par le traité de la Tafna. Mais un gouvernement a d'autres devoirs. Un gouvernement est obligé de compter avec les faits, le climat, l'éloignement des lieux, les hommes, les ressources actuelles, les besoins possibles de l'avenir. Un gouvernement, dans un pays constitutionnel, doit surtout compter avec les chambres et le budget, deux réalités puissantes qu'il ne méconnaîtrait pas impunément. Eh bien! quand on se sera mis à sa place, quand on aura établi en conscience un compte sérieux avec tout cela, après avoir fermé soigneusement la porte à l'imagi-

nation, nous sommes persuadés que tout esprit impartial approuvera le traité.

La conservation d'Alger une fois décidée, il s'est présenté deux systèmes, la paix et la guerre, ou, ce qui revenait au même, l'occupation restreinte et l'occupation absolue. En effet, la conquête entière, l'occupation absolue de tout le territoire qui composait l'ancienne régence d'Alger, c'était la guerre, une guerre acharnée, longue et dispendieuse. Combien longue, combien dispendieuse en hommes et en argent ? c'est ce que personne ne saurait dire. Combien de milliers de soldats il aurait fallu jeter et maintenir en Afrique, pour se rendre maître incontesté du pays? c'est ce qu'on ne sait pas. Et il faut remarquer que plus on s'est étendu à l'ouest et à l'est dans les limites de l'ancienne régence, plus on a pénétré dans l'intérieur, plus on a eu de moyens d'apprécier la force des populations, plus on s'est accordé, involontairement et sans préoccupation systématique, à élever le chiffre des troupes que pourrait exiger leur assujétissement complet. On s'est bien dit : Mais pourquoi le gouvernement français, maître d'Alger, ne se mettrait-il pas à la place du dey d'Alger, et n'exercerait-il pas les droits de souveraineté qui lui appartenaient, sur toutes les populations de la régence? Cela paraissait bien simple; mais on oubliait deux choses, d'abord que nous avions contre nous des préjugés religieux presque insurmontables, ce dont on s'aperçoit chaque jour, et ensuite que les Arabes, soumis par la force au régime turc, aimeraient mieux, une fois ce joug brisé par nos armes, s'appartenir à eux-mêmes, autant que possible, et ne pas relever de nouveaux conquérans, étrangers, infidèles, qui avouaient hautement l'intention de les déposséder tôt ou tard, insensiblement ou par masses, au profit de colons européens. L'occupation absolue, c'était donc, nous le répétons, la guerre sur tous les points à la fois, une guerre chanceuse, dont les frais, la durée, les résultats, sont également incertains. Assurément ceux qui voulaient l'occupation absolue ne la voulaient pas en vue de la guerre, ou de l'extermination impossible de la race arabe; ils ne voulaient pas la guerre pour elle-même. Mais peu importe, si la guerre était l'inévitable condition du résultat qu'ils croyaient nécessaire d'obtenir et de poursuivre sans relâche, jusqu'à ce qu'on l'eût obtenu.

C'est avec beaucoup de raison qu'on a appelé « la guerre mal faite » l'espèce de système suivi, ou plutôt l'état habituel des choses et l'ensemble d'évènemens que l'on remarque dans l'histoire de notre possession d'Alger depuis sept ans. Mais il faut ajouter que la guerre n'a pas pu être bien faite, et que la faute en est à tout et à tout le monde, excepté à nos soldats, qui se battaient bien, mais qui étaient trop peu. Voici, au fait, la véritable situation dans laquelle on se trouvait à cet égard. On voulait d'instinct ce qui n'était pas possible sans cette guerre générale dont nous avons parlé, et on ne l'avouait ni à soi-même, ni aux autres : ni à soi, parce qu'on entrevoyait vaguement les énormes difficultés de l'entreprise; ni aux autres, c'est-à-dire aux chambres et au pays, parce qu'on n'était pas assez sûr de

l'opinion du pays et qu'on l'était trop de celle des chambres. Il en est résulté cette guerre mal faite, par saccades et avec des moyens insuffisans, que tout le monde aujourd'hui s'accorde à réprouver, et à laquelle le gouvernement vient de substituer, par le traité de la Tafna, un système pacifique, fondé sur l'occupation restreinte. C'est au moins un essai à faire, et on le fera cette fois sur une grande échelle, dans toute l'étendue de la régence, sauf la province de Constantine, et avec des conditions de succès assez heureusement combinées.

Ce n'était peut-être pas ici le lieu de présenter ces développemens sur la question générale d'Alger : mais nous y avons été amenés par tout ce que nous lisons depuis quelque temps sur le traité de la Tafna, et par les accusations fort peu concluantes auxquelles il a servi de texte. Si on ne l'avait pas sous les yeux, et si on ne connaissait pas les faits, on pourrait croire que la France avait cédé d'un trait de plume des provinces entières, des villes populeuses, un vaste pays, riche et fertile, qui aurait été bien tranquillement soumis à sa domination, où des garnisons bien établies, communiquant facilement entre elles, auraient maintenu sans peine les populations dans l'obéissance, et où seulement il aurait fallu attendre quelques années encore pour recueillir les fruits certains de sacrifices légers et tout ordinaires. Au lieu de cela, quelle est la réalité? On n'a rien cédé de ce qu'on possédait sauf Tlemcen, point excentrique, dont le ravitaillement exigeait chaque fois une grande et coûteuse expédition. Pour tout le reste du territoire dont Abd-el-Kader est reconnu par la France le maître responsable, la guerre ne l'avait point donné, la paix ne l'enlève point à la France. Le maximum des forces dont le gouvernement aurait pu disposer pour continuer la guerre, tout susceptible qu'il fût de recevoir au gré des circonstances une extension irrégulière, n'aurait certainement suffi ni à la conquête, ni à la garde de ce qu'on renonce pour le moment à disputer aux Arabes. D'où viennent donc tant de clameurs contre le traité de la Tafna? Est-ce que la France a perdu une seule des positions maritimes dont la conservation serait précieuse pour maintenir sa puissance dans la Méditerranée? Pas une. Entre la régence de Tunis et l'empire de Maroc, elle conserve toutes celles que ses amis ont souhaitées, que ses ennemis ont craint de lui voir acquérir, toutes celles qui ont une utilité reconnue et un avenir assuré. Est-ce que le terrain manque à l'affluence des émigrans européens? Est-ce que tous les essais publics de colonisation et de cultures nouvelles n'ont pas autour d'Alger, dans la plaine non encore assainie de la Mitidjah, autour d'Oran, dans les trois cents lieues carrées où la France règne sans partage, un champ assez vaste et une assez large carrière? Avant de se récrier sur les bornes imposées à notre domination, qu'on laisse arriver les colons, défricher ces terres fertiles, dessécher ces marais, diriger le cours de ces eaux trop rares, mais souvent mal employées, et puis on verra.

Oh! sans doute, le traité de la Tafna, ce n'est pas la paix de Campo-Formio; mais nous n'avons pas eu de ce côté notre campagne d'Italie, et, qui

plus est, nous ne l'aurons pas, pour bien des raisons que nous ne voulons pas dire. Cependant nous en dirons bien une : c'est que le régime constitutionnel n'est pas tout-à-fait celui des grandes choses, et surtout des grandes choses par la guerre. Honni soit qui mal y pense ! Nous ne voulons pas de mal au régime constitutionnel; mais il faut bien le dire, une commission du budget calcule trop exactement ce que coûteraient la grandeur et la gloire, et trouve le plus souvent qu'elles coûtent trop cher. Alger s'en est cruellement ressenti; les économiseurs de la chambre lui ont fait une guerre plus terrible que les Arabes, et pour peu que cela dure, nous nous trouverons, sans nous en douter, réduits à l'impuissance de tenter quelque grande entreprise ou de soutenir quelque grand choc. Aussi, je ne ferais pas de propagande constitutionnelle par amour de la liberté et de l'humanité; mais je voudrais, comme le renard de la fable, que tout le monde eût la queue coupée. Voyez l'Angleterre. N'a-t-on pas été obligé de lui faire, pendant deux ans, des contes à dormir debout sur les progrès et les desseins de la Russie, pour obtenir de sa chambre des communes qu'elle ne laisse pas périr sa marine, qui est la vie de l'Angleterre et l'indispensable élément de sa puissance? Je ne sais trop de quoi il faudra nous faire peur, à nous Français; mais il faudra nous faire peur de quelque chose, pour que nous ne nous contentions pas d'être heureux et libres dans le présent, mais pour que nous éprouvions aussi le besoin d'être grands et forts, afin d'assurer l'avenir, et pour que le monde qui les oublierait, si on n'y prenait garde, ne perde pas de vue trop long-temps les couleurs de notre glorieux pavillon.

Nous voilà un peu loin d'Alger et du traité de la Tafna. Nous n'avons pas l'intention d'y revenir, mais encore un mot, et nous en finissons avec l'Afrique.

L'expédition de Constantine est résolue. C'est bien. Nous avons là une injure à venger. Elle sera vengée, nous l'espérons. Le ministère apporte la plus louable activité à tout disposer pour le succès de la campagne. Quand nous aurons pris Constantine et humilié Achmet-Bey, nous pourrons faire la paix. Alors commencera dans toute l'étendue de la régence une grande et solennelle épreuve du système pacifique. Mais c'est alors aussi qu'il faudra bien se tenir en garde contre les économiseurs de la chambre, si l'on veut fonder en Afrique une puissance durable et un établissement sérieux. Des économies, on pourra en faire, et c'est un des bons résultats de la paix, sur l'entretien des troupes, qui coûtera moins cher à mesure que la culture s'étendra autour de nos places fortes, et quand les Arabes viendront à l'envi approvisionner nos marchés. Mais qu'on ne diminue pas l'effectif des troupes, comme si la France succombait sous ce fardeau, et qu'on épargne aux Arabes, dont il faudra encore se défier long-temps, la dangereuse tentation de nous rejeter dans la mer en nous voyant affaiblis.

Pendant que la royauté de juillet s'affermissait par l'amnistie, et que la France saluait dans le mariage du duc d'Orléans, un nouveau gage de force et de perpétuité; pendant qu'un ministère conciliateur cherchait à rallier

autour de lui toutes les opinions honorables, que faisaient les meilleures têtes du parti légitimiste? Quelques hommes, aveugles au milieu de la sécurité universelle, confiaient à des lettres infidèles le secret d'espérances plus folles encore qu'elles ne sont coupables, et de ridicules agitations qui ne s'élèvent pas même jusqu'au complot. Ce sont d'obscures manœuvres, dont un gouvernement fait bien de chercher à couper tous les fils et découvrir toutes les ramifications, parce qu'il est gouvernement pour prévenir non moins que pour réprimer. L'un vaut même mieux que l'autre, surtout en fait de conspirations. Mais c'est faire trop d'honneur à de pareilles extravagances, et en même temps c'est ne pas être difficile sur les argumens, que de les invoquer contre l'amnistie et le système de conciliation, comme l'a essayé un journal, organe de ressentimens inexplicables et défenseur maladroit de principes qui ne périclitent pas. Malheureusement pour le *Journal de Paris,* ce n'était pas une conspiration bien terrible, et le cabinet ne s'en effrayait pas trop en accomplissant le devoir que lui imposait une première découverte.

En vérité, le parti légitimiste se fait de bien étranges illusions. Voilà un grand orateur et des hommes d'esprit qui écrivent à Prague, ou ailleurs, qui croient peut-être, dans ce calme profond où nous sommes restés, que la France marche à des convulsions nouvelles, et que ces convulsions tourneront au profit de leur cause! Et cependant ils voient marcher le monde, ils vivent au milieu de lui; on ne doit pas les supposer étrangers à la réalité qui les presse de toutes parts et leur donne quelquefois de bien dures leçons. Un livre paraît sous leurs couleurs, écrit par un de leurs partisans, dans l'intérêt de leurs opinions. Ce livre est déféré au jury, qui le condamne, et le jury n'a de rigueurs que pour eux. Dieu nous garde d'appeler des persécutions contre la presse; ce n'est ni notre rôle, ni notre goût. Mais puisque ce procès a été fait, nous sommes en droit de le montrer aux légitimistes comme un éclatant témoignage du peu de sympathie que la nation éprouve pour leurs affections, leurs regrets, leurs doctrines de gouvernement. Profiteront-ils de cette expérience? Il est permis d'en douter. Ils continueront à se bercer des mêmes rêves, à protester par mille subterfuges, par mille déguisemens, contre l'œuvre solennelle, et quoi qu'ils en disent, l'œuvre durable de juillet. Ils continueront à prédire tous les trois mois une révolution, comme ils le font depuis sept ans, et à discuter gravement, de Paris à Prague, la légitimité de Louis XIX et de Henri V, toutes choses dont la France ne s'inquiète pas beaucoup, et dont le ministère fera bien de ne pas s'effrayer plus qu'elle.

Au reste, en attendant que ces hautes questions de légitimité soient résolues, on se laisse faire, qui préfet, qui conseiller d'état, maître des requêtes, directeur des affaires d'Afrique, membre du conseil royal de l'instruction publique, comme s'il n'y avait plus de légitimité, voire même plus de *doctrine* en ce monde. Vainement M. Napoléon Duchâtel a-t-il été supplié de prendre patience, de veiller encore une heure ou deux. M. Na-

poléon Duchâtel a très gracieusement reçu des mains de M. de Montalivet et de M. Molé sa belle préfecture de Pau, tandis que son frère se console de n'être plus ministre en épousant une fort riche héritière, M[lle] Paulet, belle-fille du général Jacqueminot. Ce sont probablement les myrtes, j'allais dire les lauriers, de l'ex-ministre des finances, qui ont empêché M. Napoléon Duchâtel de dormir; et puisqu'il voulait être préfet, bien a-t-il fait de l'être de par le ministère du 15 avril. Qui sait quand il en viendra un autre, et si même cet autre eût été d'aussi bonne composition? On a généralement approuvé toutes ces nominations dans l'ordre administratif, publiées par le *Moniteur* du 25 de ce mois. Ce sont à la fois des actes de bonne administration et de bonne politique. M. Baude rappelé au conseil d'état, M. Laurence chargé de la direction des affaires d'Alger, M. Saint-Marc Girardin nommé membre du conseil royal de l'instruction publique, M. Nisard, un des talens les plus sérieux de ce temps, appelé à seconder M. de Salvandy; il n'y a rien dans ces mesures que d'honorable, de juste et de réparateur. M. Nisard, M. Laurence et M. Baude, sont des conquêtes utiles faites par le gouvernement, utiles à lui-même, utiles à la France, et nous lui souhaitons de n'en jamais chercher que de ce genre, de ne pas trop caresser, comme s'il en craignait quelque chose, des esprits moins graves, des capacités plus contestables, des caractères moins solides. Il y a des gens qui, le voyant fort, lui arriveront toujours assez tôt.

Il a été question, ces jours derniers, de plusieurs mutations dans les postes diplomatiques de second ordre. M. de Rumigny, appelé à l'ambassade de Rome, serait remplacé à Turin par M. de Montebello, qui aurait pour successeur, à Berne, M. le baron Mortier; et on aurait disposé du poste de La Haye, qui était occupé par M. Mortier, en faveur de M. de Varennes, qui éprouve une aversion décidée pour la résidence de Hambourg. Nous ne croyons pas les choses aussi avancées, et nous avons même lieu de penser que, dans le travail dont s'occupe M. Molé, elles ne seront pas tout-à-fait arrangées de cette façon.

Le gouvernement s'est enfin décidé à prendre contre Naples des mesures de représailles, que sollicitaient depuis long-temps l'hostilité de cette cour et ses mauvais procédés envers notre commerce. Fidèle à ses principes de modération, parce qu'elle est sûre de sa force, la France a voulu ajourner un pénible éclat, tant qu'elle a pu espérer quelque chose de négociations amicales avec le cabinet napolitain, malgré la froideur de nos relations. Mais, en dernier lieu, les tracasseries mesquines, suscitées sans raison et contre l'intérêt évident du royaume de Naples lui-même, aux paquebots à vapeur de notre marine, chargés du beau service de la correspondance d'Orient, ont déterminé le gouvernement français à tenter une autre voie pour réduire cette opiniâtre malveillance. Nous n'attendions pas moins de M président du conseil, qui a fait adopter la mesure de représailles contenue dans l'ordonnance royale du 24 juillet. Nous savons que le soin des intérêts et de l'honneur de la France ne pourrait être placé en de meilleures

mains, et que ce n'est pas M. Molé qui hésitera jamais dans une question de dignité nationale.

Les élections anglaises, commencées depuis le 23 juillet, se poursuivent au milieu des violences, des brutalités, des corruptions ordinaires. Ni d'un côté, ni de l'autre, on ne se fait faute de recourir à tous les moyens de succès qu'une longue habitude a en quelque sorte consacrés. Partout, ce sont des votes achetés, des électeurs enivrés, des masses de peuple soudoyées par le plus riche des deux partis, pour injurier, siffler, accabler de projectiles les orateurs du parti contraire, pour étouffer leur voix par des cris sauvages, par une musique bruyante. M. O'Connell et l'ex-duc de Cumberland jouent le plus grand rôle dans les discours adressés à la foule du haut des *hustings*, dans les exclamations qui les interrompent, dans les saillies populaires qui les égaient. Le tory anglican jette à la tête du réformiste O'Connell, et le papisme, et la messe, et le rappel de l'Union; tandis qu'en fait de raisons à opposer aux tories, la plus victorieuse est toujours ce pauvre duc de Cumberland, qui jouit en Angleterre d'une popularité colossale. Rien n'y manque. Les candidats sont obligés de se défendre d'avoir reçu de lui l'ordre des guelfes, et de déclarer qu'ils ne l'en aiment pas mieux pour cela; à la fin de chaque élection libérale, après les trois salves d'applaudissemens pour la jeune reine et pour le réformiste qui vient d'être élu, le peuple se met à pousser les trois grognemens de rigueur (*three groans*) pour sa majesté hanovrienne, qui doit en avoir les oreilles rompues de l'autre côté du détroit.

On ne peut encore affirmer, en sûreté de conscience, que la majorité soit décidément acquise aux réformistes, et par eux au ministère Melbourne. Sur les élections déjà connues, et qui ont été vivement disputées, ils la revendiquent avec raison; mais leurs adversaires contestent le chiffre. Reste à savoir comment tourneront les élections des comtés. Cependant il y a un résultat important à constater, c'est que les radicaux ont beaucoup perdu, et ils perdront encore davantage; leurs projets ont effrayé, et les ministres l'ont si bien senti, que tous ceux qui sont partis de la chambre des communes les ont désavoués et se sont séparés d'eux dans leurs discours aux électeurs. Le langage de lord John Russell et de M. Spring-Rice, l'un ministre de l'intérieur, l'autre chancelier de l'échiquier, a été très remarquable sous ce point de vue. Ils ont pris tous deux les engagemens les plus formels sur la constitution de la pairie, sur le maintien de la religion de l'état, sur les grandes questions fondamentales que les radicaux ont soulevées dans ces derniers temps. Il ne tient aujourd'hui qu'à la chambre des lords de consommer la séparation du parti whig d'avec le radicalisme. Le moyen, c'est de céder sur les mesures de réformes qu'elle a repoussées jusqu'à ce jour. Elle peut être sûre qu'ensuite le ministère n'ira pas plus loin, qu'il aura besoin de s'appuyer sur elle, et que la lutte politique sera transportée sur un autre terrain, où elle ne recevra pas les premiers coups.

Pendant tout ce mouvement électoral, on a un peu oublié lord Durham, dont on parle moins. L'influence de lord Melbourne dans le nouveau gou-

vernement est sans bornes et très solidement établie, et même, s'il faut en croire les impressions de quelques observateurs exercés, on s'accoutume à l'idée de voir retourner encore une fois lord Durham à son poste d'ambassadeur près la cour de Russie.

L'expédition de don Carlos n'est pas heureuse. Non-seulement il n'a pu entrer dans Valence; mais après l'avoir menacée pendant quelques jours, il a été battu non loin de ses murs par le général Oraa, qui lui a tué beaucoup de monde et fait un grand nombre de prisonniers. Un chef de bandes que le prétendant avait laissé en arrière, s'est vu aussi obligé de lever le siége de Castellon de la Plana, courageusement défendue par les habitans et une faible garnison. Depuis, des manœuvres encore bien confuses ont paru indiquer, de la part de ce prince, l'intention de repasser l'Èbre, pour retourner en Navarre par l'Aragon. Cependant une autre expédition carliste, forte de 6,000 hommes au plus, est entrée en Castille, soit pour se réunir aux forces que don Carlos avait laissées du côté de Sarragosse et en avant de Cantavieja, tandis qu'il se dirigeait de ce dernier point sur Valence, soit pour tenter une diversion par le nord. Jusqu'ici les généraux de la reine semblent ne pas s'en être occupés.

On a peut-être exagéré l'importance de l'échec essuyé par don Carlos à Chiva. Nous ne le croyons pas capable d'aller à Madrid; mais pour nous rassurer pleinement et pour proclamer que son expédition est manquée, nous attendrons une victoire plus décisive des troupes constitutionnelles. Au reste, il est permis d'en concevoir l'espérance; elles sont supérieures en nombre; leur organisation est meilleure, elles ont de l'artillerie, et appuient leurs mouvemens sur les places fortes du pays, dont le prétendant ne peut se rendre maître. Quoi qu'il en soit, et même sans victoire décisive, les carlistes et leurs partisans en Europe ne doivent plus se croire aussi sûrs du triomphe qu'il y a un mois. Les entrevues de Tœplitz finiront encore sans qu'un évènement assez grave en faveur de don Carlos ait provoqué de résolution définitive à son avantage, de la part des gouvernemens qui font des vœux pour sa cause. Ces gouvernemens prennent trop leurs désirs pour des réalités. Le parti de la reine est plus faible que celui de don Carlos n'est fort: voilà ce qu'ils ne voient pas bien, quoique cette vérité ressorte clairement de tout ce qui se passe; et si la lenteur, l'incertitude ou la nullité des résultats les étonnent et les irritent sans cesse, c'est qu'ils ne comprennent ni le pays qui en est le théâtre, ni les hommes qui en sont les intrumens, ni la situation réelle des deux partis en lutte.

La nouvelle constitution de la monarchie espagnole sera prochainement appliquée dans ce qu'elle a de plus important, la composition du corps législatif. Les cortès, divisées en deux chambres, sont convoquées pour le 19 novembre, et déjà on commence à s'occuper des élections. Toujours la même incertitude sur le fameux emprunt et le traité de commerce avec l'Angleterre, qui serait la condition de la garantie de cette puissance.

Une insurrection militaire en faveur de la charte de don Pedro a éclaté

en Portugal, dans la province dont Oporto est la capitale. La population, qui est toute miguéliste, n'y a pris aucune part, et a laissé faire les soldats. Les insurgés n'étaient pas d'abord en grand nombre; mais on craint que les troupes envoyées pour les combattre ne fassent cause commune avec eux, ce qui est arrivé au premier détachement qu'on a dirigé sur le foyer de la sédition. Le gouvernement a pris des mesures; des troupes ont été embarquées pour Oporto; les cortès ont accordé des pouvoirs extraordinaires et de l'argent; on a fait aussitôt, à Lisbonne, beaucoup d'arrestations parmi ce qu'on appelle les *chamorros*, c'est-à-dire les partisans de l'ordre de choses renversé par la révolution du mois de septembre dernier. Mais avec tout cela, l'issue est encore douteuse. La reine et le prince Ferdinand, son époux, déplorent cette funeste tentative des *chartistes*, funeste, quel qu'en soit le résultat, et pour le gouvernement et pour le pays. Sera-t-elle plus heureuse qu'en novembre? Tout dépend de l'armée. Ces évènemens pourraient exercer sur les affaires d'Espagne une fâcheuse influence; car si la guerre civile se prolongeait, le cabinet de Lisbonne rappellerait la division auxiliaire portugaise que commande le baron das Antas.

Déjà on accuse l'Angleterre de favoriser le soulèvement des *chamorros*. Nous ne pensons pas qu'elle l'ait fomenté; mais toutes les traditions de sa politique autorisent à croire qu'elle en désire le succès. Quant à la France, elle n'a aucun motif de prendre parti dans cette question, et tout ce qu'elle doit désirer, c'est que don Carlos ne trouve pas un nouvel allié dans ces perpétuelles révolutions de la Péninsule.

La proclamation d'avènement du nouveau roi de Hanovre (1) continue à occuper et à inquiéter, non-seulement le Hanovre lui-même, mais encore tous les états constitutionnels de l'Allemagne. Cependant cette démonstration menaçante n'a pas été suivie de mesures bien décisives, et tout reste dans l'incertitude, soit que l'ex-duc de Cumberland hésite à brûler ses vaisseaux, soit, comme le prétendent aujourd'hui ses partisans, qu'il ait simplement voulu ajourner la reconnaissance de la constitution jusqu'à ce

(1) Nous devons rectifier ici une erreur qui s'est glissée dans notre dernière chronique, à propos du Hanovre. Nous avons dit que la constitution non reconnue par le nouveau roi était de 1819: elle n'est pas de 1819, mais de 1833. Il y a bien eu en 1819 une constitution donnée au Hanovre, mais fort incomplète et peu satisfaisante. En 1831, à la suite des mouvemens de Gottingue et d'Osterode, le duc de Cambridge, vice-roi du Hanovre, promit, à l'ouverture des états, qu'elle serait réformée de concert avec le gouvernement de Guillaume IV. En effet, on dressa un projet, qui fut soumis à une commission, revisé à Londres, et discuté par les états-généraux avec le plus grand soin, dans les années 1832 et 1833; puis il fut envoyé en Angleterre, d'où il revint avec quelques modifications et sanctionné par Guillaume, à Windsor, sous la date du 26 septembre 1833. Depuis lors, cette constitution a régi le Hanovre. Bien loin d'être révolutionnaire, elle conserve des traces nombreuses du régime féodal. Cependant elle satisfaisait le pays et lui a valu quelques bonnes lois, jusqu'à ces derniers temps que la chambre haute, prévoyant l'avénement du duc de Cumberland, s'est abstenue de toute participation à l'exercice du pouvoir législatif.

qu'elle ait subi quelques changemens. Reste à savoir, même dans cette hypothèse de *circonstances atténuantes*, ce qu'il faut entendre par ces changemens, sur quelle partie du système ils porteront, et jusqu'à quel point les bases essentielles du régime représentatif seront respectées. Une polémique fort active s'est établie à ce sujet, dans les journaux censurés de la confédération germanique. Tandis que les sérieuses appréhensions des esprits sages et des partisans de la liberté constitutionnelle ont leurs organes dans le *Courrier Allemand* de Stuttgardt et même dans la *Gazette d'Augsbourg*, les prétentions du roi Ernest-Auguste ont aussi leurs défenseurs, qui s'évertuent à prouver que la constitution donnée au Hanovre, par Guillaume IV, n'est pas obligatoire pour son successeur. Singulière thèse déjà condamnée par la diète de la confédération germanique dans l'affaire du duc Charles de Brunswick, qui refusait, lui aussi, de reconnaître une constitution donnée à ses sujets par son tuteur, pendant sa minorité! Le cas était plus favorable; mais le duc Charles n'en fut pas moins condamné par la diète, et perdit son procès avec dépens. Nous savons bien que le duc de Cumberland a toujours protesté contre les innovations introduites dans le gouvernement du royaume de Hanovre, et déclaré que s'il était un jour appelé à la couronne, il entendait régner comme avaient régné ses pères. Mais quoi qu'en disent certaines feuilles de l'indifférence générale sur cette question, le peuple du Hanovre n'est pas d'humeur à se laisser ainsi enlever, par un caprice, une constitution qu'il a prise fort au sérieux, dont il se trouvait assez bien, et dans laquelle le pouvoir royal et l'aristocratie étaient très bien partagés.

En attendant, rien ne se prononce. L'agitation qui existe dans les esprits ne se traduit pas en révolte ouverte; on prépare des pétitions, et on s'encourage à résister, si le roi veut passer outre. Voilà tout jusqu'ici. Le roi, de son côté, n'a pas encore renvoyé son ministère, qu'il n'aime pas, et où figurent des hommes honorables, qui, sans être de bien ardens libéraux, ont appliqué la constitution de bonne foi, et l'ont défendue dans les états de 1832, contre l'opposition de l'aristocratie. Il visite les casernes, commande des exercices, fait des revues, annonce des changemens d'uniforme, tire à la cible avec beaucoup d'adresse, dit-on, et prend connaissance de l'état des choses. Après une visite à Brunswick, il doit se rendre aux bains de Carlsbad. Pendant son absence, une commission présidée par le nouveau ministre d'état, M. Scheele, qui a la haute main en tout ceci, examinera jusqu'à quel point la constitution est obligatoire pour le nouveau souverain, quels changemens on pourrait lui faire subir, s'ils seront discutés dans les états-généraux existans, ou dans ceux de la constitution de 1819, ou dans l'assemblée unique instituée par un décret de 1814, ou s'ils émaneront de la seule volonté du monarque; questions très épineuses. On dit que le roi veut rappeler aux affaires M. le comte de Munster, qui en est écarté depuis 1831, à la grande satisfaction du peuple hanovrien. Ce serait de mauvais

augure. Ses opinions effraient, et les talens qu'on lui reconnait, en les exagérant un peu, ne rassurent pas. En tout, c'est une situation fort compliquée, dont l'Allemagne entière attend le dénouement avec une sorte de terreur. Il est au moins douteux que la Prusse, malgré ses liens de parenté avec le nouveau roi et son désir de voir entrer le Hanovre dans l'union des douanes, approuve une politique téméraire, de nature à ébranler l'équilibre qu'elle s'est tant efforcée de mettre à l'abri de toute secousse, et peut-être faut-il espérer quelque chose de sa salutaire influence.

— Depuis six ans la *Revue* s'est fait un devoir de faire connaître à la France la physionomie politique et morale des points les plus importans du monde civilisé. Les deux Amériques, la Grèce, l'Angleterre, le midi et le nord de l'Europe ont été successivement l'objet de nos études et de nos explorations. Aujourd'hui c'est le tour de la Russie, vers laquelle toute l'Europe tourne ses regards avec une curieuse anxiété. L'an dernier, un de nos collaborateurs a visité l'empire russe; à son retour, il a rédigé sur ce qu'il avait vu, sur ce qu'il avait appris, un mémoire qui, pour avoir été mis sous les yeux d'un auguste personnage, n'en était pas moins destiné par l'auteur à la publicité. Nous avons publié dans notre dernier numéro la première partie de cet intéressant travail; quelques profonds publicistes en ont conclu que désormais la *Revue* serait rédigée dans les intérêts de la Russie.

Il y a des gens qui calomnient parce qu'ils ont un mauvais esprit, d'autres parce qu'ils n'en ont pas du tout: dans quelle catégorie faut-il placer ceux qui affectent de prendre la publication de documens statistiques et de faits positifs pour une désertion des intérêts français? Nous parlons de la Russie, parce que la Russie est à l'ordre du jour. Nous ouvrons notre recueil aux travaux d'un publiciste qui signe ce qu'il écrit, apparemment parce qu'il veut en répondre devant l'opinion; nous livrons à la discussion de l'esprit public et des hommes de bonne foi des faits peu connus, et dont la notoriété importe à l'Europe. Le patriotisme ne saurait, à nos yeux, consister dans l'ignorance ou dans la fastidieuse répétition de quelques lieux communs usés. Ces grands politiques qui, du fond de leur cabinet, se font des opinions si arrêtées sur ce qu'il ne leur a jamais été donné de voir, seraient sans doute bien étonnés si nous leur apprenions qu'en ce qui touche son gouvernement, ce que la Russie demande et désire par-dessus tout, c'est le silence.

La *Revue* devra-t-elle être accusée de préoccupations russes, parce qu'elle continuera de publier les travaux de M. Loève-Veimars? parce qu'aujourd'hui même elle fait connaître les ouvrages de Pouchkin? parce qu'un littérateur russe, M. Gretsch, est venu offrir à son directeur, de publier sur la Russie des notices purement industrielles ou littéraires, dont le prix est destiné à la veuve du colonel Conrad, qui a été élevée en Russie et qui traduirait les manuscrits originaux?

Autant vaudrait dire que dans le siècle dernier, les écrivains dont

s'honore notre pays, d'Alembert, Diderot, Voltaire, trahissaient les intérêts de la France par leurs relations avec Catherine et Frédéric. Depuis six ans, la *Revue* a contribué à répandre, dans l'un et dans l'autre hémisphère, le nom, les idées et les travaux intellectuels de la France : elle a trouvé, au-delà des frontières, estime et sympathie, parce qu'on a reconnu, dans l'esprit qui l'anime, du patriotisme sans égoïsme et une affectueuse intelligence pour tout ce qui est grand et bon en tous pays et sous toutes les formes. Voilà qui peut nous consoler d'ineptes et calomnieuses insinuations. Nous avons été surpris de trouver au nombre des aggresseurs de mauvaise foi, un journal qui vit sur une *ancienne* réputation de loyauté, et qui n'a aucun intérêt aujourd'hui à adresser, à qui que ce soit, des accusations personnelles. Nous l'engageons à plus de prudence et de modestie.

La *Revue* continuera ses courses et ses explorations, pleine de confiance dans l'équité et le discernement de la France, qui veut tout savoir, tout connaître, et qui comprend que la publicité de tous les faits est la meilleure sauvegarde de l'indépendance des peuples.

— Les nombreuses publications sur l'interprétation de la Bible et sur l'exegèse, qui se multiplient en Allemagne, semblent trouver peu d'écho en France, où la sympathie est réservée à des travaux plus actuels. Parmi ces tentatives, si rares ici, il est pourtant juste de distinguer la traduction nouvelle du Pantateuque, publiée par M. Glaire, professeur d'hébreu à la Sorbonne. La première livraison, contenant la Genèse, se fait remarquer, outre la correction du texte, par une grande exactitude et une scrupuleuse précision, qui rétablissent en bien des points le sens et la clarté. La couleur orientale de la Bible puise dans cette fidélité de traduction une nouvelle fraîcheur et une nouvelle vie. Il n'est pas jusqu'au son bizarre de ces noms hébreux, que M. Glaire a restitués, comme a fait M. Augustin Thierry pour les noms franks, qui ne prête à cette œuvre consciencieuse et patiente un caractère nouveau de scrupuleuse reproduction.

— *Mauprat*, déjà connu des lecteurs de la *Revue*, paraîtra dans les premiers jours d'août en deux beaux volumes in-8° (1). Nous ne doutons pas que les épisodes variés de ce beau récit n'obtiennent, à une seconde lecture, un succès éclatant et durable. La *Revue* consacrera prochainement un article spécial aux *OEuvres complètes* de George Sand.

(1) Chez Félix Bonnaire, rue des Beaux-Arts, 10.

F. BULOZ.